









30.3

3-9-3

B-9-3

# PENSÉES

DU PERE

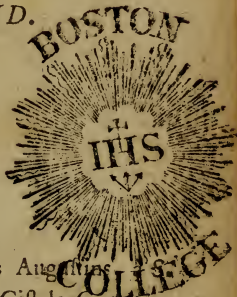
## BOURDALOUE

De la Compagnie de JESUS,

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

TOME SECONDE.



A PARIS,

CAILLEAU, Quay des Augustins,  
André, au coin de la rue Gist-le-Cœur.

PRAULT, Quay de Gèvres, au Paradis.

ROLIN fils, Quay des Augustins, à S. Athanase.

BORDELET, rue S. Jacques, vis-à-vis  
les Jesuites, à S. Ignace.

Chez

M. DCC. XXXVI

Avec Approbation & Privilege du Roy

DOMESTIC  
LIBRARY

HIGH SCHOOL

252.4

FOR THE

COLLECTOR

OF THE

REVENUE





# SUJETS ET ARTICLES

## CONTENUS

Dans ce Volume.

---

### DE LA PRIERE.

<b>P</b> Récepte de la Priere.	j
Sécheresses & aridités dans la Priere.	
Esprit de Priere.	vj
Recours à la Priere dans les afflictions de la vie.	xiv
Priere mentale ou pratique de la méditation.	
Son importance à l'égard des gens du monde.	xxj
Usage des Oraisons jaculatoires , ou des fréquentes aspirations vers Dieu.	xxx
Oraison Dominicale. Comment elle nous condamne de la maniere que nous la récitons , & dans quel esprit nous la devons réciter.	
	lx
Pensées diverses sur la Priere.	lxviij

---

DE L'HUMILITE' ET DE L'ORGUEIL.

**P**arabole du Pharisien & du Publicain,  
ou caractere de l'Orgueil & de l'Humilité, & les effets de l'un & de l'autre, Page

Caractere de l'Orgueil & ses pernicious effets dans le Pharisien. 1

Caractere de l'Humilité, & ses effets salutaires dans le Publicain. 5

Solide & véritable grandeur de l'Humilité chrétienne. 35

Illusion & danger d'une grande reputation. 56

Pensées diverses sur l'Humilité & l'Orgueil. 76

94

---

DE LA CHARITE' CHRE'TIENNE,

Et des Amitiez Humaines.

**C**aractere de la Charité Chretienne, Page 109

Deux sortes d'Amitiez, les unes solides ou prétenduës solides, les autres sensibles & prétenduës innocentes. 129

Amitiez, prétenduës solides.

*Amitiez sensibles & prétenduës innocentes.*

147

*Pensées diverses sur la Charité du prochain  
& sur les amitez humaines.*

163

---

## DE L'EGLISE,

Et de la soumission qui lui est dûë.

**D** Evoirs indispensables de chaque Fi-  
delle envers l'Eglise. 169

Marque essentielle & condition nécessaire  
d'une vraye obéissance à l'Eglise. 177

Actions de graces d'une Ame fidele &  
inviolablement attachée à l'Eglise. 186

Espirit de neutralité dans les contestations  
de l'Eglise. 193

Pensées diverses sur l'Eglise & sur la sou-  
mission qui lui est dûë. 206

---

## DE L'ESTAT RELIGIEUX.

**V** Eritable bonheur de l'Estat Reli-  
gieux. 215

Vocation Religieuse : combien il est important  
de s'y rendre fidele & de la suivre. 222.

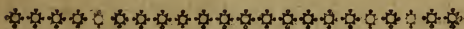
- Esprit Religieux : quels biens il produit ,  
comment il s'éteint , & comment on peut  
le faire revivre. 229*
- Habit Religieux : ce qu'il signifie , & à  
quoi il engage. 246*
- Vœux de Religion , ou sacrifice Religieux.  
266*
- Jugement du Religieux , ou le Religieux au  
Jugement de Dieu. 269*
- Saintes résolutions d'une Ame Religieuse ,  
qui reconnoist la perfection de son état ,  
& se confond de ses infidelitez. 285*
- Gouvernement Religieux , & quelles ver-  
tus y sont plus nécessaires. 263*
- Pensées diverses sur l'Estat Religieux. 510*





# P E N S É E S

SUR DIVERS SUJETS  
DE RELIGION ET DE MORALE.



## DE LA PRIERE.

### *Précepte de la Priere.*



**S**AINT Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, & qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour & tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du S. Docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes, que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puisque tout nous y engage, & que d'abandonner la Priere, c'est abandonner tous nos intérêts, qui en dépendent?

Commandement certain & indispensable;  
& sans insister sur tous les autres motifs qui se-

gardent Dieu plus immédiatement, & le culte de religion que nous devons à cette Majesté souveraine, commandement fondé, par une raison speciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement & incontestablement cette charité propre ? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de perils qui nous environnent, & pour échapper à tant d'écueils, où sans cesse nous pouvons échouer & nous perdre. Or entre ces moyens il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis, que la priere, comment cela ? parce que dans l'impuissance naturelle & l'extrême foiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes ; c'est à dire, que nous ne pouvons par nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins, qui dans le cours des choses humaines se succèdent sans interruption les uns aux autres ; d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc du secours, & un secours prompt, & un secours puissant, & un secours continuél, qui est le secours de Dieu & de sa grace. Mais ce secours, par où l'obtiendrons-nous ? par la priere. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, & qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels: *Si vous demandés quelque chose à mon Pere, & que vous le demandiés en mon nom, il vous le donnera.* Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours ; si nous manquons de secours ; nous

Joan. c.  
14. 13.

ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous perirons, & nous perirons par notre faute, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, & par conséquent de ne pas perir. Dieu donc qui ne veut pas qu'aucun perisse, & qui par la loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la priere, & nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement: l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde & de libéralité nous fait voir ce commandement? Tout ce que nous pouvons attendre des Maîtres de la terre, & en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que par une affection particulière & qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes & à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, & ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit, ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, Pere tout puissant & tout bon, vous ne vous contentés pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous; & vous ne nous dites pas seulement, *demandés & vous recevrés*: mais vous nous ordonnés de demander, mais vous nous faites un devoir de demander; mais vous nous reprochés comme un crime & un crime capital, de ne pas demander. Hé! que vous impor-

Joan. c.

16. 24.

tant, Seigneur, tous les vœux que nous formons & que nous vous adressons? que dis-je, ô mon Dieu? vous nous aimez, & cela suffit. Votre amour veut se satisfaire; il veut s'exercer, & que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons & d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvrons dans l'homme ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, & la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi? nous avons continuellement besoin du secours de Dieu; sans cette assistance & ce secours d'en haut nous ne pouvons rien; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus: & cependant pour exciter notre zèle & notre vigilance à l'implorer, ce secours du Ciel, dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles & insensibles. Or une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Où sans doute, c'est un prodige; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable: & quoi? C'est qu'après même & malgré le commandement de Dieu, nous recourons encore si peu à la prière, & nous en faisons si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrâce temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde & quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord & qu'elle est notre ressource? On pense



à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle; on cherche des patrons en qui l'on met sa confiance, & dont on tâche de s'appuyer; on interresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur; mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses; de lui recommander les desseins qu'on a formés afin qu'il les bénisse; de lui représenter dans une fervente priere les dangers où l'on se trouve, & les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, & à quoi l'on ne fait nulle attention: comme si Dieu n'entroit point dans tous les évènements humains, comme s'il n'y avoit aucune part, & qu'il n'étendît pas jusques-là sa providence; comme si nos soins indépendamment de lui pouvoient nous suffire, & qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient, & doit se tenir grièvement offensé.

Delà qu'arrive t-il? le S. Esprit nous l'apprend: *Malheur à celui qui se confie dans la creature aux dépens du Createur, & qui prend pour son soutien un bras de cher.* Dieu permet que nos projets échoient, que nos mesures deviennent inutiles, que nos esperances soient trompées; que tous les maux dont on vouloit se garantir, viennent fondre sur nous; que des parens, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet; & c'est alors que forcés par une dure necessité, & n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, & à reclamer son assistance.

*Jerem. c. 17. 5.*

Or en de pareilles conjonctures qu'auroit il droit de nous répondre ? s'il pensoit & s'il agissoit en homme, il nous rejetteroit de sa présence, il refuseroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux Dieux que nous lui avons préférés, il nous abandonneroit à nous-mêmes, il insulteroit à notre misere & il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte & de la soulager. Mais c'est ici le miracle & le comble de sa misericorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, & qui merite toute notre reconnoissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, & que nous n'allions même à lui que par une espece de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre. Il veut bien nous ouvrir son sein, & prêter l'oreille à nos prieres. Il veut bien y condescendre, & deyenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur. Il veut bien pour nous rétablir & nous relever, nous tendre les bras & répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être misericordieux & bien-faisant en Dieu.



*Secheresses & aridités dans la priere.  
Esprit de priere.*

**Q**uelle misere, mon Dieu, quelle contradiction ! vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'Éternité vous ferez toute ma beatitude ; & dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur, que d'approcher de vous, que d'être en votre presence & devant vous, que de converser & de m'entre-

tenir avec vous : je le sçais , j'en suis instruit, la foi me l'enseigne , la raison me le donne à connoître , l'expérience me l'apprend & me le fait sentir. Toutefois , Seigneur , comment est-ce que je vais à la priere , où je dois vous parler , vous écouter , vous répondre ? Comment est-ce que je vais & que je demeure à l'oraison , qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous & moi ? Je dis en re vous , tout Grand que vous êtes , ô souverain Maître de l'univers ; & moi , tout méprisable , tout néant que je suis , vile & abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou , à peine suis-je resté quelques momens au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages , que je pense à me retirer. Mon esprit volage & sans arrêt , m'abandonne , & se porte par tout ailleurs. Mon cœur , comme une terre sans eau , ou comme une herbe fanée & sans suc , n'a ni goût , ni sentiment , ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence & une langueur , qui me rend un des plus saints exercices insipide & onéreux. J'en devrois faire mon plaisir le plus doux , mais il me devient un fardeau & une peine.

Voilà , Seigneur , le triste état où je me vois , & dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi , mon Dieu , vous daignés me recevoir auprès de vous ; vous me permettés de vous exposer humblement & avec une espece de familiarité mes pensées ; vous trouvés bon que je vous adressé mes vœux ; vous prêtés l'oreille pour m'entendre ; & mon ame sterile & aride ne m'inspire rien , ne produit rien , ne vous dit rien ?

Si c'étoit par une crainte respectueuse, qui tout à coup me saisit à la vûe de vos Grandeurs & qui m'interdit; si c'étoit par un principe de religion, par une vive impression de votre adorable Majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors & mon silence même vous parleroit. Mais je dois à ma condamnation & à ma honte, le confesser: c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive & paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah! Seigneur, ne finira-t-il point? Il y a long-temps que je me le reproche, & que je souhaite d'en sortir: mais ce ne sera qu'avec votre grace, & de moi-même je ne le puis. Or cette grace, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous & dans la priere que je vous fais, tout le fruit que je me propose, est d'obtenir de vous l'Esprit de priere.

Don précieux, que votre Prophète nous a promis de votre part & en votre nom. C'est par *Zach. 6.* sa bouche que vous avés dit, *je répandrai sur Jérusalem, un Esprit de priere; & c'est-à-dire que vous répandrés sur l'ame fidelle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de pieté. Un esprit de lumiere & d'intelligence, qui dans la priere lui découvrira vos éternelles verités, les lui fera creuser & approfondir, jusqu'à ce qu'elle en soit remplie & toute penetrée. Un esprit de recueillement, qui pendant la priere effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vûe humaine, la detournera de tout objet étranger & profane; en sorte que des yeux de la foi elle ne voye que vous, & que toutes ses puissan-*

ces interieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de pieté, qui lui donnera un attrait particulier à la priere, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joye, ses plus chers delices.

Tel étoit l'Esprit qui animoit vos Saints dans ces longues & ferventes oraisons, où descendoient sur eux les plus purs rayons de votre clareté celeste; où vous les élevisés aux plus hautes connoissances de vos adorables & innombrables perfections; où ils vous contemploient comme face à face; où ils s'abîmoient & se perdoient amoureuxment en vous; où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, & où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la priere, avec quel zèle & quelle assiduité? C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, & leur délassément le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grace, ô mon Dieu, cet Esprit de priere ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, & il agit parmi ce petit nombre de Justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre Apôtre, *soutient leur infirmité*. C'est lui qui prie dans eux & pour eux, *avec des gemissemens qui ne se peuvent exprimer*: & vous, Seigneur, qui fondés le fond des cœurs, *vous sçavez ce qu'il leur inspire*. Vous voyés leurs larmes, vous entendés leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancemens vers vous, de leurs desirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas!

Rom. c.

s. 26.

malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer & parvenir moi-même, si j'apportoïis à la priere plus de soin, plus de preparation; & si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, & pour exciter les affections de mon cœur.

Car quoi qu'il soit vrai, que sans égard aux dispositions d'une ame, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvés quelquefois par des secheresses où sa volonté n'a point de part; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons; & que c'est aux ames les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquées avec plus d'abondance. Delà donc, aussi negligent & aussi lâche que je le suis & que je me connois, dois-je m'étonner que tout le temps de ma priere se passe en des tiedeurs & des égaremens continuels; & n'est-ce pas à ma lâcheté & à mon extreme negligence que je dois les imputer?

Dumoins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la priere. Dumoins, ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la necessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, & pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, & quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les Disciples de votre Fils bien-aimé, lui disoient: *A qui irons-nous, Seigneur, si*

*Ihan. 6. 60. ce n'est à vous, vous avés les paroles de la vie éternelle.*

nelle. Et je sçais de plus que pour aller à vous, il n'y a point de voye plus droite que la priere. Je sçais que la priere est cette mysterieuse Echelle que vit votre Serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au Ciel, & par où vos Angés montoient & descendoient, pour nous marquer comment l'oraïson porte vers vous nos vœux, & attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, & dans cette persuasion, je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, & comme la ruine entière de mon ame, si, rebutté de la priere, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avés point encore permis, & vous ne le permettrés point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle & par ma faute, je ne l'ai point après tout quitté jusques à present, & je ne la veux point quitter. Vous benirés ma resolution, & vous aurés égard à ma perseverance. Vous m'aiderés à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, & qui rend ma priere si languissante. Vous m'inspirerés vous-même, & vous m'animerés.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiés comme tant d'ames vertueuses, ni que vous me favorisiés des mêmes communications. Ce sont des graces qu'il faut meriter, & dont vous recompensés notre fidelité & notre constance. Mais du reste ayés pitié, mon Dieu, de ma foiblesse; & pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques goûtes de cette rosée qui s'insinuë dans les cœurs les plus endurcis, & qui les amollit. Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté & de mon

courage. Cependant, qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerés : ce sera toujours le mieux, & pour votre gloire & pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepterai, & dès maintenant je les accepte. Vous ne m'y delaisserés pas ; mais vous me soutiendrés, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, souffrés que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai, que les dégoûts de la priere où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles & ces desolations qui nous abbattent & semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence, pour purifier vos Elus & les perfectionner. Vous vous éloignes d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure & le zèle le plus sincere. Ils vous parlent, & vous ne leur repondés point. Ils vous réclament, & vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, & vous disent comme cet

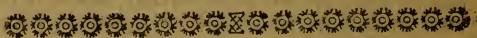
*Luc. 7.* aveugle de l'Evangile, *Seigneur, faites que je*  
*18. 41.* *voye*, mais vous les laissés en d'épaisses ténèbres & dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante & presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert, qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avés en cela mon Dieu vos desseins toujours adorables & toujours favorables, quoique rigoureux. Vous voulés exercer vos Elus par de rudes combats, afin de multiplier leurs con-



ronnes, par les victoires qu'ils remporteront. Vous voulés leur apprendre à vous servir pour vous-même, & par un pur esprit de foi & d'amour, & non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourroient les attirer à vous & les y attacher. Vous voulés leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité & leur constance, & par-là même leur fournir des sujets de sanctification & de merite. Voilà vos vûes, toutes salutaires & toutes misericordieuses; & dès qu'une ame y est bien entrée, qu'elle est bien instruite & bien persuadée de cette verité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires & ses attiediffemens.

Que dis-je, mon Dieu, & n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus & de m'humilier? Ces délaiffemens apparens & ces aridités dans la priere, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettés les ames les plus fidelles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes chatimens dont vous punissés les ames negligentes. Vous ne les écoutés point, ou vous semblés ne les point écouter, parce qu'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandés d'elles, & qu'elles résistent à vos divines volontés. Vous ne vous communiqués point à elles, parce qu'elles vont à vous sans préparation, & qu'elles demeurent auprès de vous sans reflexion & sans attention. Vous leur fermés vôtre sein, parce qu'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, & pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état, & de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne

puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la priere, & du peu de fruit que j'en retire ? Mais, Seigneur, c'est déjà une heureuse disposition pour guerir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remede, & c'est pourquoi j'implore votre secours. Les Apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur Maître & le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit & pour exciter mon cœur, il y faut plus de ferveur & plus d'affiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jettés un regard sur moi du plus haut des cieus. Faites luire sur votre Serviteur un rayon de votre lumiere. Parlés-lui au cœur, & par cette parole intérieure que vous lui ferés entendre, daignés le former vous-même à converser utilement & saintement avec vous.



*Recours à la Priere dans les afflictions  
de la vie.*

*Pfal. 76.*

**D**ans l'affliction où j'étoit, je me suis souvenu de Dieu, & j'ai senti la joye se répandre dans mon cœur. C'est ce qu'éprouvoit le Prophète Royal, & c'est le témoignage qu'il en rend lui même. Le sceptre ni la couronne qu'il portoit, ne l'exemptoient pas de peines ; ou plutôt, n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines ? Quoi qu'il en soit, à quoi dans toutes

ses peines avoit-il recours ? à la priere. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des ames affligées, & ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'experience pour le connoître

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une ame s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sçait pas, ni ne peut sçavoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens & que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remede, tant elle en est possédée & accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même ; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la priere, ( car le chagrin dégoûte de tout. ) Que dans un esprit de foi & de confiance elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu. Qu'elle lui dise comme David : vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugemens ; mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux ni moins charitable. Vous exercés sur moi votre justice en m'affligeant ; exercés encore sur moi-même votre misericorde en me consolant. Qu'elle agisse & qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette priere : il y prêtera l'oreille, & elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses momens, & ce n'est pas toujours sur l'heure, ni dès le jour même qu'il calme la tempête, & qu'il remet une ame dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou exterieurement il la console par quelque événement auquel elle ne

s'attendoit pas , & qui lui présente une scene toute nouvelle & plus agreable ; ou il la fortifie interieurement , par quelque reflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes & moins fâcheuses. Car comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée , il ne faut assés communément qu'une vûë , qu'une reflexion , pour dissiper le nuage qui enveloppoit l'esprit & qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnoît plus ; on n'est plus le même ; ce qui sembloit un monstre , ne paroît plus qu'un vain phantôme ; on a honte de sa foiblesse passée , & de l'abattement où l'on est tombé ; on se releve , & on rentre dans la paix. Qui fait tout cela ? C'est qu'on n'a pas oublié Dieu , & qu'on s'est tourné vers Dieu. De là

Fac. c.  
5. 13.

quelqu'un est dans la tristesse , qu'il prie. Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir & à ramener la serenité : mais ne cessons point de prier. La priere , comme la parole de Dieu , produit son fruit dans la patience.

Fruflum  
offerunt  
in pa-  
tientia.

Luc. c.  
8. 15.

C'est dequoi nous avons , sinon un exemple , du moins une figure , dans la personne de Jesus-Christ. Ce divin Sauveur se voyant à la veille de cette sanglante passion , où la justice de son Pere l'avoit condamné , & sentant le trouble & les agitations de son ame , ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine , que dans la priere. S'il eût suivi l'attrait & le sentiment naturel , il se fût arrêté avec ses Apôtres , il leur eût dechargé son cœur , il leur eût representé l'extrémité des maux qui lui pendoient sur la tête , & la rigueur du supplice qu'il

alloit subir. C'eût été pour lui une espece d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter; de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fonds à faire sur les hommes, & combien peu l'on en peut attendre de solide secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure: à peine ses Apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écoutoient-ils: ils demeuroient plongés dans le sommeil, & ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc? la priere: mais une priere humble & soumise, mais une priere continuë & prolongée pendant les heures entieres, mais une priere frequente & réitérée jusques à trois fois sur le même sujet & dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette priere; à quoi se réduisoit-elle? Elle ne consistoit point en de longs discours; mais selon le rapport des Evangelistes, elle se réduisoit à quelques mots entre-coupés qu'il prononçoit, & qu'il répétoit de temps en temps. Du reste, il se tenoit prosterné devant son Pere, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts, il attendoit dans le silence que ce Pere tout-puissant & tout misericordieux jettât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité & le calme.

Chose admirable, & merveilleux effet de la priere! Il sembloit que le Ciel fût insensible aux gemissemens & aux vœux redoublés de ce Dieu Sauveur. Il prioit, il se remettoit à prier, & sans se rebutter, il recommençoit encore

tout de nouveau ; mais ses inquietudes , ses alarmes , ses ennuis , ses combats intérieurs , bien loin de lui donner quelque relâche , croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance , & à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai : mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa priere. Elle devoit agir dans peu , & le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint ce moment : la priere , ou , pour mieux dire , la grace d'en haut , fruit ordinaire de la priere , eut bien-tôt dissipé ses frayeurs , relevé son courage , & fait succeder dans son ame au plus violents orages , la serenité la plus parfaite. Quelle heureuse & quelle subite revolution dans les sentimens & les dispositions de son cœur ! Avant que de prier , & jusques dans l'exercice de la priere il étoit tout interdit , tout abbattu , tout desolé : mais sa priere finie , ce fut tout à coup , pour ainsi dire , comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât , plus rien qui le déconcertât , plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable , & cette nouvelle force dont il se trouve revêtu.

D'où nous pouvons juger , quelle est l'illusion , non-seulement de tant de mondains , mais de tant de chrétiens mêmes & de personnes pieuses qui par l'aveuglement le plus déplorable quittent le remede lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant ; je veux dire , qui dans l'affliction se retirent de la priere , & la negligent , lorsque la priere leur est plus necessaire , & qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume , on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent &

qui le tourmentent , on a dans le cœur mille mouvemens qui le saisissent , qui l'irritent , qui le soulevent. Que faire en cette situation pénible & douloureuse ? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté ; on se croit en droit de s'émanciper , & de laisser ainsi pendant quelque temps meûrir la playe & se fermer ; on retranche de ses pratiques journalieres ; on abrege ses prieres les plus communes , bien loin d'en ajoûter de nouvelles : c'est-à-dire , qu'on se prive de la plus sûre , & même de l'unique ressource qu'on puisse avoir , & que par un égarement pitoyable on cherche sa consolation où elle n'est pas , sans la chercher où eile est , & où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouveroit à un Autel , on la trouveroit à un Oratoire & aux pieds du Crucifix , on la trouveroit dans une méditation , dans une communion ; on la trouveroit par tout , dès que l'ame s'éleveroit à Dieu , & le réclameroit en implorant son assistance.

On me dira : mais le moyen de prier , lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine , & qu'on ne peut presque penser à autre chose , ni être touché d'autre chose ? Dans ce renversement & ce bouleversement de l'ame , pour s'exprimer de la sorte , est-on maître de recueillir son esprit , & est-on maître d'affectionner son cœur. Ah ! j'en conviens , & telle est notre misere : il y a de ces temps orageux , où l'on n'est proprement maître , ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la priere ; ni de son cœur , par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons ; or nous le pouvons

toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maître d'aller nous présenter devant Dieu, & de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence passera pour nous, & dira confusément tout ce que nous ne pourrions dire distinctement & en détail. Ainsi le Prophète Jérémie dans une posture de suppliant & prosterné aux pieds du Seigneur, se contentoit de lui re-

*Thren. 6.* présenter la peine: *Voyés, mon Dieu, considérés*  
*1. 9.* *en quelle affliction je me trouve.* Ce langage se fait entendre à Dieu: il en démêle tout le sens, & il est très-disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, & je n'éprouve point que j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes vous pas mieux actuellement, ou peut-être avés-vous quelque lieu de le croire, parce que votre sensibilité est toujours là même: mais retournés à la prière, perseverés dans la prière, demeurés-y & attendés le Seigneur. S'il differe, il sçaura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, & il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, & pour faire succeder la joye la plus pure aux plus ameres douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, & ils en ont tous rendu le même témoignage. Croyés-les, & mettés-vous en état de pouvoir bien-tôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien: le chagrin qui me poursuit, est plus fort que moi; je n'en reviendrai jamais! Jamais Hé qui êtes-vous, Homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grace & à la douceur de son onction? Est il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir, & où elle ne puisse pénétrer; & par





& d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour, n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état: mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, & qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites: me convient-il de m'adonner à la méditation? je vous dis moi, & je vous demande: vous convient-il de vous sauver? Vous convient-il de conserver votre ame nette de tout peché, capable de la perdre éternellement & de la donner? Vous convient-il au milieu de tant de pièges, de tant d'écueils, où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les découvrir tous & de les bien connoître; pour y prendre garde & pour les éviter? Vous convient-il de sçavoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devés à Dieu, comment vous vous en acquittés devant Dieu, si dans toute la conduite de votre vie vous agifés selon les principes de l'Évangile & de la Loi de Dieu? Vous convient-il d'apprendre la Religion que vous professés, d'en pénétrer les grandes verités, & de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes esperances qu'elle vous donne, & les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, & que peut-être vous ne les remarqués pas? Tout cela, dis-je, & le reste, vous convient-il dans le monde? Sans doute, qu'étant chrétien comme vous prétendés l'être, vous n'hésiterés pas à

OU PRATIQUE DE LA MÉDITATION. xxiiij  
reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer. Or tout ce que je viens de vous marquer, dépend de la méditation, & par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyés, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerés-vous solidement & efficacement à une affaire, où les illusions sont si fréquentes & les égaremens si communs? Comment vous maintiendrés-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur; & comment vous imprimerés-vous dans l'ame cette crainte du péché, si vous ne vous appliqués souvent à considérer les puissans motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impetueuses & artificieuses, les reprimerés-vous & appercevrés-vous leurs déguisemens & leurs surprises, si par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiés à démêler tous vos sentimens, & à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que dans l'embaras & la diversité d'occupations qui vous répandent au dehors, vous ayés toujours présente la vûe de vos devoirs, & que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiés jamais des voyes de la justice ou de la charité, à moins que vous ne preniés sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, & pour examiner ce qu'il y a de bon & ce qu'il y a de défectueux? le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous

êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, & vous laissant aller au hazard, vous ne fûtes pas de tristes & de funestes chutes; que ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyés assés instruit pour la pratiquer fidèlement & pleinement; que ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes verités de la foi, des jugemens de Dieu, de ses châtimens & de ses misericordes, de votre fin dernière, d'une souveraine beatitude, d'un enfer, vous puissiés sans être appuyé & comme armé de ces considerations, resister aux attaques de vos ennemis invisibles, & repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t-il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains, qui manque de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très-grievés, negligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien & n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme, se font des regles & une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, & courent à la perdition avec aussi peu d'inquietude, que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr & le plus droit.

En verité l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; & quoi qu'éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnemens. Vous tombés en des contradictions monstrueuses. Vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale; & vous ne voulés pas vous donner le loisir d'y penser. Vous dites que c'est une affaire difficile & incertaine, & vous ne voulés faire

OU PRATIQUE DE LA MEDITATION. XXV  
faire nulle attention aux moyens d'y réussir & de l'assurer. Vous dites que c'est une affaire indispensable & d'une nécessité absolüe ; & vous vous croyés dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres, & qui peuvent le plus y contribuer. Ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir, où vous supposés dans la spéculation les mêmes principes que nous, & vous tirés néanmoins dans la pratique des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus ; & pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre nous, vous vous prévalés contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante & plus particulière de vous y rendre assidu. Car vous allegués le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre temps, dites - vous, s'y consume, & à peine pouvés-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avés plus besoin d'une solide méditation : afin que ce tumulte & ce bruit du monde ne nous jette point dans un oubli entier de Dieu, & de ce qui lui est dû ; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, & qu'ils ne vous détournent point du soin de votre ame & de sa perfection ; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, & que ce ne soient point des prieres de scandale où votre vertu se démente ; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, & , si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point, jusqu'à vous endurcir le cœur, & à vous ôter

tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je ; & quelle peine aurois-je à le dire , puisque ce n'est point un paradoxe , mais une vérité certaine indubitable ? Un Solitaire , un Religieux , une personne de piété & séparée du monde , que vivant dans le monde , pourroient plus aisément se passer de la méditation ; & la preuve en est très-naturelle : parce que dans le silence du désert , dans l'obscurité du cloître , dans le repos d'une vie pieuse & retirée , il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire ; & qu'après tout , au défaut de la méditation , ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu , qui leur en renouvellent à toute heure la pensée , qui en cent manières différentes leur remettent devant les yeux les maximes éternelles , & qui par-là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit , & tous les relâchemens où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes , & dans la situation où il vous met , si vous rejettés la sainte méthode que je vous prescrite , & si vous refusés de vous y assujettir , que vous restera-t-il pour y suppléer ?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la foiblesse du mondain va quelquefois jusques là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote : & c'est assés d'entendre nommer certaines pratiques , pour en concevoir du dégoût , & pour traiter ceux qui nous les proposent , d'esprits simples & de gens qui ne sçavent par le monde. Et bien , si le nom ne vous plaît pas , laissez-le , j'y consens ; mais retenés la chose , il im-

**DU PRATIQUE DE LA MEDITATION. xxvij**  
porte peu du reste comment vous l'appellerés.  
Et ne me dites pas que vous ne sçavés point  
méditer, & que vous n'en avés nul usage: car  
je dis moi au contraire, qu'il n'est rien dont  
nous ayons plus d'usage que de la méditation,  
& que sans étude nous sçavons méditer sur tout.  
Nous sçavons méditer sur une affaire tempo-  
relle, sur un interêt de fortune; méditer sur  
un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou  
à décider; méditer sur une entreprise, sur un  
emploi, sur un parti, sur un établissement, sur  
un mariage; méditer sur une intrigue politi-  
que, sur une négociation, sur un traité, sur  
un commerce; méditer sur un ouvrage d'esprit,  
sur un point de doctrine, sur une question, une  
opinion de l'école; & s'il faut l'ajouter, médi-  
ter même sur un crime que nous projettons:  
c'est-à-dire, que sur tout cela & sur tout le reste,  
dont le détail seroit infini, nous sçavons refle-  
chir, raisonner, chercher des moyens, pren-  
dre des précautions, démêler le bien & le mal,  
le vrai & le faux, ce qui convient & ce qui ne  
convient pas, ce qui peut profiter & ce qui  
peut nuire. C'est-à-dire, que nous sçavons sur  
tout cela délibérer, examiner, peser les rai-  
sons, prévoir les obstacles, faire des arrange-  
mens, former des résolutions. C'est-à-dire que  
nous sçavons penser à tout cela, en tous lieux, en  
tous temps, le matin, le soir, le jour, la  
nuit, & y penser sans ennui, sans distraction,  
avec l'attention la plus infatigable & la plus  
constante. Comment n'y aura-t-il que les cho-  
ses de Dieu & que le salut, à quoi nous ne  
puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos  
pensées? Comment sera-ce l'unique sujet, sur

quoi la méditation nous devienne, ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillés*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, & *priés*. Veillés & observés attentivement tous vos pas, pourquoi? parce que vous marchés dans un pays ennemi, & qu'à tout moment vous pouvés être surpris. Priés & implorés humblement la grace d'en-haut, pourquoi? parce que vous êtes foible, & que sans l'assistance divine vous ne pouvés-vous défendre. Veillés, & votre vigilance rendra votre priere plus efficace auprès de Dieu: priés, & votre priere secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or pour l'un & pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart, & de rentrer en vous même; examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant & vos progrès & vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé, pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant vous adressant au Ciel & l'interessant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact & regulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous sçaurés bien le ménager, ce temps, & le trouver, dès que vous le voudrés; & vous le voudrés, dès que vous comprendrés bien le prix de votre ame, & combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avés point encore compris comme il faut; & de ce que vous ne le comprenés pas, voilà pourquoi vous y pensés si peu. Vous pensés à toute autre chose; vous



vous occupés de toute autre chose: hé! ne penserés-vous jamais à vous-même? jamais ne vous occuperés-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui passent si vite, & à quoi vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires, ou domestiques, ou étrangères, qui ne regardent que des intérêts temporels, & dont vous avés sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, & qu'indépendamment de tout cela vous pouvés subsister, & être ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous, dis-je, c'est cette ame immortelle qui fait la plus noble partie de votre Estre, & que Dieu vous a confiée; cette ame dont la perte seroit pour vous le souverain malheur, quand vous pourriés posséder tout le reste; & dont le salut au contraire doit être votre souveraine beatitude, quand il ne vous resteroit rien d'ailleurs, & que tout vous seroit enlevé. Voilà encore une fois, & à proprement parler, ce que vous êtes, & voilà par conséquent ce qui demande toutes vos reflexions. Or ces reflexions ne se font que par la méditation, & de-là vous jugés avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire





*Usage des Oraisons jaculatoires, ou des  
frequentes aspirations vers Dieu.*

**O**N demande affés communément des pratiques pour se recueillir au-dedans de soi-même, dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la priere, & pour se réveiller souvent & se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que malgré toutes les resolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succedent les unes aux autres, nous fait perdre le souvenir de Dieu; & que dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon toute humaine & sans merite. Or le remede le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace & le plus puissant, c'est ce qu'on appelle selon le langage ordinaire, prieres jaculatoires & devotes elevations de l'ame à Dieu.

Ce sont certaines paroles, vives & affectueuses, par où l'ame s'élançe vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux, quelquefois pour flechir sa colere & pour implorer sa misericorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes, & pour réclamer son secours. Ces prieres sont courtes, & ne consistent qu'en quelques mots; mais ce sont des mots pleins d'énergie, & si je l'ose dire,

pleins de substance. Delà vient qu'on les nomme prieres jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de lame, & percent le cœur de Dieu.

L'écriture & sur tout les Pseaumes, nous fournissent une infinité de ces aspirations, & c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci: *Vous êtes le Dieu de mon cœur*; ou cette autre, *O mon Dieu & ma miséricorde!* ou cette autre, *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, & me reposer en vous?* ou mille autres que je passe, & dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très-grand nombre que Dieu avoit inspirées aux Saints, & qu'ils s'étoient rendu familières: comme celle de S. Augustin, *Beauté si ancienne & toujours nouvelle, je vous ai aimé trop tard*; ou celle de S. François d'Assise, *Mon Dieu & mon tout*; ou celle de Sainte Thérèse, *Souffrir ou mourir*; ou celle de S. Ignace de Loyola, *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le Ciel!*

Quoique ces prieres, quelles qu'elles soient, & quelques sentimens de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élevent & qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités & les talens sont différens; ainsi dans l'ordre de la grace les dons du Ciel ne sont pas les mêmes, mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, & qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-la est

plus susceptible d'une humilité & d'une crainte religieuse ; & celui-ci , d'un amour tendre & d'une confiance filiale. Or c'est à nous dans cette diversité , de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût , & à nos dispositions intérieures. L'expérience & la connoissance que nous avons de nous mêmes , doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment , & une fervente répétition des mêmes paroles ne nous cause du dégoût , & ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver & n'arrive en effet que trop dans les sentimens humains. Ils perdent , par l'habitude , toute leur pointe : ils se ralentissent , & n'ayant plus de quoi piquer une ame , ils viennent enfin à s'amortir tout-à-fait & à s'éteindre. De là ces vicissitudes & ces changemens si ordinaires dans les amitiés & les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures & que reconciliations perpétuelles , parce que le même objet ne plaît pas toujours également , que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vûes & de nouvelles affections. Mais selon la remarque de S. Gregoire , il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable , que plus on les pratique , plus on les goûte ; de même aussi que par une suite bien naturelle , plus on le goûte , plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'ils ont une fois inspiré , au lieu de diminuer par l'usage , croît au contraire & n'en a que plus d'unction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps , & il n'y faut point d'autre

affaifonnement que celui que la grace y attache. A quoi se reduisoit toute la priere de ce pieux Solitaire dont il est rapporté, qu'il passoit les journées & les nuits presque entieres à dire seulement : *Beni soit le Seigneur, mon Dieu.* Il le repetoit sans cesse, & après l'avoir dit mille fois, il se sentoit encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvoit un fonds inépuisable de douceurs & de délices spirituelles. Il en étoit saintement ému & attendri ; il en étoit ravi, & comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en eût les regles : le mouvement de son cœur joint à l'inspiration divine, voilà l'unique & la grande regle qu'il suivoit. Avec cela le sujet le plus simple, étoit pour lui la plus abondante matiere & une source intarissable.

Il est vrainéanmoins, qu'il y a des esprits à qui la variété plaît dans les pratiques mêmes de pieté, & à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, & pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai, que c'est là l'état le plus commun : mais du reste si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi plainement nous satisfaire, par l'infnie multitude de ces prieres dont nous parlons, & qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation, & dans un danger prochain de succomber ? on peut dire alors comme les Apôtres attaqués d'une rude tempête, & battus violemment de l'orage : *Sauvés nous, Seigneur, sans vous nous allons périr.* Est-on dans le desordre du peché, & pense-t-on à en sortir ? on peut dire, ou avec

Ps. 21. David pénitent: *Tirés mon ame du fond de l'abîme,*  
 21. *ô mon Dieu, & souvenés vous que c'est mon unique;*  
 Ps. 50. ou avec le même Prophète, *Seigneur, vous ne*  
 19. *mepriserés point un cœur contrit & humilié;* ou avec  
 Luc. c. le publicain prosterné à la porte du temple, *Soyé-*  
 18. 13. *moi propice, mon Dieu: je suis un pecheur;* ou  
 Luc. c. avec l'Enfant prodigue, *Mon Pere, j'ai peché*  
 25. 18. *contre le Ciel & contre vous.* Est-on dans l'afflic-  
 tion & dans la peine? on peut dire, soit en re-  
 connoissant la volonté de Dieu qui nous éprou-  
 ve, *Tout vient de vous, Seigneur, vous êtes*  
*le Maître;* soit en se resignant & en acceptant,  
*Vous le voulés, mon Dieu; & parce que vous le*  
*voulés, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses  
 souffrances, *Vous voyés, Seigneur, ce que je souf-*  
*fre, & pour qui je le souffre;* soit en cherchant  
 auprès de Dieu du secours & du soulagement,  
*Il vous a plû de m'affliger, Seigneur; & il ne tient*  
*qu'à vous de me consoler.* Si nous sentons notre  
 foi s'affoiblir & chanceler, disons: *Je crois,*  
 Matt. c. *mon Dieu; mais fortifiés, augmentés ma foi.* Si  
 9. 23. nous sommes dans le découragement, & que  
 nous manquions de confiance, disons: *Qu'ai-*  
 Ps. 3. 7. *je à craindre, Seigneur, & tant que vous serés*  
 Phil. c. *avec moi, que peut tout l'univers contre moi? ou,*  
 4. 13. *Je puis tout en celui & avec celui qui me soutient.* Si  
 notre amour commence à se refroidir, & qu'il  
 n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur,  
 disons: *Embrasés mon cœur de votre amour, ô mon*  
*Dieu; & si je ne vous aime point assés, faites que*  
*je vous aime encore plus.* Dans la vûe des bien-  
 faits de Dieu nous nous écrierons: *Qu'est-ce que*  
 Job. c. *l'homme, Seigneur, & par où ai je mérité tant de*  
 7. 17. *graces? Dans le souvenir & le desir de l'éter-*  
*nelle beatitude où Dieu nous appelle; nous di-*

sons: *Quand viendra le moment, & quand sera-ce* *Matt. 6*  
*que j'entrerai dans la joye de mon Seigneur & de* *25. 21.*  
*mon Dieu?* Dans la sainte résolution de nous at-  
 tacher plus étroitement à Dieu, & de le servir  
 avec plus de zele que jamais, nous lui ferons  
 la même protestation que le Roi Prophète: *Je ps. 76:*  
*l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais* *11.*  
*commencer;* & nous ajoûterons: cet heureux  
 renouvellement, *ô mon Dieu, ce sera l'ouvrage*  
*de votre droite.* Enfin selon les conjonctures, les  
 temps, & selon que nous nous trouverons tou-  
 chés intérieurement & diversement affectionnés,  
 nous userons de ces prieres, & de tant d'au-  
 tres que je ne marque pas, mais qu'il nous est  
 aisé de recueillir conformément à notre dévo-  
 tion, & d'avoir toujours presentes à la mê-  
 moire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prie-  
 res ainsi faites, & peut-être à raison de leur  
 brieveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doi-  
 vent pas être d'un grand poids devant Dieu.  
 Mais le Sauveur des hommes nous a formelle-  
 ment averti que le Royaume de Dieu ne con-  
 siste point dans l'abondance des paroles. La droi-  
 ture de l'intention, la force, & l'ardeur du  
 sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif,  
 voilà à quoi il se laisse flechir, & c'est en ce  
 sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage,  
*qu'une courte priere pénètre les Cieux.* David dans  
 un même peché avoit commis un double cri-  
 me, & le pardon de l'un & de l'autre, ne de-  
 voit être, ce semble, accordé qu'à de puissantes  
 intercessions, long-temps & souvent réitérées:  
 mais dès qu'aux reproches que lui fait le Pro-  
 phète, il s'est écrié, *j'ai peché contre le Seigneur,* *2. Regè*  
*12. 13.*

cette seule confession que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour appaiser sur l'heure la colere de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, & ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincans. On ne traite avec les Grands du monde que par de frequenter entrevûes & de longues délibérations; mais avec Dieu tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous negligons une maniere de prier, qui nous doit couvrir si peu & qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, & il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous nous n'aurions communément pour nous en dispenser, que de vains prétextes & de faulx raisons: mais ces raisons après tout, quoique frivoles & mal fondées, ne laisseroient pas d'être specieuses & d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, & c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs; que notre esprit naturellement volage, nous échappe, & que nous avons peine à l'arrêter; que mille distractions viennent nous assaillir en foule & nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, & que nous voulons rentrer en nous-mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espee de tourment, en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés & si spirituels, & qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.



Voilà , dis je , de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir , quoi qu'avec assés peu de sujet : mais de tout cela que pouvons-nous alleguer , par rapport à ces devotes aspirations qui nous devoient être si habituelles ? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique , & qui nous ôtent le temps d'y vaquer ? mais il n'y faut que quelques momens. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuiex ? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vite , & qui se fait à peine sentir ? Disons-nous que nous sommes trop distraits ? mais pour un simple mouvement du cœur , & pour quelques paroles que la bouche prononce , il ne faut pas une grande contention d'esprit , & il n'est guéres à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pû s'offrir à l'imagination , & la porter ailleurs. Enfin , nous tetrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions , aux heures , aux lieux convenables ? mais en toute rencontre , à toute heure , par tout , & en quelque lieu que ce soit , il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu , de nous tourner intérieurement vers lui , & de lui adresser nos vœux : il n'est point besoin de preparation pour cela ; il n'est point necessaire de se retirer à l'écart , d'être au pied d'un Autel , de quitter un travail dont on est actuellement occupé , ni d'interrompre une conversation , où la bienséance nous a engagés & où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc encore une fois à opposer , & quel obstacle réel & veritable peut

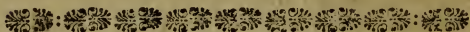
servir à notre justification ? Reconnoissons-le de bonne foi : la source du mal , c'est notre indifférence pour Dieu , & pour tout ce qui regarde la perfection & la sanctification de notre ame. Si nous aimions Dieu , je dis , si nous l'aimions bien , notre cœur aidé de la grace & entraîné par le poids de son amour , se porteroit de lui-même à Dieu. Il ne faudroit point alors nous inspirer les sentimens que nous aurions à prendre , ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre ame : & comme la bouche parle de l'abondance du cœur , il ne faudroit point nous suggerer des termes , pour exprimer ce que nous sentons. Ces expressions viendroient affés ; & sans recherche , sans étude , elles n'auroient , si je l'ose dire , sur nos levres. Nous en pourrions juger par une comparaison , si elle étoit convenable à une matiere aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour , & qu'il soit épris d'un objet profane & mortel , faut-il l'exhorter beaucoup & le sollicitier de penser à la personne dont il est épris ? Que dis-je : peut-il même n'y penser pas & l'oublier ? Toute absente qu'elle est , il ne la perd en quelque maniere jamais de vûë , & elle lui est toujours présente. Hélas ! à quoi tient-il que nous ne soyons ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu , mais dans une présence toute sainte & toute sanctifiante ?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les Maîtres de la vie chrétienne & dévôte nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes , toutes bonnes , toutes utiles : mais de toutes les méthodes je ne fais point difficulté d'avancer , qu'il n'en est

aucune, ni plus solite, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer & que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plûpart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination, qu'il est difficile de soutenir, & dont les effets peuvent être nuisibles : au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, & ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, *qu'il faut toujours prier, & ne point cesser*. Car n'est-ce pas une prière continuelle ? Depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement & habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque gueres de répondre, & de faire entendre secrettement sa voix. On l'écoute, & on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des momens où l'on se connoit à peine soi-même ; & c'est bien là que se verifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jesus-Christ : *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme interieur ; il s'entretient doucement avec lui, il le comble de consolation & de paix, & il en vient même*

à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous en pouvons comprendre. Heureuse une ame qui sans bien comprendre ce mystere de la grace, se trouve toujours en disposition de l'éprouver.



## ORAI SON DOMINICALE.

*Comment elle nous condamne de la maniere que nous la recitons, & dans quel esprit nous la devons reciter.*

**Q**U'est-ce que l'Oraison Dominicale ? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour ; nous recitons chaque jour, cette sainte priere. Ce sont, dans les vûes de Jesus-Christ, des demandes salutaires pour nous ; mais dans la pratique & selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, & voici comment.

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié* ; qu'il soit connu, beni, adoré par toute la terre ; & ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain Maître, ce Createur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le deshonorons par les desordres de notre vie ; nous l'insultons jusques au pied de ses Autels par nos scandales & nos irreverances. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de

le faire servir & glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite ; nous ne l'y glorifions, ni ne l'y servons pas nous-mêmes : première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son Regne arrive* : c'est-à-dire, que dès cette vie il regne dans nous par sa grace, & qu'en l'autre nous regnions avec lui par la possession de son Royaume celeste. Mais ce regne de Dieu dans nous par la grace, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous & voulons-nous vivre ? sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses ; de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent, & dont nous aimons la domination, toute honteuse & toute injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. Delà nous ne pensons gueres à ce Royaume du Ciel où Dieu nous appelle, & où il nous promet de nous faire regner éternellement avec lui & avec ses Saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre. Nous ne sommes occupés que de la vie présente ; & c'est à cette vie terrestre & sensuelle que nous rapportons toutes nos vûes, tous nos desirs, tous nos interets : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le Ciel* ; que toute sa Loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés. Que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur & la même

*advenias  
regnum  
tuum*

*fiat vol  
luntatua  
sicut in  
caelo*

constance, qu'ont ces Esprits bien-heureux dont il a fait ses Anges & les Ministres. Que de quelque maniere qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours, patiens, resignés, & dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette priere. Or de bonne foi comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandemens avec tant de liberté & tant de facilité; quand nous resistons avec tant d'obstination à tous les mouvemens interieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, & où il nous declare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie & qu'avec des réserves & des négligences extrêmes, ce qu'il nous prescrit & ce que nous sçavons lui être agreable; quand à la moindre disgrâce qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine & qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclairons en plaintes & en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance, & d'un sincere attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentimens démentent nos paroles: troisième condamnation.

*Panem nostrum quotidianum da nobis hodie*  
 Nous demandons à Dieu qu'il nous donne notre pain de chaque jour, & qu'il nous le donne dans le jour & pour le jour present: rien d'avantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire, que nous ne voulons que le pain, & que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui,

mais celui seulement qu'il nous a promis , & qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance & à nos besoins. Cette demande prise dans son vrai sens , est sans contredit une des plus raisonnables & des plus modérées. Mais en effet , nous bornons-nous à ce nécessaire ? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore ? Fussions-nous dans l'état le plus opulent , nous voulons toujours acquérir , toujours amasser , toujours accumuler biens sur biens. Non contents que Dieu nous fournisse l'aliment & le pain , nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logemens , en ameublemens , en équipages , en jeux , en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens , de quoi leur procurer toutes leurs commodités & toutes leurs aises , de quoi mener une vie molle & délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste , l'éclat , la splendeur. Il le faut , dis-je , selon nos desirs déordonnés ; & si les revenus dont on jouit , ne sont pas assez amples pour cela , à quelles injustices a-t-on recours ? Quelles voyes prend-on , tantôt de violence ouverte , tantôt d'adresse & d'industrie , pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu & pour se l'approprier ? Epargne-t-on le pauvre , l'orphelin , la veuve ? Et jusqu'où n'étend-on point ses vûes dans l'avenir ? Il semble que nous nous croyions immortels , & que nous devions au moins passer de plusieurs siècles , c'est aujourd'hui

d'hui, que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, & où il veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

*Dimitte nobis de-  
bita nostra  
sicut &  
nos dimi-  
simus de-  
bitis nostris*

Nous demandons à Dieu qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous pardonne, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Terrible condition, comme nous pardonnons! car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner: ou, si peut être après bien des difficultés & de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toute les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors? nous ne pardonnons que de bouche & qu'en apparence, sans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain point, mais sans aller plus loin. De sorte que malgré nos retours affectés & imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un vein secret & une indisposition habituelle, qui ne se produit que trop dans les rencontres, & ne se fait que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, sçavoir, qu'en demandant à Dieu qui nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulons remettre. Nous lui demandons, que s'il se trouve en quelque manière disposé à se reconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir & sans nous rechercher par sa grace: ce qui nous rendroit cette reconcilia-



tion absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, & que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement & le même ressentiment. Nous lui demandons, que si, par l'entremise de ses Ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos pechés, ce ne soit qu'une demi-absolution, qu'une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, & de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières & quelles demandes? Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle, *pardonnés-nous comme nous pardonnons*; & c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation*, sur tout à certaines tentations que nous scayons être plus dangereuses pour nous, & où notre foiblesse est plus en péril de succomber. Car quoiqu'il Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, & quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience & avec courage, il veut du reste que nous la fuyions, autant qu'il dépend de nous, & il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être delivrés. Mais voici l'énorme contradiction, où nous tombons, & qui nous rend inexcusables. C'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle & telle occasion; & cependant on y demeure toujours. On ne peut ignorer combien cette liaison, combien ces conversa-

*Et ne nos inducat in tentationem.*

tions, ces entrevûes font d'impression sur le cœur, & à quels defordres elles font capablès de conduite, & cependant on n'y veut pas renoncer. On ſçait que le monde eſt plein de pièges & d'écueils, on a l'exemple de mille autres qu'on y a vû, & qu'on y voit ſans ceſſe échouer malheureuſement, on a l'exemple de ſes propres chutes, dont peut-être on ne s'eſt encore jamais bien relevé; & cependant on veut être du monde, & d'un certain monde: c'eſt-à-dire, d'un monde particulier qui plaît davantage, & dont on ſe ſent plus touché; d'un monde qui excite plus nos paſſions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands Saints eût fait un triſte naufrage, & où la vertu des Anges ſeroit à peine en ſureté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde. On veut avoir part à ſes divertifſemens, à ſes aſſemblées, à ſes entretiens, ſans égard à tous les riſques qu'il y a à courir, & ſans profiter de la connoiſſance qu'on a de ſon extrême fragilité. Il en eſt de même d'une infinité d'autres engagements, où l'on ſe jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine & deliberée: engagements de profeſſions & d'états, engagements d'emplois & de commiſſions, engagements d'affaires & d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grace alors de dire à Dieu: Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, & ne nous-y abandonnés pas? Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre: pourquoi donc les recherchéz-vous volontairement? pourquoi donc y reſtés-vous habituellement? pourquoi donc ne prenés-vous aucune des me-

fares que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptés ni sur moi ni sur vous-mêmes : fixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous déli-* *sed libe-*  
*vre du mal.* Le plus grand mal qu'il y ait à crain- *ra nos à*  
 dre sur la terre, c'est sans doute le peché; & *malo.*  
 de tous les maux le plus grand que nous ayons  
 à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation  
 éternelle, où le peché conduit comme la cau-  
 se à son effet. C'est donc particulièrement de  
 l'un & de l'autre que nous demandons d'être  
 préservés. Mais voulons nous, si j'ose parler  
 de la sorte, nous jouër de Dieu? Prétendons-  
 nous l'outrager en le priant, & lui faire insulte?  
 Seigneur, lui disons-nous, que votre grace  
 nous garde du peché: mais ce peché nous  
 l'aimons; mais ce peché, nous l'entretenons  
 dans nous & nous l'y nourrissons; mais ce pe-  
 ché nous en faisons le principe de toutes nos  
 actions, le ressort de toutes nos entreprises,  
 l'ame de tous nos plaisirs, la douceur, & l'a-  
 grément de toute notre vie. Je dis plus: nous  
 en faisons nôtre idole & notre divinité, nous  
 le favorisons ce peché, nous nous familiari-  
 sons avec lui, nous prenons sa défense, & si  
 l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est  
 contre ceux mêmes qui travaillent à nous en dé-  
 tacher, que nous tournons toute notre haine.  
 Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abî-  
 me de malheurs qui en est le terme, & où nous  
 ressentirons éternellement les coups de la ven-  
 geance divine. C'est-là, c'est dans cette fata-  
 le éternité, qu'il n'y aura plus à demander que  
 Dieu nous délivre de ce lieu de tourmens, où  
 l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il fal-

loit le demander plutôt, & le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles, & Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu : septième & dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, & que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, & la plus excellente de toutes les prières ? Je ne dis pas, à Dieu ne plaise, la pervertir en elle-même ; c'est une prière toute divine, & qui garde par tout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, & au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de grâces & de bénédictions : mais par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la recitant, elle ne peut qu'irriter le Ciel, & qu'attirer sur nous ses anathèmes & ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, & ne la prononcer jamais ? Autre malheur non moins funeste, ni moins terrible. Ce seroit nous excommunier nous-mêmes ; ce seroit nous retrancher du nombre des enfans de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre Père ; ce seroit en quelque manière nous séparer du Corps de l'Eglise, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jesus-Christ. Si nous som-

mes justes , cette priere dite avec une foi vive & une humble confiance , servira à notre avancement & à notre perfection. Si nous sommes pécheurs , cette priere accompagnée d'un sentiment de penitence , servira à fléchir le cœur de Dieu & à nous remettre en grace auprès de lui par une sincere conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assés vif , cette priere jointe à un vrai desir d'être plus fortement attirés , servira à nous obtenir une grace de contrition. Mais adressons-nous , pour en profiter , au divin Sauveur qui nous l'a enseignée ; & demandons-lui que comme il en est l'auteur , & qu'il nous l'a mise dans la bouche , il en soit , en nous animant de son Esprit , le sanctificateur & le mediateur.

Il fera l'un & l'autre , quand nous prierons selon les intentions que cette adorable Maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Etudions-les , méditons-les , penetrons-les ; & pour y bien entrer , appliquons-nous chacun en particulier chaque demande , & disons à Dieu :

I. *Nôtre Pere qui êtes dans les Cieux , que votre Nom soit sanctifié.* Dieu de Majesté , Roi des Rois & Seigneur des Seigneurs , Grand Dieu , ce ne sont point tous ces titres & tant d'autres , que j'employe pour vous interesser en ma faveur , & pour trouver accès auprès de vous , Vous êtes mon Pere : cela me suffit. Oûi , vous l'êtes , Seigneur , & tout ce que j'ai reçu de vous , me le donne bien à connoître. Vous êtes le Pere de tous les hommes ; mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le

mien, que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes & des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes graces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de Pere qui m'est si cher, & qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême & votre souveraine Grandeur; & s'il excite toute ma confiance, il ne m'inspire pas moins de respect & de veneration. Car vous êtes dans les Cieux, ô Pere Tout-Puissant, & dans le plus haut des Cieux. C'est-là que vous avés établi le Trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercés votre empire au milieu de vos Anges & de vos Elus. Et quoique la lumiere où vous habités, soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnés d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevés les miens, Seigneur, je vous les adresse. Ils sont sinceres, & ils sont tels que vous le voulés. Par où puis-je mieux commencer que par vous-mêmes; & de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle & la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié?

Ce Nom adorable, c'est votre Essence divine, puisque vous vous appellés *celui qui est*; ce sont vos infinies perfections; c'est tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, soit honoré, comme il le doit être, je veux dire, du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connoisse, vous glorifie, vous ado-

re. Que tout ce qui est capable d'aimer, s'attache inviolablement à vous, & ne s'attache qu'à vous. Tel est le desir le plus affectueux de mon cœur & le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerés point. Seigneur, j'ose ajouter que je voudrois, s'il étoit possible, moi seul vous aimer & vous glorifier autant que vous glorifiez toutes vos créatures, & que vous aimez tous les Esprits bienheureux & toutes les ames justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits, toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet, & la fin; mais au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues & indéterminés, ce que je dois sur-tout vous demander, & ce que je vous demande très-instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition & mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique & aux effets; c'est que par l'innocence de mon cœur, que par la ferveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de loüanges, & je vous rende jusques à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre Regne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce Regne si favorable & si désirable pour moi. Et comment n'y est-il point encore arrivé? comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plutôt regné sur toutes les puissances de mon ame, sur tous mes

sens , soit interieurs , soit exterieurs , sur tout moi-même ? Car qu'y a-t'il en moi qui ne soit à vous , & qui par la plus juste conséquence , & l'obligation la plus essentielle ne vous doive être soumis ?

Il est vrai , vous regnés dans moi & sur moi necessairement , & par la souveraineté inséparable de votre Etre. Vous êtes mon Dieu ; & puisque vous êtes mon Dieu , vous êtes mon Seigneur : & parce qu'il ne dépend point de moi que vous soyés mon Dieu , ou que vous ne le soyés pas , il ne dépend point non plus de moi que vous soyés , ou ne soyés pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribuë en rien à ce Regne de necessité , dès qu'il est indépendant de ma volonté , il ne sert aussi qu'à relever votre gloire , & ne contribuë en rien à ma perfection & à mon merite. Ce n'est donc point là le Regne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse , puisqu'il est déjà tout établi. Mais , Seigneur , il y a un Regne de grace , auquel je puis coopérer , & que vous avés fait dépendre de mon consentement & de mon choix. Je veux dire qu'il y a un Regne tout spirituel , où votre grace prévient une ame , & où l'ame prévenue de cette grace interieure , obéit volontairement & librement à toutes vos inspirations , se conforme en toutes choses & sans reserve à votre bon plaisir , exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres , & n'a point d'autre regle de conduite que vos divins commandemens & votre loi. Je veux dire qu'il y a un Regne d'amour , où le cœur se donne lui-même à vous , & se met , pour ainsi parler , dans vos mains , afin que vous le posse-



diés tout entier , afin que vous le gouverniés selon votre gré , afin que vous lui imprimiés tel sentiment qu'il vous plaît , afin que vous le dégagiés de toute affection terrestre , de toute attache humaine , de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous ; afin que vous le changiés en vous , & qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux & saint Regne , après lequel je soupire. Qu'il vienne , & qu'il détruise en moi le regne du péché , le regne du monde , le regne de l'amour propre & de la cupidité , le regne de tous les desirs sensuels , & de toutes les passions.

Je n'ai que trop long-temps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres , & sous leur tyrannique domination. Je n'ay que trop long-temps gémi sous leur joug également honteux & pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit , & en quel abîme devoient-ils un jour me précipiter ? Béni soit le moment où vous daignés m'éclairer , Seigneur , & où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître. En rétablissant votre Regne au dedans de moi & en me conduisant, vous me remettés dans la voye de ce Royaume celeste , où vous m'avez préparé un Thrône de gloire , & une couronne d'immortalité. C'est-là que vous regnés sur tou les chœurs des Anges , & sur tous vos Elûs , que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle & souveraine Béatitude. C'est-là que vous m'attendés , c'est dans ce séjour bienheureux , & quand y entrerai-je ?

Hélas ! mon Dieu , malgré la vûë que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer , je sens néanmoins toujours

le poids de la misere humaine , qui me retient , qui m'appesantit , qui m'attache à ce monde visible & à mon exil , qui me fait craindre la mort , & aimer la vie présente. Mais , Seigneur , ce sont les sentimens d'une nature foible & aveugle que je désavoüe. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente , tous mes vœux s'élevent vers le Ciel. Que votre Règne arrive. Que mon ame dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête , puisse elle-même arriver bien-tôt à la terre des vivans. Car ce n'est ici que la region des morts , & je serois bien ennemi de moi-même , si pour une vie périssable & sujette à tant de calamités , je voulois prolonger mon bannissement , & retarder la jouissance de mon unique & suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la Terre comme dans le Ciel.* Ainsi soit-il , ô mon Dieu ; & est-il rien , Seigneur , de plus conforme à la droite raison & à la justice ? est-il rien de meilleur pour moi , que l'accomplissement de vos adorables volonté ? Etre des Etres & Createur du monde , c'est par votre volonté que tout a été fait , par votre volonté que tout subsiste , & par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être , c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime , & contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les défords dont je doi néanmoins m'accuser devant vous & me confondre. Vous m'avez donné votre loi , & tant de fois je l'ai violée. Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Eglise , & tant de fois je les ai transgressées. Vous m'avez pressé intérieurement par

les saintes inspirations de votre Esprit , & tant de fois j'y ai résisté. Vous m'avez exhorté par la voix de vos Ministres , vous m'avez sollicité par leurs avertissemens & leurs instructions , & tant de fois j'ai refusé de les entendre. Si pour fléchir mon cœur rebelle , & pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale , vous m'avez châtié par des avertissemens & des souffrances , bien loin de me rendre , je n'ai cherché qu'à repousser vos coups ; & si vous me les avez fait sentir malgré moi , ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences & mes plaintes.

Voilà , mon Dieu , comment j'ai passé toute ma vie dans une indocilité & une rébellion continuelle. J'en rougis , je m'en humilie en votre présence , je vous en témoigne mes regrets ; mais ce n'est pas assez. Il faut , Seigneur , qu'une soumission entière & sans réserve répare toutes mes résistances & toutes mes révoltes. Parlés , mon cœur est ouvert pour vous écouter. Ordonnés , me voici prêt par votre grace , à tout entreprendre & à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever , de m'affliger ou de me consoler , de traverser mes desseins ou de les favoriser : de quelque manière que vous me traités , vous êtes le Maître , & je n'ai plus d'autre sentiment à prendre , que celui de Jésus-Christ même , lorsqu'il vous disoit : *Mon Pere , que votre volonté s'accomplisse* , *Luc. 22*  
& non la mienne.

Et en effet , il est bien de mon intérêt , ô mon Dieu , que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne , mais la vôtre. Votre volonté est droite & la droiture même , elle est

sage & la sagesse même , elle est sainte & la sainteté même , elle est bien-faisante & la bonté même. Mais qu'est-ce que ma volonté propre ? une volonté aveugle & conduite par des guides aussi aveugles qu'elle , qui sont les sens & les passions ; une volonté libertine & indocile , qui ne peut s'accoutûmer au joug , ni souffrir la gêne & la dépendance ; une volonté capricieuse & sujette à mille changemens , selon le goût & les humeurs qui la gouvernent ; une volonté criminelle & dépravée , que le péché a corrompue , & qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah ! Seigneur , ne me livrés pas à ses égaremens ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrés pas à moi-même ; mais par quelque voye que ce soit , daignés réduire cette volonté dure , & redoublés , s'il est nécessaire , vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie ; & sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins , il faut que je n'aye plus d'autre volonté que la vôtre. Il faut que vous soyés obéï dans moi & par moi , comme vous l'êtes dans le Ciel & par vos Anges bienheureux ? Voilà le modèle que vous me proposés , & que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire , mon Dieu , que je dois avoir la même dépendance , pour ne rien faire que par vos ordres & selon votre bon plaisir ; la même fidélité , pour n'omettre rien de tout ce qui n'est prescrit , & de tout ce que je sçais vous plaire ; la même pureté d'intention , pour ne chercher que vous en toutes choses & pour les rapporter toutes à votre gloire ; la mê-

me assiduité & la même persévérance , pour ne me point rebuter des difficultés , & ne me laisser jamais de votre Service ; la même ferveur & le même zèle pour agir toujours avec un amour prompt , vif , & fervent. Vous servir autrement , Seigneur , ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnés-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire ? dès que vous êtes notre Pere , Seigneur , & que vous êtes notre Maître , cette double qualité vous engage , & comme Pere à nourrir vos enfans , & comme Maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre Prophète nous l'a-t'il promis de votre part & en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence & de votre miséricorde infinie , il compte le soin que vous prenés de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez , ô mon Dieu , & vous portés bien plus loin vos soins paternels. Non-seulement vous nourrisrés vos enfans qui vous aiment , & vos serviteurs qui vous craignent , mais vos ennemis-mêmes qui vous renoncent & qui vous blasphément , mais les plus vifs animaux dont vous n'êtes point connu & jusques aux moindres insectes , mais tout ce qui a vie ou dans les airs , ou dans les abîmes de la mer , ou dans toute l'étenduë de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amene à vos pieds ; mais j'y viens comme un pauvre , vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens , dis-je , Seigneur ,

vous exposer mon état , même temporel , puisque vous ne vous contentés pas de pourvoir aux nécessités de l'ame , & que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviés pensé continuellement depuis le moment de ma naissance , aurois-je pû subsister jusques à ce jour ; & si vous cessiés presentement d'y penser , en quelle indigence tomberois - je bien-tôt , & à quelles extrémités me trouverois-je réduit ? Si yés beni de tout ce que j'ai déjà reçu de votre main secourable , & dans la suite ne la fermés pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer , & le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état , Seigneur , & mes besoins temporels , je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain , je veux dire que ce qui me suffit , non-seulement pour moi , mais pour tous ceux qu'il vous à plû me confier , & à qui jé suis redevable d'un entretien honnête & conforme à leur condition. C'est là que je borne mes désirs , sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile , qui me deviendroit pernicieux & nuisible par l'abus que j'en ferois , qui allumeroit mes passions , qui serviroit de matiere à mon orgueil pour s'enfler , & à ma sensualité pour satisfaire ses appetits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusques à présent , ce superflu ; peut-être ai je travaillé à l'acquérir , & l'ai-je acquis en effet : mais si c'est contre votre gré que je le possède ; je ne vous prie point de me le conserver , & je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoiqu'il en soit & quoique vous jugiés à propos d'ordonner là-

Jésus, une juste médiocrité pour moi & pour tous ceux dont vous m'avez chargé ; voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, & pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des Rois d'Israël, & ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui & dans le même sentiment que lui : *Ne me donnes ni la grande* Prov. 30. 8. *pauvreté, ni la grande richesse ; mais accorde-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre avec la décence, & avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut-être utile & salutaire. Ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance : mais c'est seulement pour aujourd'hui, & avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain je vous présenterai mes vœux tout de nouveau ; & il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, & que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral & magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, & compter sur les trésors de votre providence qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive & présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi : & quand je l'aurai fait & que je me confierai en vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.*

V. *Pardonnés-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi ; Seigneur, malgré toutes ces qualités de Créateur, de Perc, de Maître, de Conservateur, que je reconnois en vous & que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pû vous offenser ? Ai-je pû m'élever contre vous ? Ai-je pû me séparer de vous & vous renoncer ? Ah ! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, & je m'en suis déjà confondu à vos pieds. Mais agréé encore l'humble confession que j'en fais, & que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie dans l'absoluë & affreuse incertitude où je suis, si vous m'avez pardonné.

Je sçais que je suis pécheur, non-seulement parce que je puis pécher, mais parce qu'en effet j'ai péché & que je péche tous les jours. Je sçais que la multitude de mes péchés est sans nombre ; & si votre Prophète se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant & se condamnant ? Je sçais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, & dont vous exigés selon la loi de votre justice une digne satisfaction : d'où il s'en suit qu'ayant toujours jusques à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait dans tout le cours de mes années qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids ! quelles obligations ! quelle matiere de jugement, & quels sujets de condamnation ! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gron



der autour de moi , & que ferai-je pour les conjurer ? Il me semble que dans l'ardeur de votre courroux je vous vois prendre le glaive , lever le bras , vous disposer à me frapper , & comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé ? Toute mon ame en est faisie de frayeur , tous mes sens en sont troublés. Confus , interdit , tremblant , que vous dirai-je ? Ah ! je me trompe , ô mon Dieu : j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique , solemnelle , infaillible. Car vous avés dit : *Par-* Luc. c.  
*donnés & on vous pardonnera ; remettés aux autres* 6. 37.  
*leurs dettes , & ce que vous devés vous sera remis.* C'est l'oracle le plus exprès ; & comme il est sorti de votre bouche , & que vous ne pouvés vous démentir , c'est la promesse la plus favorable pour moi & la plus immanquable.

De grand cœur , ô mon Dieu , j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose , de quelque part que ce soit & quoique ce soit , je le pardonne , je le pardonne entierement ; je le pardonne , non point seulement de bouche , ni en apparence , mais sincerement , mais affectueusement , mais cordialement ; je le pardonne pour vous , & par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est , à ce qu'il me paroît , ma disposition interieure , ou du moins je veux avec votre aide & par votre aide qu'elle soit telle. Ce n'est pas que malgré moi , il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir : mais vous sçavés que je la défavouë , & pour l'heure présente , & pour toute la suite de ma vie ; vous sçavés que je veux la combattre en toute

rencontre; vous sçavés que je veux en réprimer tous les sentimens, & en effacer peu à peu jusques aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettés de venir à vous & de vous dire: pardonnés-moi parce que je pardonne, & comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, & j'ose me répondre avec une humble confiance, que vous ferés ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposés point à la tentation.*  
 Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme! c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoire à remporter; de vivre dans un calme inaltérable, & dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, & ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce seroit un miracle, & qu'à un pécheur comme moi il n'appartient pas de vous demander des miracles & de les obtenir. Il est même de votre providence & de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, & que vous ayés de quoi nous récompenser. Aussi vos Saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, & sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints, qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable & le Saint des Saints, qui dans les jours de sa vie mortelle a voulu pour notre exemple être assailli de la tentation, & nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui

refuseroit le combat, refuseroit la couronne ; & qui ne voudroit avoir nulle part au travail , ne voudroit avoir , ni n'auroit en effet nulle part à la gloire.

Mais , mon Dieu , si la tentation me doit être salutaire , c'est par votre grace : car que suis je de moi-même qu'un foible roseau, ou qu'un vase fragile , toujours en danger de se briser ? A chaque pas je tomberoïis , à chaque occasion je rendroïis les armes , & je céderois aux attaques de l'ennemi , à moins que le secours de votre bras Tout-Puissant ne me prévienne par tout , ne m'accompagne par tout , ne me suive & ne me soutienne par tout. Or c'est ce secours , c'est cette grace que je vous demande , quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation : c'est-à-dire , de ne m'y point abandonner à moi-même , de ne m'y laisser point succomber ; de ne permettre point que je m'engage en certain péils où vous prévoyés que ma vertu me manqueroit & que je me perdrois ; de redoubler à certains temps , en certaines occurrences plus dangereuses & plus fatales , votre attention sur moi pour veiller à mon salut , & votre divine protection pour me défendre & me garder. Dieu de mon ame & son Sauveur , souvenés-vous du prix qu'elle vous a coûté , & ne souffrés pas que le démon , que le monde , que la chair vous enlèvent ce que vous avés racheté de votre sang.

Mais que fais-j ? cet ame si précieuse , je la recommande à vos soins , & de ma part je la néglige , je n'en prends nul soin , je la hazarde tous les jours , sans réflexion , sans précaution , comme si je n'en tenois aucun compte .

ou qu'au milieu de tant d'écueils & de tant de pièges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissés-vous, Seigneur, me faire la grace toute entière. Puissés-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous. Car vous voulés que j'y travaille, & si je ne seconde vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulés que j'use de cette armure celeste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous

*Ephes. c. 6. 11.* dit, & qu'il nous le dit en votre nom: *Revêtés-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenés-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, & la justice pour cuirasse. Prenés en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut, & le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte Religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la priere, de votre divine parole, de vos Sacremens, de tous les exercices que votre Eglise me prescrit & que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation: Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, & je ne l'ai déjà que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins, si de mes malheurs & de mes égaremens passés je tire cet avantage, de sçavoir mieux désormais me tenir en garde & me précautionner.*

VII. *Mais délivrés nous du mal.* Vous ne me défendés pas, Seigneur, de vous demander la délivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers & de tous les accidens qui peuvent survenir & troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de grâces, & je ne puis assés vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plû jusqu'à présent me délivrer, sans que je l'aye sçû, & de ceux dont vous me délivrés encore tous les jours, sans que je le voye ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace & la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voyes secretes & qui nous sont inconnues, vous nous sauvés de mille dangers que nous n'appercevons pas, & dont il n'y a que vous qui puissés nous garantir. Soyés-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps & que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes & essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, & qui lui causent un dommage infini & irréparable. Tous les autres maux, en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux; & comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or ce souverain mal, c'est le péché, & en conséquence du péché la damnation. Si donc pour me mettre à couvert de l'un & de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que

ce soit , ah ! mon Dieu , je ne vous demande plus que vous m'épargniés en ce monde. Frappés , s'il le faut , & autant qu'il le faut ; renversés , brûlés , tourmentés : je m'offre moi-même , & je me présente à votre justice. Quelque douloureux & quelque sensibles que puissent être ses coups , je les recevrai comme des coups de grace , pourvû qu'ils servent à détruire en moi le péché , à déraciner le péché , à punir le péché , à couper cours au péché , à prévenir les rechutes dans le péché , à me faire enfin éviter par là cette affreuse réprobation qui doit être dans l'éternité toute entière le châtiement du péché.

*A malo ,  
hoc est  
à mali-  
gno.* Pour cela , Seigneur , daignés me délivrer du malin esprit , je veux dire de l'esprit d'interet & d'avarice , de l'esprit d'ambition & d'orgueil , de l'esprit d'impureté & d'intempérance ; de l'esprit de colere , de vengeance , d'animosité ; de l'esprit d'erreur , de tromperie : de mensonge ; de toutes les habitudes du vice , de toutes les convoitises des sens , de toutes les passions de mon cœur & de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous ce terme de malin esprit , capable , en me portant incessamment au péché ; de m'entraîner dans le précipice , & de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du Ciel & de la terre , seul puissant & Grand , seul juste & saint , seul bon & miséricordieux , vous écoutez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus & formés , & si je ne vous les adressois qu'en mon nom , ah ! Seigneur , je me déferois de mon aveuglement qui pourroit

me tromper ; je me défierois de ma bassesse & de mon néant qui me rendroit indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique , la sagesse incréée , qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi , qui prie avec moi , & pour moi. *Considérez votre Christ ;* jet- *Psal. 83.* tés les yeux , non point sur une vile créature , tel que je suis , non point sur un pécheur plus vil encore & plus méprisable , mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation , & dont j'employe , pour vous fléchir , les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites , il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit & selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance , & c'est avec le même sentiment que je les renouvelle , & que j'en attends de votre grace l'heureux accomplissement.



*Pensées diverses sur la Priere.*

**I**L en est de la priere comme de la pieté : Elle est plus dans le cœur , que dans l'esprit ; & elle consiste plus dans le sentiment , que dans le raisonnement. On a donné bien des regles de l'Oraison , on en a tracé bien des méthodes ; les livres en sont remplis , & on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les Maitres de la vie spirituelle se sont surtout attachés , & là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignemens , rien de plus sage ni de plus

saint. Etudions-les, respectons les, suivons-les. Mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace & la plus prompte, c'est d'aimer Dieu. Non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux Mystiques, justement condamnés & frappés des foudres de l'Eglise. Leurs principes font horreur, & les conséquences en sont affreuses. Mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire, un amour ennemi de tout vice, un amour agissant & fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu & se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout-à-coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'ame. Or tout cela suit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu : dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joye ; nous y resterons sans dégoût & même avec consolation ; quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre Anachorete, Saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil, en se levant, vint troubler l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu pendant tout le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu ? hé que disons-nous à un ami ? Nous faut-il beaucoup d'étude & de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, & pour lui témoigner nos sentimens ? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera :



Le cœur , dès qu'il est touché , ne tarit point ; réflexions , affections , résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet , rien ne l'en détourne. D'un premier vol & conduit par la grace , il s'y porte , il s'y élève , il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voyes de l'oraison , ne cherchons point d'autre maître que le cœur ; nous apprendrons tout à son école , s'il est plein de l'amour de Dieu.

¶ Quand nous prions ce sont des graces que nous demandons , & non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre , lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter ? n'est-il pas maître de ses graces ?

¶ Etrange témérité de l'homme , quand nous trouvons mauvais que Dieu n'ait pas exaucé nos prieres , & que nous nous en faisons une matière de scandale. Il est vrai. Jesus-Christ nous a fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom , son Pere nous l'accordera : mais cette promesse , toute générale & toute absoluë qu'elle paroît , est néanmoins conditionnelle. C'est à-dire , qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander , & que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis , ce qu'il convient de demander , soit par rapport à la gloire de Dieu , soit par rapport aux vûes de la providence de Dieu , soit par rapport à nous-mêmes & à notre propre salut. J'ajoute , comme il convient de le demander : tellement que notre priere soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures & extérieures , de l'esprit & du cœur , d'où dépend son efficace & sa ver-

tu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous; elle ne nous regarde plus.

Delà il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parce qu'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, & qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, & que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses: 1. Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander; & par conséquent que dans notre priere & dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt, & à notre prédestination éternelle; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons sçu pénétrer tout le mystère & découvrir tout le secret: 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander; en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise: c'est à-dire, que nous avons prié avec des sentimens assés humbles, avec une réflexion assés attentive, avec une foi assés ferme, avec une ardeur assés affectueuse, avec un respect assés religieux, avec une persévérance assés constante, pour rendre notre priere digne de Dieu & propre à le fléchir. Voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer & d'en appeller à la parole de Jesus-Christ. On

compte sur tout cela , n'est-ce pas une présomption insoutenable ? n'est-ce pas un orgueil , seul capable d'arrêter les graces de Dieu ?

¶ Prions , & prions sans cesse , ainsi que l'ordonne l'Apôtre : mais si notre priere demeure sans effet , gardons-nous de nous en prendre à Dieu , & de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vûes supérieures aux nôtres , & qu'il sçait ce qu'il nous faut , beaucoup mieux que nous ne le pouvons sçavoir. Disons qu'apparemment nous nous sommes trompés , en regardant comme un avantage la grace que nous lui demandions , & que s'il nous la refuse , c'est qu'il en pense tout autrement que nous , & que suivant les sages dispositions de sa providence , il ne voit pas que ce soit un bien pour nous. Disons que c'est à nous de demander , mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant , non pas toujours selon nos desirs , qui communément sont très-aveugles , mais de la maniere & dans le temps qu'il juge plus convenables. Disons encore que si notre priere n'a pas été absolument defectueuse quant au fonds , il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions : en un mot , disons & confessons de bonne foi , que , quoique nous fassions , nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux , qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

¶ Comme dans la vie humaine & dans le commerce que nous avons entre nous , il y a des gens féconds en paroles , & qui nous font les plus longs discours sans rien dire : il y en a de même , par une espece de comparaison ,

dans la vie chrétienne & dans le commerce que nous avons avec Dieu par la priere. Ils récitent de longs offices , ils y passent des heures entieres , mais sans recueillement , & sans dévotion. Qu'est-ce que cela ? c'est parler beaucoup à Dieu , & ne le point prier.

¶ Il y a une priere de l'esprit , du cœur , de la parole ; de l'esprit par la réflexion , du cœur par l'affection , & de la parole par la prononciation. Mais outre ces trois sortes de prieres , je puis encore ajoûter qu'il y a une priere des œuvres par la pratique & l'action ; & voici comment je l'entends. S. Augustin disoit : *celui-là sçait bien vivre , qui sçait bien prier ;* & je dis en renversant la proposition : *celui-là sçait bien prier , qui sçait bien vivre.* La pensée de ce S. Docteur est que dans la priere & par la priere , nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne , nous nous y affectionnons , & nous obtenons les graces nécessaires pour les accomplir : & je veux dire par un retour très-véritable , que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs , que de s'occuper , de travailler , d'agir dans son état selon la vocation & le gré de Dieu , c'est prier ; pourquoi ? parce que c'est tout à la fois , & honorer Dieu , & l'engager en l'honorant de la sorte , à nous favoriser de ses dons , qui sont les fruits de la priere. Observation importante & bien consolante pour une infinité de personnes , qui se plaignent de leur condition , parce qu'elle ne leur permet pas , disent-ils , de vaquer à la priere , & qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier par-tout , & que par-tout on en a le temps , puisque par-tout on est maître d'éle-

ver son ame à Dieu , & de lui adresser les sentimens de son cœur : je prétends que ces mêmes occupations qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de la priere , sont tout au contraire des prieres elles-mêmes , & des prieres très-efficaces auprès de Dieu , quand on les prend dans un esprit chrétien , & qu'on s'y adonne avec une intention pure & droite. *Car le Royaume de Dieu , & tout ce qui a quelque rapport à ce Royaume de Dieu , consiste , non dans les paroles , mais dans les effets.* Dieu vous a chargé d'un emploi , & vous en remplifés avec assiduité les fonctions : en cela vous priés. La providence vous a confié la conduite d'un ménage , & vous y donnés vos soins : en cela vous priés. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissés les morts , dit l'Ange à Tobie ; que vous les cachés dans votre maison , & que la nuit vous les portés en terre , je présentois au Thrône de Dieu ces œuvres de charité , & elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain maître , que la soumission à ses ordres & l'accomplissement de ses adorables volontés.*

Tob. 6.  
12. 13.

¶ Miracle de la Priere ! rien ne résiste à son pouvoir , & mille fois elle a changé l'ordre de la nature , & l'a , pour ainsi dire , forcé à lui obéir. Que dis-je ? elle a mille fois désarmé le Ciel même , & en a conjuré les foudres. Que d'événemens merveilleux ! que de prodige ! Moïse prie , & Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie , & le soleil s'arrête dans sa course ; Daniel prie , & les lions perdent toute leur férocité à ses pieds ; Judith prie , & une formidable armée est mise en déroute ; dès qu'Elié

LXXIV PENSEES DIVERSES SUR LA PRIERE.

a prié , le feu céleste descend , les pluyes les plus abondantes arrosent la terre , les malades sont guéris , les morts ressuscitent : car telle a été dans l'ancienne Loi la vertu de la priere ; & ce seroit une matiere infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela définis-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit: *Tout ce que vous demandés à mon Pere en mon nom , il vous l'accordera.* Que je me figure le plus puissant Monarque du monde , & que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté , je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai , parce que son empire , quelque étendu qu'il soit , est limité , & que je lui demanderai peut être au-delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu , Dieu peut me le donner , pourquoi ? parce qu'il est Dieu , & qu'étant Dieu , tout lui est possible. Si donc dans les prieres que nous avons à lui faire , nous manquons de confiance , c'est que nous ne connoissons pas le Maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foiblesse , au lieu d'en juger par l'indépendance absoluë , & la souveraineté de ce premier Etre. Ne bornons point nos espérances , quand nous sçavons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir , & dont la puissance est sans bornes.

Joan. 1.  
14. 13.





P E N S É E S  
SUR DIVERS SUJETS  
DE RELIGION  
ET DE MORALE.



DE L'HUMILITÉ  
ET DE L'ORGUEIL.

*Parabole du Pharisien & du Publicain, ou  
caractere de l'Orgueil & de l'Humilité,  
& les effets de l'un & de l'autre.*



*E* SUS proposa cette parabole au Dixit ad  
sujet de certaines gens, qui se con- quosdam  
fioient en eux-mêmes comme s'ils qui in se  
eussent été des Saints, & qui ne re- confide-  
gardoient les autres qu'avec mépris. bant can-  
quam  
L'Évangile nous fait d'abord con- justi &  
noître le dessein du Fils de Dieu, & quels sont asperna-  
ceux qu'il avoit en vûë : lorsqu'il proposa cette bantur  
Parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en ceteros  
général elle puisse s'appliquer à toute ame vai- parabo-

*Sam. is-*  
*ram.*  
*Luc. c.*  
*18. 9.*

ne & orgueilleuse, elle convient particulièrement, & selon l'intention de Jesus-Christ, à une espèce de faux devots, contre qui cet homme-Dieu a toujours témoigné plus de zèle, & qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission, & dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes & de leur prétendu mérite, qui seuls croyoient être, avec leurs disciples, les élus du Seigneur. Qui parloient, qui decidoient, qui agissoient, comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi & ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivans de la Sainteté. Qui se disoient suscitez de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale. Qui sous un masque de pieté & de sévérité cachotent leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces & leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, sur-tout une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir & un orgueil insupportable. Qui par cette vaine apparence d'une vie reguliere & austere, éblouissoient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouroient les maisons, & dont ils recevoient de puissans secours pour soutenir leur secte, & pour accréditer leur parti. Qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne faisoient grace à personne, damnant tout le monde, & traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur & n'entroit pas dans leurs sentimens. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Eglise, & dès le tems même que Jesus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans tou-



te la suite des siècles, & il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure; mais qu'on peut la prendre pour une histoire, commencée dans le Judaïsme, continuée dans le Christianisme, & par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusques à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vûes du Fils de Dieu, & profitons des enseignemens qu'il veut ici nous donner.

*Deux hommes allerent au Temple pour prier : l'un étoit Pharisien, l'autre Publicain.* C'est au même Temple qu'ils allerent tous deux, c'est à la même heure & dans le même temps, c'est dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leur priere : mais du reste ce ne fut point à beaucoup près dans la même disposition de l'ame, ni le même sentiment intérieur. De-là vient que la priere de l'un eut un succès si favorable; au lieu que l'autre ne fut point écouté, & que sa priere même devint un crime pour lui, & un sujet de condamnation. Car avec la grace; ce qui donne le prix à la priere, c'est la disposition intérieur de l'ame : c'est de-là qu'elle tire toute sa vertu & tout son merite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposez par rapport à l'esprit & au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point aux dehors, & n'a égard ni aux rangs, ni aux qualitez, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit; mais qui pese le cœur & qui ne juge de tout le reste que par

*Duo ho-  
mines as-  
cenderunt  
in Tem-  
plum ut  
orarent;  
unus Pha-  
risæus,  
& alter  
Publica-  
nus.*

Ecclesi. 18.  
29. 2.

le cœur. Voilà pourquoi le Saint Esprit nous avertit, que notre premier soin *avant l'Oraison*, notre soin le plus nécessaire & le plus essentiel, est *de préparer notre ame*. Toute autre préparation, sans celle de l'ame, ne peut être de nulle efficace auprès de Dieu : & s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, & dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au-dedans de nous-même.

Mais ceci posé, il est question de sçavoir, qui des deux, (je dis du Pharisien & du Publicain) qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, & qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un Pharisien d'une part, & de l'autre un Publicain, quel parallele ! un Pharisien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire, & d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite ; un homme exact jusques aux plus petites observances, & implacable ennemi des moindres relâchemens ; un homme reveré, vanté, canonisé du peuple ; en un mot, un Saint selon la commune opinion. Au contraire un Publicain, un pécheur, & un pécheur par état, puisque son seul emploi de Publicain le faisoit regarder comme tel ; un homme noté & décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions, de plus, un homme sujet à bien d'autres desordres que ceux de sa profession, & ayant vécu jusques-là dans le libertinage & le scandale. Encore une fois, suivant les vûes ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si

sensible ; & qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier , & ne conclut pas que l'autre doit être reprové de Dieu ? Mais les jugemens du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres , & l'événement n'est guères conforme à nos idées. Ce Pharisien est condamné , & ce Publicain justifié : pourquoi ? c'est que ce Pharisien , que ce juste est un orgueilleux dans sa prétenduë justice ; & que ce Publicain , que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits racourcis & opposez l'un à l'autre , la parabole nous représente admirablement , & les pernicioeux effets de l'orgueil dans le Pharisien , & les salutaires effets de l'humilité dans le Publicain. Instruisons-nous , & apprenons de-là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux , & ce que nous devons nous efforcer d'acquérir & de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes & des plus solides vertus.

*Caractere de l'Orgueil & ses pernicioeux effets dans le Pharisien.*

I. **L**E Pharisien se tenant debout. Il se tenoit de bout , & ce n'est pas sans une vûe particulière que l'Évangile marque cette circonstance : car c'est par-là qu'il commence à faire l'opposition du Pharisien orgueilleux & de l'humble Publicain. Au lieu que le Publicain à la porte du Temple , ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole se prosterne d'abord contre terre , le Pharisien entre , avance , laisse

*Phari-*

*sans sans*

## 6 CARACTERE DE L'ORGUEIL

derriere lui tous les assistans , approche de l'Autel , va prendre la premiere place ; & là , sans plier un moment le genou , le visage assuré , la tête levée , il porte les yeux au Ciel , & par son regard fixe & arrêté , semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette , que lui demander aucune grace.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important dans l'usage du monde , de tenir au moins caché , si nous en sommes atteints , que l'orgueil , parce qu'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices , on les tolere ; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t'il pu le souffrir dans le Ciel ; & dès qu'il le vit dans ses Anges , il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter , que de tous les vices c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au-dehors , & qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître : l'air , la contenance , la demarche , le geste , la composition du visage , le tour des yeux , le discours , la parole , le ton de la voix , le silence même , cent autre signes qui frappent la vûe & dont on s'apperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer ; on le connoit bien-tôt , & son orgueil se répand dans toutes ses actions. Sil est dans une assemblée , il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus ; & sans attendre , comme d'autres , & selon l'avis du Sauveur du monde , qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut , il se croit affranchi de cette loy de bienfiance & prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un en-

trétien, c'est ou en Maître qui ordonne avec empire, ou en Juge qui décide avec autorité, ou en Philosophie qui prononce des Sentences & des Oracles, ou en Docteur qui enseigne & qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, & ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque tems, & demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si par une disposition toute contraire, il se tait & prend le parti d'écouter, l'attention qu'il donne, ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit & quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses reponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupez, quelques expressions enveloppées & mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires, comme s'il en sçavoit seul pénétrer le secret & démêler les ressorts; comme si tout ce qu'il entend n'étoit de nul poids & ne meritoit nulle réflexion; comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, & qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces présomptueux, qui n'ont pas même soin de se déguiser, & se laissent emporter aux sentimens de leur orgueil. Orgueil grossier, dont rougit pour eux toute personne sage & pourvûe de raison: mais eux, ils ne rougissent de rien; tant ils sont infatuez d'eux-mêmes & prévenus à leur avantage. Ainsi, sans qu'ils le remarquent, & par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échape à leurs yeux & se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se ma-

nifeste aux yeux du public, & qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité & franchise, mais justice & vérité. Du moins le pensent-ils de la sorte, & font ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable; mais qui cause plus d'indignation, qu'elle ne donne de compassion, & voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes & de vou'oir être honorez & estimez, ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas au reste qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect & plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure. On est honnête, prévenant, affable. On a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, toute unie. On ne s'enfle point, on ne s'éleve point, on n'entreprend point de dominer, ni de se distinguer. Mais outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse, qui pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre; il y a mille occasions, où il trompe toute notre vigilance, & sort malgré nous des ténèbres, où l'on tâchoit de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne, & quelque attention qu'on ait sur soi-même, il n'est pas moralement possible dans le commerce de la vie, que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur, & ne blessent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble, & dans le trouble où il est, il éclate & ne garde plus

de mesures. La raison en est bien naturelle : c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond sèchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers & méprisans ; quelquefois la colere l'irrite jusques à l'emportement. On ne le reconnoît plus, & dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croioit si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité & cet orgueil dans des ames pieuses & devotes, dans des ames religieuses & consacrées à Dieu, dans des Ministres de l'Eglise & des pasteurs du peuple fidelle. Le Prophete vit en esprit l'abomination de desolation dans le lieu Saint, & n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux, & de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrez ministres, l'orgueil dans le sac & sous le cilice, l'orgueil dans le Sanctuaire de Jesus-Christ, sous les livrées de Jesus-Christ, à la Table, à l'Autel de Jesus-Christ ? C'est là qu'on le porte ; & au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié & anéanti, c'est de-là qu'on le rapporte aussi entier & aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugez contre la devotion, & qui l'autorise à dire, quoi qu'avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être devôt pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses privilèges & sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot plus orgueilleux. A v.

*Hac apud se orabat.* II. Il faisoit en lui-même cette priere Pourquoi en lui-même, & qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être ce Pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'affujettir comme les autres à prononcer les prieres ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre, que dans toute sa priere il n'étoit occupé que de lui-même, & non point de Dieu ; qu'il n'envisoit que lui-même, & que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir & se glorifier.

De quelque maniere qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se presente, & une verité, dont on auroit peine à convenir, si l'experience n'en étoit pas une preuve convaincante : c'est que l'orgueil se mesle jusques dans l'exercice de l'Oraison, & voici comment. Car dans l'Oraison il y a différentes voyes : les unes plus communes, & les autres plus relevées & plus particulieres ; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrettes & propres d'un petit nombre d'ames que Dieu favorise de certaines communications, & à qui il fait contempler de plus près sa souveraine Majesté. Selon ses voyes différentes, Dieu dispense differamment les dons de son Esprit ; de cet Esprit de sainteté, qui n'étant qu'un & étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manieres dans ses divines operations, & suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grace toutes sortes de formes pour l'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu dès le premier essai eleve une ame à ces sublimes degrez d'Oraison, & de contemplation, où les Saints sont parvenus. Il a ses ré-



gles que la sagesse lui prescrit, & qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire, qu'il veut que nous commencions par les pratiques les plus usitées; que nous nous y exercions assidûment & constamment; que nous soyons contents d'en demeurer-là, si l'Esprit celeste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérons point dans des mysteres qui sont si fort au-dessus de nous; que nous nous estimions indignes de ces graces singulieres & de ces états qui ne conviennent qu'aux ames choisies, & aux fidelles serviteurs de Dieu, enfin que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loïn, & de marcher par les routes les plus applanies. Voilà ce que pense une pieté humble; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une ame qui se croit appelée à quelque chose de plus grand: car on en trouve ainsi disposée. Leur présomption les emporte d'abord comme d'un plein vol, dans le sein de la Divinité; & du moment qu'elles se sentent attirées à l'Oraison, elles ne craignent point de dire, ce que dit l'Ange superbe dès l'instant de sa création: *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut, j'irai directement à lui, & je le verrai dans sa gloire.* Qu'un Directeur éclairé & instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumiere, s'oppose à une illusion si dangereuse, & dont il prévoit les conséquences; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, & de rabaïsser ces vûës trop ab-

straites & trop mystiques ; qu'il veuille les assujettir à une certaine methode , leur tracer certains sujets , leur faire considerer certains points essentiels , & les maximes fondamentales de la perfection chrétienne, tout cela , à leur goût , n'est bon qu'aux ames vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre , & marcher pas à pas. Si le Directeur insiste , on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie interieure ; on se détache de lui , & on l'abandonne. Quelle langue parle-t'on ? de s'exprimer simplement & clairement , ce seroit descendre & se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes , mais celle des Anges. Belles expressions où l'on se perd , & qu'on a recueillies en de saints Auteurs , qui comprenoient ce qu'ils disoient , parce qu'ils le disoient de cœur , & non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le Prophète Royal donne au juste , est qu'il ne s'éleve point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu , & allons-y par la priere : mais notre priere ne peut être agréable , qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vite ; & plus elle nous tiendra renfermez dans nous-mêmes & dans la vûe de nos miseres , plus elle engagera Dieu à s'unir à nous , & à nous unir à lui par la connoissance & la vûe de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne , il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher , & quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne-sainte , eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu , & s'abîmer dans la contemplation de ses infinis :

attributs : Mais nous , mettons-nous au rang du peuple , & demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposerait à de tristes retours ; & il seroit à craindre que la parole de l'Écriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur , & il a confondu toutes leurs pensées.* Luc. 10. Plut au ciel qu'on en eût moins vû d'exemples ; & plaise au ciel , que les exemples qu'on en a vû dans les siècles passez , servent de leçons aux siècles à venir , & les préservent des mêmes égaremens !

III. *Mon Dieu , je vous rends graces.* Rendre à Dieu de continuelles actions de graces , c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes & des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le Pharisien , ce n'est pas de remercier Dieu , mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion , ni avec les sentimens dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu , doit être une reconnoissance toute religieuse. Or une reconnoissance vraiment religieuse , en quoi consiste-t'elle ? 1. A donner à Dieu toute la gloire des graces qu'on en a reçues , & à ne s'en point glorifier soi-même. 2. A ne point abuser de ces graces pour se préférer au prochain , & pour le mépriser. 3. A se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces graces , & qu'on en fait tous les jours , au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple. 4. A trembler en vûe de ces graces & du compte rigoureux que Dieu nous en demandera , comme le maître de l'É

*Deus  
gratias  
ago tibi.*

vangile demanda compte à ses serviteurs des talens qu'il leur avoit confiez. 5. A ne se pas contenter de ces graces, & à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien; mais à reconnoître malgré ces graces, notre extrême indigence, & à implorer sans cesse sa divine misericorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une ame reconnoissante envers Dieu; tel est l'esprit qui l'anime & qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'esprit du Pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattoit d'avoir été doué, mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, & pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellens que lui a départis la main liberale du Seigneur, il s'applaudit au contraire, d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué & qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, & d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain Juge, il semble qu'il veuille le prévenir, & que ce soit ce qui l'amène à l'Autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talens, dont il se croit pourvû par la grace du Ciel, & du profit qu'il en a retiré. Enfin persuadé que rien ne

lui manque, & que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus; & c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable, remarque saint Augustin! Il est venu dans le Temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, & vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends grâces*; mais il n'a garde d'ajouter: *mon Dieu, accordez moi encore telle grâce*. Il en a autant qu'il est nécessaire, & il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, & à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens. Il y auroit du blasphème & de l'impiété. Nous nous faisons une religion & une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre: *Qu'avez-vous que vous n'avez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guères de ce qui suit: *Or si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez, comme si vous ne l'avez pas reçu?* Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences; que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni; que nous le bénissons nous-mêmes & nous le remercions: mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver; qu'il sçait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner & y renoncer!

Nous remercions Dieu, mais dans le sentiment de notre reconnaissance il y a toujours un retour vers nous mêmes. Nous avons beau

protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres ; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, & nous recueillons avec soin tous les raïons de cette gloire qui peuvent rejaillir sur nous & nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, & nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu, dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre grâces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, & des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions & qu'aux dehors : mais que prétend-on par-là ? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer, & qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux & honnête pour leur faire sçavoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé, dans une entreprise qu'on avoit formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu, mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu ; qu'on aura pour nous des égards particuliers ; qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera ; qu'on nous déférera tous les honneurs dûs à notre mérite & à sa supériorité ; que s'il y a un choix à faire pour quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, & qu'aucun n'osera nous en contester la préférence ; que nous aurons l'ascendant par tout & sur tous ; que tout se reglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-

deffous de nous , & que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dexterité & la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes ; & si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement , elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu , mais du moins nous rendons - nous en même tems à nous - mêmes l'avantageux & consolant témoignage de répondre , comme nous le devons , aux vûes de Dieu , & de faire un saint usage de ses bienfaits ; de n'être point des serviteurs inutiles , mais de cooperer aux œuvres du Seigneur & à l'exécution de ses divines volontez par notre vigilance , notre application , notre habileté , notre industrie ; de ne nous point épargner pour cela , & d'y avoir toute l'assiduité , & tout le zèle qui dépend de nous. D'où nous tirons , sans hésiter , cette conséquence favorable , que nous ne paroîtrons pas au Tribunal de Dieu les mains vuides ; & que nous pouvons esperer d'être mis au nombre de ces fidelles serviteurs , dont la bonne administration sera éternellement & si abondamment recompensée.

Nous remercions Dieu , mais de quoi le remercions-nous plus volontiers ? de certaines grâces extérieures , & de certaines qualitez plus propres à nous relever dans le monde , à nous y faire connoître , à nous en attirer les applaudissemens , à nous donner de l'éclat & de la réputation. Ainsi les Apôtres eux-mêmes , prenoient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient , comment ils guériffoient les malades , & comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres grâces , qui sans

ce brillant, & sans ce bruit, agissent intérieurement sur l'ame, & ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même & aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes & des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude, & pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vûë, qui nous interesse & qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parce qu'il l'est à l'orgueil qui nous domine & que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur ; mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, & dans le cœur, & dans la bouche, les paroles du Pharisien ; mais disons-les autrement que lui, & dans un esprit Chrétien : *Seigneur, je vous rends grâces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends grâces, & à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai & tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, & je ne suis que par votre miséricorde. Or n'ayant rien que de vous, & n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous toute entière ; & malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuois quelque droit, & si je voulois en détourner sur moi la moindre partie. *Seigneur, je vous rends grâces*, & d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence : car qui étois-je ; & qui suis-je ? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution



de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime, ni de m'en orgueillir. Combien valaient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servi que moi, & auroient mieux répondu à vos adorables desseins ? *Seigneur, je vous rends grâces* : mais bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre & m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait & le peu d'usage que j'en fais ; voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire & que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talens que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé ! Hélas ! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends grâces* : mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugemens me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous & pour moi-même ; pour vous, en vous glorifiant ; pour moi-même, en me sanctifiant : & c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, & sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retracer dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé & jetté au feu. Pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, & de renverser toute la confiance de l'âme la plus présomptueuse. Frappé de cette

pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusques à présent de me gratifier & dont je vous rends grâces, me font encore tout esperer de votre misericorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées & mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, & ce sera un nouvel effet de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zele, & toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, & que d'humbles actions de grâces l'interessent plus que jamais en notre faveur, & l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous les benedictions les plus abondantes.

*Non sum sicut caeteri hominum, raptores, injusti, adulteri: velut etiam hic Publicanus.*

IV. Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres, ni tel que ce Publicain. C'est ici que l'orgueil se découvre dans toute son étendue, & par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure & d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs, & de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité: Je ne suis pas comme le reste des hommes. Esprit de sensure, mais d'une sensure outrée: lesquels sont voleurs, injustes, adulteres. Esprit de dureté envers les pécheurs: ni tel que ce Publicain. Aveuglement sur soi-même le plus grossier: Je ne suis pas. Reprenons tout ceci, & expliquons le.

Esprit de singularité- Le Pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part; & si l'on refuse de le distinguer, il sçait assez se distinguer lui-même.

me. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres, & de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfoûir son mérite & l'obscurcir. On ne le connoîtroit point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, & on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dûs. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit par-tout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, & qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, & ce qui étoit le plus selon leur sens & selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, & perd pour eux tout son agrément & toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coûtume, & que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine & civile ; mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusques dans la dévotion, la religion, jusques dans le sanctuaire & les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier ; & ç'a été de tout tems l'esprit des novateurs.

D'où sont venuës tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des Sacramens ? Il étoit naturel, & il eût été mille fois plus convenable & plus sage, de laisser les si-

22 CARACTERE DE L'ORGUEIL  
delles dans les bonnes pratiques qu'ils obser-  
voient , dans des dévotions louables en elles-  
mêmes , autorisées par la tradition de plusieurs  
siècles , répandues parmi tout le peuple chré-  
tien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on  
leur mettoit depuis long-temps dans les mains ,  
qui sans être si polis , ni si ornez , édifioient da-  
vantage par leur simplicité & leur solidité , &  
servoient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit ,  
& à leur toucher le cœur. Ils eussent incompa-  
rablement plus avancé dans les voyes de Dieu ,  
si l'on n'eût point tant agité & troublé les con-  
sciencés par des rigueurs extrêmes & de fausses  
terreurs sur la morale , sur la penitence , sur la  
frequentation des Sacremens , & qu'on s'en  
fût tenu aux maximes , & à la conduite des ha-  
biles maîtres qui avoient éclairci toutes ces ma-  
tieres. Mais le premier principe d'un novateur ,  
*c'est de n'être pas comme les autres hommes.* Car  
il n'y auroit point assez de gloire pour lui à  
ne dire que ce que les autres ont dit , & à ne  
faire que ce que les autres ont fait. Il veut frap-  
per autrement la vûë , & pour cela il faut qu'il  
réforme tout , ou plutôt qu'il renverse tout. De  
là grand mouvement , grand bruit , nouvelles  
observances , nouvelles pratiques , nouvelles  
prieres , nouveaux offices , nouveaux livres ,  
nouvelles questions sur la morale évangélique  
& nouvelles opinions , nouvelles méthodes pour  
le sacrifice de la Messe , pour la confession , pour  
la satisfaction des pechez , pour la commu-  
nion : comme s'il vouloit s'apliquer ce que  
Dieu disoit de lui-même , *voici que je renouvel-  
le toutes choses.* Il n'épargne pas même les Saints ,  
ni leurs reliques , ni leurs faits memorables ,

ni les lieux fréquentez en leur honneur ; déplaçant du Ciel qui il juge à propos, se piquant là dessus d'un discernement juste, & refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or qu'est-ce que tout cela ? des singularitez. Singularitez qui vont à changer presque tout le culte extérieur & toute la face de la Religion. Singularitez qui paroissent aux yeux du public, & qui attirent son attention. Singularitez qui ne manquent pas d'approba-teurs, d'admirateurs, de sectateurs ; sur-tout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularitez par où l'on se fait un nom dont on est jaloux & dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, & d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du Pharisien. Par où débute-t-il ? il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adulteres.* Voilà sans doute une accusation bien griève, mais en même tems bien générale. Du moins s'il disoit, je ne suis pas comme quelques-uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes : mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse & impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut dans son idée qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien ; & par un raffinement de vaine gloire que remarque fait Bernard, ce qui le flate, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc

grace à qui que ce soit ; & il ne reconnoit de justice , d'équité , de probité , de vertu que dans la personne. Afin de ne rien exagérer , convenons , & il est vrai qu'on ne va guères jusqu'à cette extrémité , où le Fils de Dieu dans une parabole a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre ; & s'il se trouvoit un homme parmi nous , qui eût assez d'assurance & assez de front , pour se vanter d'être dans toute la nature , l'unique en qui réside la grace du Seigneur , & qui soit droit , équitable , vertueux , on le traiteroit d'extravagant & d'insensé. Mais du reste l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Eglise de Jesus-Christ , & combien encore il y a de ces prétendus Saints , qui volontiers , ou sans beaucoup de peine , damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage , & préoccupés de leurs maximes , ils se persuadent avoir seuls la science du salut , & être seuls instruits des voyes de Dieu. Ne se pas joindre à eux , & ne se pas conduire par eux , c'est selon leur sens , se pervertir , s'égarer , se perdre.

Et parceque le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient , & que c'est le plus petit en comparaison du reste des fidèles ; voilà pourquoi ils s'élevent avec tant de chaleur & tant de hauteur : ne prononçant que des anathêmes ; lançant partout des maledictions ; ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs ; s'imaginant voir dans tous les états du Christianisme une décadence entière ; l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles ;

se

se regardant avec une pieuse complaisance, eux & leurs élus, comme d'heureux rejettons, que la contagion a épargnez dans le champ du Pere de famille ; bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvez du naufrage, & garentis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu ; & sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout-à-fait mal fondées. Mais avec un peu plus de charité & moins d'orgueil, ils ne poufferoient pas si loin leur censure ; ils ne donneroient pas des arrêts si vagues & si étendus ; ils ne concluroient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons, & n'entre pas dans leurs interêts ; ils ne se déchaineroient pas avec tant de violence, ni contre la société humaine en general, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode : ils feroient justice à la piété, par tout où elle se trouve ; & ils ne se figureroient pas comme le Pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroege tout, ou réproove tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le Publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent. Les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincère, devoient exciter la compassion du Pharisien : mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié ; il n'est touché que de sa propre excellence, & il insulte à la misere d'autrui : *je ne suis pas comme ce Publicain.* S'il eût consulté l'esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quel-

que sorte pécheur , dès-là qu'il étoit contrit & répentant ; & la religion lui eût dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti ; qu'il falloit l'aider , le relever , le recevoir à miséricorde : mais un Pharisien ne sçait agir qu'en juge inexorable , & jamais en pere ; il ne sçait parler qu'avec dédain & avec empire , & jamais avec douceur & avec bonté : c'est un malheureux , dit-il , je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manieres hautes & dédaigneuses , que ces paroles dures , dans la suite des tems ont rébuté de pécheurs , dont il eût été bien plus à propos , de seconder les bonnes dispositions , par de sages & de salutaires ménagement ? on eût gagné cette ame en la traitant avec plus de circonspection , & plus de modération ; on l'eût consolée , on l'eût encouragée , on lui eût inspiré de la confiance , au lieu qu'on l'a défolée & désespérée. Mais , dites-vous , c'est sa faute , & ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire , & à toute la sévérité dont on peut user à son égard : car il n'y a rien-là qu'il ne mérite. J'en conviens , c'est sa faute , & dans le fond , il doit se réputer digne des plus mauvais traitemens & les accepter : mais de votre part n'est-ce pas en même tems une faute , & une faute très-condamnable , de ne pas respecter dans votre frere , tout criminel qu'il est , l'image de Dieu , & le prix du sang de Jesus-Christ ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop imperieux que vous prenez sur lui , & dont vous lui faites sentir tout le poids par l'amertume de vos expressions , & par la



terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de son devoir; mais au contraire de vous rebutter, de vous obstiner contre lui, & de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite, de vous croire quitte de son malheur, en disant, c'est son affaire; que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne. Il se damne en effet; mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez par des voyes plus insinuanes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant & plus modeste, le retirer de l'abîme, & le remettre dans le bon chemin?

Aveuglement par rapport à soi même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper & à se laisser tromper sur ses qualitez personnelles, que son erreur lui plaît, parce qu'elle lui est avantageuse. Ce qui fait, que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, & qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce Pharisien de l'Evangile se regarde comme un homme irréprochable & sans vice. *Je ne suis pas*: & quoi! que n'est-il pas, ou que pense-t'il ne pas être! Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes & sur tout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil, dit saint Augustin! Non seulement le Pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices qu'il se déguise à lui-même, & qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des

hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas différent des ces autres Pharisiens , contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré , & à qui il reprochoit en des termes si forts leur obstination , leur envie , leur animosité , leur ambition , leur intérêt , leurs intrigues , leurs cabales , leurs violences , leur mauvaise foi , leur hypocrisie. Pire que les autres hommes , puisqu'à tous ces vices il ajoûtoit la présomption & l'orgueil qui en est le comble. Par-où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes , en les traitant de voleurs , d'injustes , d'adulteres. Car sans sçavoir si réellement & dans le sens litteral il étoit tout cela , on peut toujours dire , continuë saint Augustin , qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel & plus mauvais. Et en effet , c'étoit un voleur , puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire ; c'étoit un injuste , puisqu'en se glorifiant lui-même , au préjudice de Dieu , il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas , & dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose ; c'étoit un adulateur , puisqu'il abusoit des dons de Dieu , & qu'il les profanoit , en les faisant servir à son amour propre & à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'appercevoit pas , & sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux : de sorte qu'avec toutes ses imperfections & tous ses défauts , il ne voyoit rien en lui de réprehensible & de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes , & c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoissons pas ; & pourquoi ne les connoissons-

nous pas ? parce que notre orgueil nous fascine tellement la vûe, que decouvrant, selon la figure de Jesus-Christ, jusques à *un festu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre ju'qu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne les voulons pas connoître; & pourquoi ne les voulons nous pas connoître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connoître, pourquoi rejettons-nous même tous les moyens de les connoître, pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître? C'est que cette connoissance nous tracerait de nous-mêmes une image defagréable; c'est qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, & où nous aimons à nous entretenir; c'est qu'elle nous apprendroit ce que nous ne voulons point sçavoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connoissons pas, mais que le monde connoît, & qui donnent lieu à ses railleries & à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus son indignation & son mépris, que la confiance d'un homme & l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses foiblesses, & qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, & l'on attend pour son bien & pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le défabuse, & le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison

avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le Pharisien se comparoit avec le Publicain, & nous nous comparons avec celui-ci, ou avec celui-là, gens scandaleux & décriez. Or dans cette comparaison nos vices disparoissent : mais bien-tôt ils se montreroient à nous dans toute leur difformité & toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels & tels, dont les exemples nous confondroient. Des vices que nous ne connoissons pas, parce que nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers, qui corrompent les sens; que certaines actions basses, qui portent leur honte avec elles, & avec leur honte leur remede.

Mais outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur; il y a des passions, des inclinations, des entêtements, des caprices, des legeretez, des inconstances, des averfions, des haines, des mensonges, des dissimulations, & le reste. Ce sont des vices; mais parce que ce sont des vices secrets, ou parce qu'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, & l'on n'y fait qu'une attention très-legere. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'orgueil, on se diroit : il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le Pharisien; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le desordre & la débauche : mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bisarre, mais j'ai

un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colere & brusque, mais j'ai une humeur dure & in-traitable, je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes desirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugemens, aigre dans mes ressentimens, piquant dans mes paroles, infidelle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche & négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se diroit, & ce qu'on ne se dit pas, parce que notre orgueil en souffriroit, & qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, & l'on s'arrête-là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu par un trait de miséricorde, permet quelquefois qu'une ame s'oublie en certaines rencontres, & qu'elle s'abandonne à des fautes grièves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminel, parce que ces chûtes lui apprennent à se connoître, & en se connoissant mieux, à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. Je jeune deux fois la semaine ; je donne la dixme de tous mes biens. Autre aveuglement de l'orgueilleux ; il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le Pharisien quand il dit, qu'il jeune deux fois la semaine, & qu'il donne la dixme de tous ses biens ? il veut dire par là, qu'il est fort mortifié & fort pénitent, qu'il est homme religieux, & fidelle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, & toutes les dixmes qu'il payoit, il n'a-

*Jejuno  
bis in  
Sabbato. De-  
cimas do-  
emniun-  
que pos-  
sideo.*

voit ni la vertu de pénitence , ni la vertu de religion : comment cela ? parce que la vertu ne consiste pas précisément dans les œuvres , mais dans l'esprit qui les anime & qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procede de Dieu , & qu'elle tend à Dieu ; qu'autant que Dieu en est le principe , & que Dieu en est la fin ; qu'autant que c'est un don de Dieu , & un fruit de la grace de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit ; si c'est l'orgueil qui l'inspire , qui la soutient , qui la fait agir , la grace alors n'y a plus de part , Dieu n'en est plus le motif , & par conséquent ce n'est plus qu'un phantôme & une ombre de vertu. Le Pharisien pouvoit donc jeûner , & n'avoit pas la vertu de pénitence ; il pouvoit donner la dixme de tous ses biens , & n'avoit pas la vertu de religion , pourquoi ? parce qu'il ne jeûnoit , & qu'il ne payoit si abondamment la dixme que par orgueil.

Importante vérité , dont nous pouvons & nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes , que l'orgueil empoisonne , & qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres , à les regarder en elles-mêmes , & à n'en considérer que la substance : on prie , on passe les heures entières devant les Autels , on chante les loüanges du Seigneur , on assiste à toutes les assemblées de piété , on y est le plus assidu , & l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé , & le plus dévôt. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intresse pour les pauvres , on les soulage par les aumônes qu'on leur fait , & par celles qu'on leur procure , on visite les

malades, on prend soin des Hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes & de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissemens de charité, & l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même toutes apostoliques: on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorans, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les differends, on rapproche les cœurs & on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles & laborieuses: on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère; on s'éloigne du monde, & on se prive de toutes ses douceurs; on se réforme dans les habits, dans le train; dans les ameublemens, & l'on se réduit à un état simple & sans faste; on s'affujettit à un genre de vie austere, & de la plus haute perfection. Mais tout cela néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, & qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, & l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain? & les devoirs qu'on pratique, on les pratique en payen, puisque c'est pour une gloire toute humaine.

Ecueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil & le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes; mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, & qui semblent s'avancer avec plus de

progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus, & afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime.* Il leur est plus aisé de se défendre du piège de l'interêt, & de toutes les convoitises qui corrompent les sens : mais le piège de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, & d'ailleurs si engageant & si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croit selon que les exercices & les fonctions où l'on s'occupe, ont plus d'apparence & plus d'éclat au-dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges, & d'être honoré, respecté de tout le monde ; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile & l'ame de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la Cour, l'édification d'une ville, l'apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence & le premier entre les Ministres Evangeliques, l'honneur du Clergé, le défenseur de la Religion, le soutien même & le chef d'une secte : tous ces noms, dis-je, sont si flatteurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, & qu'ils y trouvent un goût, dont peut-être ils ne veulent pas s'apercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître & qui les pique, vint à leur manquer : c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertez ; marque évidente qu'ils y étoient

Mat. 6.

1.



beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de merites. On compte ses vertus, comme le Pharisien : mais ce sont des vertus de Pharisien ; Dieu ne les reconnoît point, & il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis ; toute leur vie se passe en des songes agréables, & en de specieuses illusions : mais au moment de la mort, où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains, & de voir toutes leurs esperances s'évanouir ? Le remede à un mal si pernicieux, c'est une sincere & profonde humilité, & c'est aussi ce que l'Evangile nous propose dans la pénitence du Publicain.*

Ps. 75.

6.

*Caractère de l'Humilité, & ses effets salutaires dans le Publicain.*

I. **L**E Publicain se tenant éloigné. Voici une *Publicain* image bien differente de l'autre. C'est *à lon-* un Publicain & un pécheur ; mais un Publicain, *gè stans.* mais un pécheur humble : & saint Chrysostome ne craint point de dire, que l'état même du péché avec l'humilité, vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parce que l'orgueil détruit dans peu toute la pieté du Juste, au lieu que l'humilité efface le péché & sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le Publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit. C'est la plus éloignée de l'Autel, c'est la dernière, parce qu'il se regarde comme le dernier de tous. Il se connoît lui-même, & cette connoissance qu'il a de lui-même, est le fondement de son

humilité. Il sçait de quelle maniere il s'est comporté pendant de longues années ; il sçait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable : il le sçait, & c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or ce sentiment de son indignité, c'est en même tems ce qui le porte à se ravalier autant qu'il peut, & à se mettre au plus bas rang. Le Pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'Autel, le peuple s'étoit avancé dans le Temple; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez : mais, selon la remarque de saint Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non-seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le Pharisien vient de l'insulter, & il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination, & de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux devôt, qui l'outrageoit si nial à propos, & qui le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait ; & dans le silence il est prêt d'accepter les traitemens les plus injurieux. Sont-ce même des injures ? il ne les prend point de la sorte. Au contraire il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dûes, & il ne lui fut pour l'en convaincre qu'un retour sur soi-même, & que la vûe des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, & de-là vient que nous avons tant de peine à nous humilier ; & parce que nous n'aimons pas à nous humilier, de-là même encore il arrive

que non-seulement nous ne nous connoissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fonds de notre misere; & c'est dans ce fonds de misere, dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette priere : *Seigneur, que je vous connoisse, parce que plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai; mais tout ensemble, ô mon Dieu, que je me connoisse moi-même, parce que plus je me connoîtrai, plus je me mépriseraï.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu, qu'il sçavoit être la base de toutes les vertus; & d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenoit point de plus solide & de plus puissant, que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, & de creuser profondément dans l'abîme de ses foiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, & quels sujets d'humiliation se présentent à nous? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps & de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre & matérielle, sortie de la poussière & destinée à y retourner, quel est l'état de notre ame? Que d'erreurs & d'ignorances dans l'esprit! que de passions & de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien! quels égaremens dans toute la conduite! Ceci est ge-

neral ; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées , de toutes ses vûes , de tous ses sentimens , de toutes ses inclinations vicieuses , de toutes ses paroles , de toutes ses actions , de tout ce qu'il a commis de péchez ; & de tout ce qu'il en commet chaque jour , de ses fragilitez sans nombre , de ses infidélitez , de ses chûtes & de ses rechûtes continuelles : y a-t-il personne , même parmi les plus spirituels , qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le Prophète : *Qu'est-ce que l'homme , Seigneur ?* & pour ne parler que de moi , que suis-je , mon Dieu , que suis-je devant vous ? Mais que serois-je encore dans l'opinion du public , qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi , parce qu'il ne me connoît que par des dehors trompeurs , s'il pouvoit me connoître , Seigneur , comme vous me connoissez , & voir au-dedans de moi , ce qu'il y a de plus intime & de plus secret ? Or une ame touchée de cette connoissance d'elle-même : & se jugeant , avec les lumieres de la grace , dans la droiture de la raison & de la religion , n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevez au-dessus de sa tête : que dans une Cour , dans une Compagnie , on leur défere les premières dignitez ; que d'eux-mêmes , & de leur autorité propre , à l'exemple du Pharisien , ils s'emparent de certains rangs , & se donnent certaines distinctions : l'humble Chrétien se tient à l'écart , reste volontairement en arriere , & se plaît dans son obscurité. Qui que ce soit , qu'on lui préfere & qui passe devant lui ,

il n'en conçoit ni jalousie, ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort; & qu'à son égard, ce qui paroît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure, qu'une justice qui lui est renduë. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de reparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne; il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, & quelle morale sur-tout pour les Grands du monde! quel étrange paradoxe! Car voilà ce que toute la Philosophie payenne n'a jamais compris, & ce que le monde profane ne peut encore comprendre. Voilà ce qui le scandalise, & ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas & méprisable selon le monde, est sublime & relève selon Dieu! Le miracle de l'humilité Evangelique, & en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pû former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanitez du siècle & à ses frivoles idées; des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre & par une grandeur imaginaire; des hommes assez éclairés pour sçavoir se priser au juste, & assez solides pour ne se point estimer & ne vouloir point être estimez plus qu'ils ne valent, & que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même*; des hommes par conséquent ennemis de toute ostenta-

tion, de tout fafte, & mettant leur gloire & leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jesus-Christ. Tels font les humbles du Christianisme, je dis, les vrais humbles. Ils font rares, mais il y en a eu, & il y en a. Plaise au Ciel qu'il y en ait toujours dans l'Eglise de Dieu! or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vûë, c'est-à-dire, tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, & même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

*Nolebat nec oculum levare* II. *Il n'osoit lever les yeux au Ciel.* Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le Pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le Publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vûë, ni vers le Ciel, ni vers l'Autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présens. Touché des remords de sa conscience, tramblant & interdit, il s'imaginait que tout lui reprochoit ses iniquitez, & que tout se tournoit contre lui: le Ciel dont il avoit tant de fois allumé la colere, & de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grace; l'Autel où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve & de l'orphelin qu'il avoit opprimé, & de tous les droits qu'il avoit violés; ceux qui étoient présens & qui assistoient à cette priere publique, lesquels avoient été si souvent témoins de ses violences & de ses concussions, & dont plusieurs en avoient senti les effets. Il ne pouvoit donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui

le confondoient, ou des Juges qui le condamnoient; & il ne lui restoit que de regarder humblement la terre, & de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusques sur le visage, & paroît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer & de paroître: ce ne seroit plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité, que toutes ses autres vertus; ou plutôt, il est humble sans sçavoir qu'il l'est, & il ne le seroit pas du moment qu'il se flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu, comme l'ombre suit le corps; de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, toute attentive qu'elle est à se cacher; & c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvemens, routes les actions d'une personne. Elle ne s'en apperçoit pas; mais on y fait réflexion, sans qu'elle y pense, & on en est édifié. D'où lui vient cette modestie, cette pudeur si engageante & si aimable? il y en a deux principes: l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, & l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette estime du prochain il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; & de cette défiance de soi-même nait une espèce de timidité, qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueil-

#### 41 CARACTERE DE L'HUMILITE'

lir nos regards, pour regler toute notre contenance & composer toutes nos manieres.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, & où elle inspire plus de retenue & plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence; & dans les pratiques religieuses, qui appellent l'ame fidelle en la presence du Seigneur, & devant les Autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire, couvert de la même confusion que le Publicain, pénétré des mêmes sentimens de douleur & des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitude envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude, ni de la griéveté de ses offenses, se considerant comme un objet de haine, & se reconnoissant digne d'une damnation éternelle, comment, dis-je, ce pénitent approche-t'il du saint Tribunal? Comment s'abaisse-t'il aux pieds du Ministre de Jesus-Christ? Humilié, & presque affaissé sous le poids de ses péchez, ose-t'il lever la tête? ose-t'il ouvrir la bouche? & tout disposé qu'il est à découvrir les playes de son ame par une humble confession, oseroit-il s'énoncer & s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeoit, & s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles, & des consolations qu'il reçoit du Prêtre, à qui la providence l'a adressé? Pudeur & retenue qui de tous les témoignages sensibles d'une sincere pénitence, est un des plus apparents & des plus certains: au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte, que ces airs, ou d'indifférence & de dissipation, ou même de hauteur & de présomption, qu'apportent une infinité de mondains à un Sacrement, dont le caracte-



re essentiel est d'humilier l'homme, & de le réduire au rang d'un criminel sans excuse & sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain Juge, & qui demande miséricorde.

De plus, comment l'ame fidelle entre-t'elle dans la maison de Dieu, & comment va-t'elle s'acquitter de ses pratiques de religion? comment assiste-t'elle à l'adorable sacrifice? comment participe-t'elle aux sacrez mysteres? comment prie-t'elle dans le sanctuaire? Frappée de la Majesté suprême du Tout-puissant, & de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir, autant qu'il lui est possible, & de trembler? ces Anges que vit le Prophète auprès du Trône du Seigneur, se voilloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retrace toute cette gloire; & à cette grandeur divine, l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite & abjecte. Hé! Seigneur, qu'êtes vous, & que suis-je? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? & que suis-je moi, ver de terre, moi cendre & poussiere? De-là cette frayeur qui la saisit; & dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t'elle un moment ses sens se distraire & s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous, & tandis qu'elle s'abîme intérieurement, &, pour ainsi parler, qu'elle se concentre toute entiere au-dedans d'elle-même, on diroit au-dehors qu'elle est immobile & sans action.

*Sed per-  
curiebat  
pectus  
juum.*

III. *Mais il se frapoit la poitrine.* Cen'étoit pas en secret mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses ; mais pour lui en faire une réparation plus authentique, & pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car quand il se frape la poitrine à la vûe de tout le monde, c'est comme s'il disoit : j'ai péché, & j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coute à l'orgueil, & que c'est un grand triomphe pour l'humilité !

Nous péchons tous, & nous sommes tous sujets à faire nos fautes. Tel est le malheur de la condition humaine, dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, & c'est de quoi les Saints gémissoient, & ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous, de reconnoître les fautes où nous tombons, & d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu dans le fond de la conscience, soit devant les hommes selon les conjonctures & les occurrences. Il y a de ces esprits altiers, & tellement préoccupez de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccable. Il semble qu'ils soient infailibles dans toutes leurs paroles, & irréprehensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, & que ce seroit très-injustement qu'on voudroit les censurer & les blâmer. D'autres sont avec eux-

mêmes de meilleure foi , & ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent , & ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux & de condamnable. Ils se rendent sur cela , à leur propre Tribunal , toute la justice qu'ils méritent , & ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire , qu'ils se sont engagez mal-à-propos , qu'ils ont fait une fausse démarche , qu'il leur est échapé une proposition erronée , qu'ils ont embrassé un mauvais parti , en un mot qu'ils ont tort. Ils le voyent , mais de s'en déclarer , mais de l'avouër , mais de dire avec ingénuité , je me suis trompé , je suis en faute , je me rétracte , ou je me repens , ce sont des termes que l'orgueil ne connoît point. Plûtôt que de les prononcer , on s'obstine à se défendre : bien ou mal , il n'importe. On a mille subtilitez toutes prêtes , & mille faux fuyants ; on ne passe condamnation sur rien , & en voulant se disculper & se tirer d'embarras , on ne fait que s'embarrasser davantage , & qu'ajouter à la faute qu'on a commise , de nouvelles fautes , ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité , c'est d'éclairer les uns & de les guérir des préjuges avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur ; & une de ses plus belles victoires , c'est de fléchir l'obstination des autres , & de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part & à l'excuser. Car si l'humilité est clairvoyante , si elle est ingénieuse , c'est à découvrir dans nous jusques aux fautes les plus légères , & même à les grossir & à les exager , bien

loin de les pallier à nos yeux & de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, & n'a point de juge plus severe qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite, & jusques dans ses œuvres les plus saintes il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer & de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remord qu'il en sent? Dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, & s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? Imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griève? Dit-il que c'est surprise & inadvertance, que c'est legereté & une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? L'humilité lui fait prendre bien d'autres sentimens. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute, de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur; & en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer par un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier & le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu: heureux dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, & de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris.

Aussi est-ce par-là que les Saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que tous Saints & grands Saints qu'ils étoient, ils s'es-

timoient les plus grands pécheurs du monde. Témoins saint François d'Assise, qui disoit que sur la terre, il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoins saint Bernard qui s'appelloit la chimere de son siècle, voulant faire entendre que dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensaient-ils comme ils s'exprimoient, & le pouvoient-ils? leurs sentimens ne démentent point leurs expressions. Ils sçavoient quelles graces ils avoient reçues de Dieu, & que ces graces particulieres & si abondantes, étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus étroitement, & de le servir avec plus de fidélité & plus de zele. Ils sçavoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en negligant d'accomplir une seule de ses volontez, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquiescer un seul degré de la perfection, à laquelle il les appelloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, & qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, & que si Dieu les eût livrez à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus, & plus abandonnez à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux, & s'attri-

48 CARACTERE DE L'HUMILITE'  
buant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avoient  
commis ou qu'ils étoient capable de commettre,  
ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils  
eussent droit de se préférer; ni personne au-des-  
sous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là; mais  
elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser  
de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec  
ingenuité, quoique toujours avec discrétion &  
avec prudence. Une mauvaise honte ne nous re-  
tient point alors, elle ne nous opiniâtre point à  
soutenir notre sens & notre conduite; elle ne  
nous engage point dans des contestations qui ne  
finissent jamais, & que notre docilité pourroit  
terminer dans un moment; elle ne nous préci-  
pité point d'égaremens en égaremens par une  
répugnance insurmontable & une inflexible ré-  
sistance à céder & à se rendre. On se soumet  
sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le  
ratifie; & par cette soumission droite, sage,  
chrétienne, on efface tout, on le répare, & l'on  
se remet dans la bonne voye.

C'est de-là même que l'humilité est sur-tout  
une disposition si nécessaire pour la confession  
des péchez, dans le Tribunal de la pénitence.  
Combien de pécheurs & de péchereffes n'ont  
pas le courage de réveler leur état à un Con-  
fesseur, & de lui faire connoître les desordres  
où la passion les a entrainez? Ils voudroient se  
vaincre là-dessus, mais ils semble qu'ils ne le  
puissent: tant ils sont dominez par la crainte  
qui les arrête. Ils laissent donc couler les an-  
nées entieres sans approcher du Sacrement; ou  
si malgré eux, ils en approchent par certaines  
considerations, ce n'est que pour le profa-  
ner

ner par des confessions imparfaites & dissimulées. Avec plus d'humilité qu'ils s'épargneroient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacrilèges! L'humilité leur ouvrieroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir une confusion salutaire, & seroit ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu & de leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singulièrement, & pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non seulement dans toutes les conditions du monde chrétien, mais dans le cloître-même & la retraite religieuse. Car dans la retraite religieuse & jusques dans le cloître, comme par tout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux Ministres de la pénitence d'étranges foiblesses, & qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* C'est ce que disoit le Publicain, & c'est toute la prière qu'il faisoit. Prière courte, mais pleine de foi, & animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sçait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur; mais il sçait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchez le confond, mais il ne le décourage point, parce qu'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vûe de ces miséricordes infinies, ah! s'écrie-t-il, *soyez moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à

*Dicens :  
Deus propitius esto  
mibi peccatori.*

lui être propice, comme il demande, il devoit; à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur; mais au contraire, c'est justement parce qu'il reconnoît en qualité de pécheur ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il merite que Dieu lui pardonne & lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction, & d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirez de Dieu, & Dieu les rappelle. Ils se sont tournez contre Dieu, & Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, & pour se rapprocher d'eux. Depuis long-tems ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'Esprit de Dieu, & Dieu néanmoins les attend encore, & est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? c'est d'aller en effet à Dieu, & de lui dire avec la même confiance que le Publicain, avec le même sentiment de contrition & la même humilité : *Seigneur, soyez moi propice. Je me suis égaré, j'ai quitté vos voyes, le penchant m'a entraîné & précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude & la grieveté de mes offenses m'effraye: mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, & que je vous conjure de m'être propice, à moi qui suis un pécheur.* Oüi, Seigneur, je le suis, & je l'ai été jusques à présent; il n'est que trop vrai: mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de pechez pour lesquels vous pouviez me perdre, & que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon & indulgent. Vous me sauverez; & dans ce salut dont je



vous ferai redevable , vous trouverez votre gloire , au même-temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette esperance je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous , je vous réclame & je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* Je dis, à moi qui suis un pécheur, mais qui ne veut plus l'être, mais qui ait horreur de l'être, mais qui gémit amèrement de l'avoir été , & qui dès-là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur , & sans cette disposition je ne pourrois rien me promettre de vous : mais avec ce cœur contrit , avec ce cœur humilié , avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais , & à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction , j'ai de quoi vous toucher , ô mon Dieu ! & j'ose compter que vous me ferez propice , à moi qui suis un pécheur.

Au reste , ce seroit un orgueil & une illusion de croire que cette priere ne convient qu'à des pécheurs scandaleux , qui par état & par un libertinage habituel & déclaré , se sont abandonnés au vice , & ont mené une vie licencieuse & déréglée. Il n'y a point d'ame si sainte qui ne doive se l'appliquer , & ce sont même les plus saintes âmes qui en usent plus souvent & plus affectueusement , parce que ce sont les plus humbles. Quoiqu'il en soit , un des plus solides exercices du Christianisme en toutes sortes de professions , & pour toutes sortes de personnes , est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchez , & de la renouveler par de fréquens actes de repentir. On ne manque point de matiere pour cela , ou plû-

52 CARACTERE DE L'HUMILITE'  
 tôt on n'en a que trop; c'est-à-dire, on n'a que trop de péchez, dont la conscience est chargée devant Dieu, & dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la remission. Péchez griefs qui ont donné la mort à l'ame, & péchez plus légers dans leur espece, mais toujours très-dangereux; péchez d'action, & péchez d'omission; péchez d'ignorance, de negligence, de fragilité, & péchez de malice & d'une pleine volonté; péchez certains, pechez douteux; péchez personnels, & pechez d'autrui; péchez de la jeunesse, & péchez actuels & presens: en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier à toutes les heures de la journée, & à toute occasion; *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit par tout & en tout temps, le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil, de cœur, de bouche, au pied de l'Autel, dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier, entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parce qu'on se croit plus digne de la colere du Ciel, & qu'on sent plus de besoin où l'on est de l'appaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieur avec Dieu; & sans chercher toujours des points de méditation si relevés & si subtils, on employe quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer: *mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.*

Descen-  
 di hinc ju-  
 stificatus,

V. Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève,

*sera humilié : & quiconque s'humilie, sera élevé.* in do-  
 Nous l'avons déjà remarqué avec saint Chry-<sup>mum</sup>  
 sostôme, & dans un sens c'est une maxime <sup>suam ab</sup>  
 constante, qu'un pécheur humble vaut mieux <sup>i'lo: quia</sup>  
 malgré tous les péchez dont il est coupable, <sup>omnis qui</sup>  
 qu'un juste orgueilleux avec toutes les vertus <sup>se exaltrat</sup>  
 & tous les bonnes œuvres qu'il pratique. Car <sup>humilia-</sup>  
 l'humilité du pécheur lui attire des graces qui <sup>bitur ; &</sup>  
 le convertissent & l'élevent à l'état de juste ; <sup>qui se</sup>  
 & l'orgueil du juste l'expose, par un châtement <sup>humiliat,</sup>  
 de Dieu, à des châtes qui le pervertissent, & <sup>exaltabi-</sup>  
 le reduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons <sup>tur,</sup>  
 la preuve dans le Pharisien condamné, & le  
 Publicain justifié. L'un & l'autre verifient par-  
 faitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu <sup>fac. 4 6.</sup>  
*resiste aux superbes, & qu'il se communique aux*  
*humbes, & leur fait part de ses plus riches dons.*  
 Dons celestes par où il les éclaire, il leur dé-  
 couvre ses voyes, il les ramène de leurs éga-  
 remens, ils les perfectienne, il les sanctific.  
 Nous ne devons donc pas nous étonner, con-  
 clut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au  
 Publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-  
 même, & qu'il s'humilioit en se reconnoissant  
 pécheur. Il s'éloignoit de l'Autel ; mais plus il  
 sembloit par humilité s'éloigner de Dieu, plus  
 Dieu, par sa misericorde, s'approchoit de lui. Il  
 n'osoit lever les yeux, & voilà pourquoi Dieu  
 attachoit sur lui ses regards, & l'écoutoit plus  
 attentivement & plus favorablement. Il se frap-  
 poit la poitrine, comme ayant merité les plus  
 rudes corps de la justice de Dieu, & ses plus  
 rigoureuses vengeance ; c'est pour cela mê-  
 me que Dieu le rassuroit, le fortifioit, & ré-  
 pandoit dans son ame les plus douces consola-  
 tions.

Ainsi Dieu en a-t'il usé de tout temps : car il est maître de sa grace ; & il la donne d'autant plus volontiers aux humbles, qu'ils en retiennent seulement le fruit & lui en rendent toute la gloire ; au-lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit & n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce Roi sacrilege, impie, idolâtre, ce Roi barbare & homicide, ce Roi vendu au péché & l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia, devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son Prophète : *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant & soumis ? or parce qu'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, & je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé.* Ainsi Nabuchodonosor avoit abusé de sa puissance, & s'étoit élevé contre Dieu ; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne : mais enfin sept ans écoulés dans un état si vil & si misérable, ce Prince profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du Ciel, & Dieu le rétablit sur le Trône, lui donne un regne plus florissant que jamais, & le remplit des sentimens les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t'il tant de fois operé des miracles de miséricorde & de grâce en faveur de ceux qui se sont adressez à lui avec humilité ? C'est par là que la Cananéenne obtint, non seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son ame. C'est par là que ce Seigneur de l'Evangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa

3. Reg.

21. 19.

conversion à la foi, & celle de toute sa maison. C'est par-là que Magdelaine, cette fameuse pécheresse, & cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière abolition de tous les déreglemens de sa vie, & qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parce que Dieu les comblera de ses bénédictions, & qu'il les élèvera; mais par une règle toute opposée, malheur aux âmes hautaines & présomptueuses, parce que Dieu les confondra, & qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité; & en quoi par-dessus tout, il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit, apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires & toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *aprenez*, nous dit-il, *que je suis doux & humble*. Leçon générale: car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur. & qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes. Propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, & qu'ils sçachent se contenir, & se sanctifier dans la dépendance où le Ciel les a fait naître. Propre des pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence; & qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu, qu'ils ont deshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé. Propre des

*Matth.*  
II. 29.



quelque chose , pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée , je m'appliquois à vous amener insensiblement aux principes de la religion , & aux maximes de Jesus-Christ. Mais tout d'un coup vous prites feu , & dans cette petite saillie dont je n'eus pas de peine à m'appercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif , & même d'un ton assez haut, qu'après-tout l'ambition étoit le caractere des ames nobles; qu'entre les passions c'étoit sans contredit la plus belle, ou du moins, la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevoit le cœur, & que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour sçavoir tenir son rang & se séparer du vulgaire: comme si vous eussiez voulu me faire entendre, que l'humilité, quoique sainte du reste & très-respectable, ne convenoit guères qu'à des ames étroites, & qu'à des esprits foibles & peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'étoit-là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous & moi, dans des opinions bien différentes, & quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles foiblesses elle nous guérit, quelle superiorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose & qu'elles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre, & ce qu'elle nous fait exécuter: quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, & je prétends qu'entre les vertus il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit, ni plus

de fermeté dans l'ame que l'humilité ; que bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit ; que bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse ; que c'est un préservatif contre mille petites, contre mille indignitez, & mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde ; que c'est une disposition aux plus grands desseins, & que par une constance inébranlable, elle sçait également les former & les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, & ce qui doit sans doute suffire pour vous detromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, & pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes & donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis ; qui nous retient dans les rencontres, & nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire ; qui nous ferme la bouche & nous lie en quelque sorte les mains, lorsqu'il conviendrait d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte & défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, & d'un orgueil pueril. Il faudroit parler dans l'occasion ; mais on se tait sans prononcer une parole, pourquoi ? parcequ'on craint de répondre mal-à-propos, & de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolution & la soutenir ; mais on se tient oisif & l'on demeure, pourquoi ? parcequ'on a peur



de ne pas réussir, & d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister, & maintenir ses prétentions, dès qu'elles sont raisonnables; mais l'on cède, & l'on ne fait pas la moindre démarche, pourquoi? par l'appréhension de succomber, & de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, & quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité, j'entends une humilité purement Evangelique & toute Chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, & telle que les Saints, après ce divin Maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui par les lumieres de la raison & de la Religion, nous découvre notre néant & le fonds de notre misere. Qui nous remplit par-là d'un saint mépris de nous-mêmes, & nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien, ni ne pouvons rien: par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché; mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain Auteur, & lui rendre gloire de tout. Qui selon le même sentiment & dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions & tous les honneurs du siecle, parce qu'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion & la vanité, & que d'ailleurs nous sçavons qu'ils sont opposez à l'état de Jesus-Christ.

dans tous le cours de sa vie mortelle. Qui sans nous mesurer avec le prochain nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang, & à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime, & dans la splendeur. Enfin, qui ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme & plus assurée, qu'elle a des témoignages plus certains, qu'il prend plaisir à seconder les foibles, & qu'il aime à exercer sa miséricorde & sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, & que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames & à les perfectionner. Peut-être serez vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose, & entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, & remarquez d'abord avec moi, de quoi l'humilité nous délivre; ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore & vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petiteesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition & l'orgueil nous réduisent. Je ne sçai ce que vous en pensez: mais moi je ne me figure point d'homme plus petit ni d'ame plus vile qu'un ambitieux, qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, & qui veut, par quelque voye que ce soit, la satisfaire; ou qu'un orgueilleux qui s'infatué de ses prétendues bonnes qualitez, & se laisse posséder d'une envie demesurée d'être applaudi & vanté dans le monde. Afin de vous en con-

vaincre par vous-même, suivez-le en esprit, & comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée & qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme, & dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point ? Est-il une complaisance si servile où il ne s'affujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci, & pour se concilier les bonnes grâces de celui-là ? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuye, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, & à se ménager la protection de l'autre ? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries ; & , si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies ! Il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise, & réussir dans ses intrigues : & quelles intrigues ? souvent les plus criminelles & les plus lâches, où sont violées toutes les loix de la bonne foi, & de l'honneur ; où sont employées l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, & s'il en jugeoit de sens rassis. On en est saisi d'étonnement & indigné, quand malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connoître toutes ses menées, & à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentimens, d'où nait, à vous en croire, l'ambition ?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle, & au-

tant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en refens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles & folles. Examinez quel est le fonds, ou de ses joyes secrettes & de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives, & de ses déplaisirs les plus piquans. Est-il occupé d'autre chose que de lui-même, de son mérite, de ses talens? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, & qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait? & est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement & hautement à soi-même; ces fades & ennuyeuses vanteries, dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter; cet amour de la louange, même la plus grossiere; ce goût avec lequel il la reçoit & ce gré qu'il en sçait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui: au contraire cette vivacité & cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser; ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge; ces soupçons & ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jettée au hazard & sans dessein. En verité qu'est-ce que cela; & pour omettre cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince & de plus étroit, qu'une ame de cette trempe & un esprit disposé de la sorte?

Or voilà de quoi l'humilité Chrétienne est le correctif le plus efficace & le plus certain. De toutes ces foiblesses il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, & qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un Chrétien vraiment humble? c'est un homme sage & réglé dans toutes ses vûes, ou n'en ayant point d'autres que les vûes de Dieu & de son adorable Providence. Un homme droit dans toutes ses voies, & incapable de prendre aucunes mesures hors des loix de la fidélité la plus inviolable & de la plus exacte probité. Un homme desintéressé & religieux dans ses abaiffemens volontaires, ennemi de la flatterie & de toute sujétion mercenaire & forcée. Un homme équitable dans ses jugemens; sans prévention, sans envie; reconnoissant le mérite par tout où il est, & se faisant un devoir de le révéler & de l'exalter même à son propre préjudice. Un homme indépendant de tous les respects humains & des vaines opinions du monde, parce qu'il ne cherche point à plaire au monde & qu'il le compte pour rien. De-là toujours égal, dans l'humiliation comme dans l'élevation, dans le blâme & dans la louange, dans la bonne & la mauvaise réputation: soutenant l'une & l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante & comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte & inconnue. De-là encore & par la même conséquence, un homme patient dans les injures; les pardonnant de cœur; plutôt prêt à faire des avances & à prévenir, qu'à exiger de justes satisfactions: du reste plein de retenue, de modestie,

dans ses entretiens, dans toutes les manières : ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer & pour s'avilir ; honnête, affable, paisible ; ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne : & tout cela par des motifs supérieurs & divins, malgré les révoltes de la nature & son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, & j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons

Pf. 130.  
1.

Un homme sage & réglé dans toutes ses vûes : c'est-à-dire, un homme qui s'en tient précisément à ce qui est selon l'ordre du Ciel, & n'aspire point au-delà ; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plût à Dieu de lui marquer ; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé ; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes desirs, & je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi.* Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès & d'un degré passer à un autre ; il y a même des temps, des conjonctures, où la tentation est difficile à vaincre : mais l'humble Chrétien sçait la réprimer, sçait la surmonter, & par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit : cela suffit, & que lui faut-il davantage ? Si dans le cours des années la providence l'appelle à quelque chose

de plus, il la laisse agir, & attend en paix qu'elle se déclare. Jusques-là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, & de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération qu'il y a déjà de force ; & pour s'y maintenir, qu'il y a de combats à livrer & de victoires à remporter sur soi-même !

Un homme droit dans toutes ses voyes. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voyes de Dieu, & de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, & de lui-même, ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industries, ni de surprises. Il suit toujours une même ligne, & va toujours son chemin, sans détours & sans déguisemens. D'ailleurs instruit des maximes de l'Evangile qui est la vérité-même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge que l'Evangile condamne ; & libre de tout désir de se pousser, qui pourroit le séduire & le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques dont il voit toute l'imposture & toute la honte.

Un homme religieux & désintéressé dans ses abaissemens volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, & il y a de feints abaissemens qui ne consistent qu'en de fausses démonstrations & des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse ; mais pourquoi ? je l'ai

dit & je le répète, c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil & sordide esclavage. La Religion inspire au Chrétien humble, jusques dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité & plus de dignité. Il rend honneur au prochain; il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagemens, & tous les égards possibles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit, de ramper sur la poussière, & sous les pieds du prochain: mais en cela qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme: mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme: c'est à Dieu qu'il offre son encens en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme: Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugemens; & voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parce que nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour propre, soit contre le prochain par une maligne envie; on ne peut guères compter sur l'équité des jugemens que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais par une règle toute contraire, parce que l'humble Chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; & comme il ne sçait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, & communément il pense bien. Si donc il s'agit de



lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au-delà de son prix; & s'il est question du prochain, il lui fait une justice entiere, & bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Evangile un exemple des plus célèbres, & quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jesus-Christ, y trouvera une bonne foy, & dans cette bonne foy un caractère de grandeur, qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchoit aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissoient du bruit de son nom; on s'assembloit en foule auprès de lui, & il s'étoit fait une nombreuse école, qui le suivoit & recevoit ses enseignemens comme des oracles. Jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais après-tout Jean-Baptiste n'étoit que le précurseur du Messie, & il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même & qu'il en donne à ses deputés qui de la part de la Synagogue viennent l'interroger pour sçavoir qui il est? *Etes-vous* Ioan. 1d. *le Christ?* lui demandent-ils; *êtes-vous Elie?* 21. *êtes-vous Prophète?* Que l'occasion étoit délicate pour un homme qui eût été moins humble! mais à ces demandes il répond simplement & sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Elie, ni Prophète *Qui êtes-vous donc?* repliquent ces Envoyés: *Je suis,* leur dit-il, *la* 23. *voix de celui qui crie dans le desert, préparez le chemin au Seigneur: voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.*

Ce n'est point encore assez; mais la même

équité qui le fait juger si modestement de lui-même, lui fait rendre à Jesus-Christ en cette rencontre & en toutes les autres le plus juste & le plus glorieux témoignage. Il annonce aux Députés de Jerufalem la venuë de ce Messie :

*ibid.* 26. Il est au milieu de vous ; mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, & dont je ne suis pas digne de délier les souliers. Il s'écrie en le voyant & l'appelle le Sauveur des hommes : Voilà l'Agneau de Dieu ; voilà celui qui efface les péchez du monde. Il fait plus : quand ses disciples s'apercevant que l'école de leur Maître commençoit à déchoir, & que celle de Jesus-Christ s'établissoit de jour en jour & s'accréditoit, témoignent là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau Maître ; il les lui envoie : car c'est à lui de croître, conclut-il, & à moi de diminuer. Qu'on me dise s'il est rien de plus grand qu'un tel procédé, & si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits, & les cœurs les mieux placez ?

De tout cela il est aisé de comprendre, comment un chrétien humble est indépendant de tous les respects humains, & des vaines opinions du monde, dès-là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, & qu'il peut dire comme l'Apôtre : Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous, ou quelqu'autre homme que ce soit ; je n'ai qu'un juge, à proprement parler, & ce juge c'est Dieu. Comment il garde toujours la même égalité d'ame, & la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre

*1. Cor.*

4. 3.

tre fortune ne fait impression sur lui. Comment il endure les plus mauvais traitemens avec une patience à l'épreuve de tout ; parce qu'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne , & que d'ailleurs il acquiert par-là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter , & qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur. Comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres , vanter ses prétendus exploits ; étaler en de longs recits les affaires où il a eu part , & de quelle maniere il s'y est comporté ; censurer celui-ci , railler de celui-là , entrer continuellement en dispute & s'ériger en homme habile & important : comment au contraire on le voit à toute occasion , se tenir , autant qu'il peut , à l'écart , user de réserve , donner à chacun une attention favorable , approuver , excuser , tourner les choses en bien , & devenir ainsi du meilleur commerce , & de la société la plus aimable. Voilà , dis-je , ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre ; & voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclesiastique a dit , *plus vous êtes grand , plus vous devez vous humilier* , je ne fais nulle difficulté de renver- Escli. 3<sup>e</sup>  
20.

II. Mais n'en demeurons pas-là : car il s'agit présentement de sçavoir , si l'humilité n'est point un ostacle aux grandes actions , & à certaines entreprises où il faut de la magnanimité , & une résolution que rien n'ébranle. La raison de douter est , que l'humilité a pour fondement

la connoissance de notre foiblesse & une conviction aétuelle & habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentimens , & la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien , qu'il ne peut rien , & que de son fonds il n'est bon à rien. Or dans cette persuasion il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui , ni qu'il veuille s'engager en des ministeres & des fonctions qui demandent des talens rares & singuliers. Cela ne paroit pas naturel ; mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Leon , que *rien n'est difficile aux humbles* ; qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne ; qu'ils sont capables de tout oser & d'affronter tous les périls avec l'assurance la plus ferme , & l'intrepidité la plus heroïque ; que plus ils se croient foibles ; plus en même-temps ils s'estiment forts ; & que plus ils se défont d'eux-mêmes , plus ils sentent redoubler leur zèle , & portent loin leurs vûës. Sont-ce là des paradoxes ? sont-ce des véritez ? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel , que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne ; je prétends que c'est à quoi elle nous dispose , & ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystere , & voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même , autant il se confie en Dieu ; moins il s'appuie sur lui-même , plus il s'appuie sur Dieu. Or il sçait que rien n'est impossible à Dieu. Il sçait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité , & que c'est aux plus petits , dès-qu'ils ont recours à lui ,

qu'il communique sa grace avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, & comme revêtu du pouvoir tout-puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux, & de si pénible, rien de si sublime & de si grand, dont il craigne de se charger, & dont il désespere de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le Prophète Isaïe, à lui répondre : *me voici, Seigneur, envoyez-moi.* Que Dieu en effet l'envoie, il ira par tout. Il se présentera devant les Puissances du siècle, il entrera dans les cours des Princes & des Rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, & ne sera touché, ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses. Il plantera, selon les expressions figurées de l'Écriture, & il arrachera; il bâtira, & il détruira; il amassera, & il dissipera.

Quelle espece de prodige, & quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, & de l'autre tant de confiance & de force! car au milieu de tout cela le même homme qui agit si délibérément & si courageusement, ne perd rien de son humilité: c'est-à-dire qu'il conserve toujours le souvenir de sa faiblesse; qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu dans le même sentiment que Jérémie : *Ab! Seigneur, mon incapacité est telle,* <sup>Jérém. 1.</sup> <sub>6.</sub> *que je ne puis pas même prononcer une parole.* Non, il ne le peut de lui-même & par lui-même: Mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse & la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur des na-

*Philip.* tions, qu'il peut tout en celui qui le fortifie. De  
 4. 13. forte qu'il ne balance pas un moment à se met-  
 tre en œuvre & à commencer, quelque soit  
 l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine.  
 Qu'il y voye mille traverses à essuyer, & mille  
 oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse  
 non seulement douteux, mais hors de vrai-  
 semblance il espere contre l'esperance même.  
 Ce n'est point par une témérité présomptueuse,  
 puisque son esperance est fondée sur ce grand  
 1. Cor. principe de saint Paul, que Dieu fait choix de ce  
 1. 27. qui paroît plein de folie selon le monde, pour confon-  
 dre les sages; qu'il choisit ce qui est faible devant  
 le monde, pour confondre les forts; & qu'il se  
 sert enfin de ce qu'il y a de plus bas & de plus mépri-  
 sable, même des choses qui ne sont point, pour dé-  
 truire celles qui sont.

Ainsi, quand ce jeune Berger, qui d'un coup  
 renversa Goliath, vit approcher de lui ce Phi-  
 listin d'une énorme stature: Tu viens à moi, lui  
 1. Reg dit-il, avec l'épée, la lance, & le bouclier; mais  
 17. 45. moi je viens à toi au nom du Seigneur, & tout  
 desarmé que je suis, je me tiens certain de la vic-  
 toire? Car voici, ajoute-t'il, ce que je te dé-  
 clare: le Seigneur te livrera entre mes mains,  
 je te donnerai la mort, & te couperai la tête,  
 afin que toute la terre sçache qu'il y a un Dieu en  
 Israël, & que ce n'est, ni par l'épée, ni par la  
 lance qu'il sauve. Ainsi le même David se trou-  
 vant investi d'ennemis qui l'affailloient de tou-  
 tes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse:  
 Le Seigneur est notre ressource; nous combattons,  
 & il réduira en poudre tous ceux qui nous persé-  
 cutent.

Tel est par proportion le langage des ames  
 humbles

humbles, d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes, & du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événemens que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déjà remarqué, ne se hazarderoit pas si aisément. Il ne voudroit pas exposer son honneur; & pour se déterminer, il lui faudroit de sérieux examens & de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensibles aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'Esprit de Dieu, & du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations : on en a vû la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des Apôtres, lorsqu'ils se partagerent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier ? Les plus fameux conquérans dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables, ont porté leurs armes & étendu leurs conquêtes sur quelques nations : mais ces saints conquérans, ou, pour mieux dire, ces saints & zelés propagateurs de la Loi Chrétienne se proposèrent de soumettre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualitez, ni états. A en juger selon

la prudence du siècle, c'étoit un dessein chimerique, & l'on sçait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y emploierent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'étoit-ce que ces Apôtres ? de pauvres pêcheurs, petits selon le monde, & humbles selon l'Évangile. Leur humilité ne borna point leurs vûes, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les Provinces & les Royaumes, ils ont répondu aux Juges & aux Magistrats, ils ont résisté aux Grands, ils ont confondu les Sçavans, ils ont instruit les Infidèles & les Barbares, ils ont triomphé de l'Idolatrie & du Paganisme ; & dans la suite des temps combien ont-ils eu d'imitateurs & de successeurs, humbles comme eux, & appliquez sans relâche à perpéteur les fruits de leur zele ? Combien en ont-ils encore de nos jours, qui par une sainte alliance réunissent dans leurs personnes, & la même humilité, & la même élévation de sentimens ?

Pour en revenir aux Apôtres, & pour dire en particulier quelque chose de Saint Paul, on ne peut lire ses Epîtres, & ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, & une des plus grandes ames. Quel feu, quelle vivacité, & tout ensemble, quelle solidité ! Pense-t-on plus noblement ? s'exprime-t-on plus éloquemment ? Que n'a-t-il pas fait ! que n'a-t-il pas souffert ! Supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers,



à la faim, à la soif, au glaive, à la Mort: *car Rem. 8.*  
 disoit-il, *nous sommes au-dessus de tout cela.* 37.

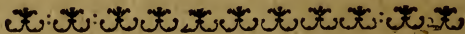
Saint Chrysostome en étoit ravi d'admiration, & n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand Apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, & comment en parloit-il? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Eglise, d'homme indigne de l'Apostolat, d'avoiron: tant l'humilité lui représentoit vivement ses miseres, & tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajoûter des ces societez & de ses ordres religieux, qui sont pour l'un & l'autre sexe des écoles de perfection, & dont la sainteté est l'édification du monde Chrétien? que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands Corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir & les régler? Que d'études & de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! mais aussi quels progrès surprenans! Ces societez se sont multipliées; ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la Foy & soumis à l'Eglise de Jesus-Christ. Comme autant de Républiques, ils ont leur forme de Gouvernement, leurs Loix, leurs Statuts, leurs Offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration & une sagesse qui dessembloit aux moindres détails, qui prévint toutes choses, & ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, & ils se maintiennent. Or après Dieu & la grace de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissemens.

Est-ce à d'habiles politiques & à leurs intrigues ? Est-ce à des philosophes fiers de leur science, & pleins d'eux-mêmes ? Là-dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles

*Luc. 10.* du Fils de Dieu à son Pere : *Seigneur, Pere*  
*21.* *Tout-puissant, je vous benis & vous rends graces*  
*d'avoir caché ces choses aux sages selon la cher*  
*& aux sçavans ; mais de les avoir revelées aux*  
*petits ; d'y avoir employé d'humbles institu-*  
*teurs, un humble François d'Assise, un hum-*  
*ble François de Paule, & d'autres. Parce qu'ils*  
*étoient humbles, ils n'en ont été que plus pro-*  
*pres à entrer dans les grandes vûes de la provi-*  
*dence sur eux, & que mieux préparez à les se-*  
*conder.*

Je finis ; car peut-être n'en ai-je déjà que trop dit : mais quoiqu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du Christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, & plaise au Ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travaillicz désormais à l'acquérir.



*Illusion & danger d'une grande Réputation.*

*Ecoli. 41.* **P**renez soin de vous établir dans une bonne ré-  
*15.* *putation & de vous y maintenir : c'est l'avis*  
 que nous donne le Saint Esprit ; & cette maxime telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très-solides raisons. Car suivant le

sens de l'Écriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, & en quoi consiste-t-elle ? à être exempt de reproche, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom, & qui éloignent de la personne : à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité & de bonnes mœurs; homme équitable, droit, fidelle; homme sensé & judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère; en deux mots, honnête homme selon le monde, & homme Chrétien selon Dieu. Or il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine & sans tache : pourquoi? parce qu'en mille rencontres il y va de la gloire de Dieu & de l'honneur de la Religion que nous professons; parce qu'il y va de notre propre intérêt & de l'avantage personnel que nous y trouvons; parce qu'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, & auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu & à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent, & l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le Prince des Apôtres, saint Pierre, recommandoit tant aux fidelles de garder parmi les Gentils une conduite régulière, afin, disoit-il, que malgré leurs préjugés contre notre sainte Loy, venant à examiner votre vie & n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, & que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envifager que nous-mêmes, il est évident

dent qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse & même nécessaire pour notre établissement & notre avancement, soit dans l'Eglise, soit dans le monde: car on ne s'accorde nulle part d'un homme noté & décrié. Aussi quand les Apôtres proposerent aux disciples de choisir entre eux des Diacres, & de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquerent, fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnüe*. Enfin considerant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guères possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, & qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un pere, par exemple, inspirera-t-il à ses enfans l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage & de ses desordres? Comment un Prédicateur prêchera-t-il l'humilité, & en persuadera-t-il la pratique à ses Auditeurs, s'ils le connoissent pour un homme vain & enflé d'orgueil? Comment un Directeur, un Pasteur de l'Eglise ramènera-t-il les ames égarées, & les fera-t-il rentrer dans les voyes de la foy, si l'on sçait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? Il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc non-seulement permis, mais à propos, sur-tout en certaines situations & en certaines places, de conserver sa réputation & de la défendre. Et c'est ce qui faisoit dire à saint

Augustin : *Je me dois à moi même & pour mon propre bien le mérite de ma vie : mais je dois au public & à son progrès dans le chemin du salut , l'intégrité de ma réputation.* Morale dont il avoit le modèle dans saint Paul. On pourroit être surpris d'abord, que ce Docteur des Nations racontât lui-même les graces extraordinaires qu'il avoit reçues, ses révélations, son ravissement jusques au troisième Ciel; que lui-même il fit le récit de ses courses Evangeliques, de ses combats, ses travaux immenses, & qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avoit plus travaillé que le reste des Apôtres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs. Mais il sçavoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidèles, & pour le soutien de ceux qui avoient déjà embrassé l'Evangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par-là plus dociles à l'écouter & à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation : de sorte qu'étant condamné au fouët, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen Romain; & que se voyant cité à Jerusalem pour répondre devant le Proconsul Festus, il refusa d'y comparoître & en appella à César.

Mais outre cette bonne réputation dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appellons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un bien précieux dans l'estime de tout le monde, & néanmoins elle ne suffit pas aux ames ambitieuses & or-

80 DANGER D'UNE GRANDE  
gueilleuses : car il lui manque quelque chose  
qui contente leur orgueil & qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables, parmi lesquels nous vivons & dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien; ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, & remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve, & l'on a pour eux toute la considération qui leur est due : mais cette considération après tout ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres, c'est un grand homme, un grand Magistrat, un grand Politique, un grand Théologien, un grand Ecrivain, un grand Orateur, un grand Prédicateur : noms fastueux & brillantes qualitez qui éblouissent, & dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or en matière de réputation & d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques-unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, & qu'il est infiniment à craindre que par les sentimens qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont

glorieuses & avantageuses. Je n'avance rien sans preuves; & de toutes les preuves, la plus sensible, c'est la connoissance que nous avons du monde, & ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion: car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plûpart n'ont pour fondement que l'occasion & le hazard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut de compétiteurs & de gens de mérite, que le caprice & le mauvais goût du public; que quelques dehors spécieux, accompagnés de beaucoup de confiance & de présomption; que des secours étrangers & cachés, que la distinction de la naissance & du rang, que l'inclination, la faveur, & particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne: ce n'est pas mon dessein; à Dieu ne plaise. Je parle en général, & quiconque voudroit faire là-dessus des applications odieuses, ne doit les imputer qu'à lui-même, & ne peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma part; & sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, & de bonne foy je demande combien on a vû de ces prétendus grands hommes, qui devoient toute leur réputation à un succès où je ne sçais quelle heureuse aventure avoit eu plus de part, que le génie & l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui & en son nom. Elle lui est attribuée, parce qu'il avoit le commande-

ment; & il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la Magistrature & la dispensation de la Justice; de même dans les lettres & les sciences, soit divines, soit humaines; de même (le croiroit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas) dans le ministère Evangelique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection & de la sainteté Chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vûes, juste dans ses mesures. Il réussit, & parce qu'il est ordinaire de juger par les événemens, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer & de l'exalter. Mais ces lumieres si pures, mais ces vûes si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire; ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrettement & quelquefois sans qu'il l'appërçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches, & l'éclairent dans toutes ses délibérations & toutes ses résolutions. L'autre se fait écouter comme un maître; tant il paroît avoir acquis de connoissances, & être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les sçavans au premier rang; & il est vrai qu'il n'y a point de matiere sur quoi il ne s'explique d'une maniere à imposer. Je dis à imposer: car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a



beaucoup de vuile & fort peu de substance. A force de tout sçavoir, ou de vouloir tout sçavoir, il arrive assez qu'on ne sçait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer & une abondance de paroles qui ne tarit point; par un ton décisif & assuré, qui semble ne pas permettre le moindre doute & prévenir toutes les difficultez; par un étalage de termes, de noms, de raisonnemens, de faits, qui ne peuvent guères être contredits, parce que la plûpart de ceux qui les entendent, n'y comprennent rien, & que n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces Orateurs, dont la vaine & specieuse éloquence attire à leurs discours les villes entieres? On les suit avec empressement. Le concours croit de jour en jour; ce sont les oracles de tout un pais. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence & de disette. Je veux dire, dans des temps où le goût depravé du siècle ne discernoit ni l'excellent, ni le médiocre, mais les confondoit ensemble, & négligeoit le solide & le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs. Dans des tems où tout le talent se bornoit au son de la voix dont l'oreille étoit flattée, & à certain extérieur qui frappoit les yeux. Sur-tout, dans des temps où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'Orateur, & à le mettre dans un crédit, dont l'éclat réjailloit sur le parti-même & servoit à l'illustrer & à l'autoriser.

Cen'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non-seu-

lement en matiere d'éloquence , mais , l'oserai-je dire , en matiere de mœurs , en matiere de direction & de conduite des ames , en matiere de pieté & de religion. On transforme en Anges de lumiere des hommes très-peu éclairez dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Evangile ; comme les seuls guides instruits des voyes du salut & capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chef-d'œuvres & comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisez à séduire , se laissent préoccupper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opinion presque universelle & une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voyent préconisez de la sorte , rentroient en eux-mêmes ; s'ils se rendoient quelque justice ; & qu'ils reconussent de bonne foy combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux , & combien leur réputation passe leur mérite. C'est ce que l'humilité demanderoit , & ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer , s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissemens qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au-dehors , en se déclarant , ils les desavoüeroient dans le fond de l'ame. Ils les tourneroient même à leur confusion , bien loin de s'en faire une gloire , parce qu'ils sentiroient combien peu ils leur sont dûs & quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant ; & par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux

qu'eux & qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusques dans leur obscurité ; ils les respecteroient, & se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'aroger une supériorité dont ils se deporteroient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devroient être ; mais par l'aveuglement & l'enchantement de notre orgueil tout le contraire arrive, & voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enyvre de son succès. Il n'examine point comment, ni par où il y est parvenu : peu lui importe de le sçavoir, & même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise ; il en perçoit & en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je ? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, & qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, & ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De-là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir. De-là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches & dédaigneuses. De-là il s'attend bien qu'on le ménagera ; qu'on aura pour lui des égards ; que dans une société, dans une compagnie on lui accordera des privilèges, parce qu'il fait honneur au Corps & qu'il en est un des premiers ornemens. De-là il ne peut souffrir que dans les mêmes fonctions

& le même emploi, qui que ce soit ose s'égalier à lui. Il trouveroit même fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher: voulant qu'il ne soit parlé que de lui, & concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfans des hommes que vous êtes vains, en recherchant, comme vous faites, la vanité; & qu'il y a d'erreur & de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur!

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles même qui sont le plus justement & le plus solidement établies. Car il y en a: il y a de ces hommes singuliers & rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, & à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence & par son estime. Elle plie devant eux, & elle se tait. On en fait mention de tous côtés; par tout on les reçoit avec agrément; grands & petits, tout le monde leur témoigne du respect & de la vénération. Or par-là ils sont exposez à la même tentation que les autres; & quoique quelques-uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune. Il est également difficile de bien soutenir l'une & l'autre, & de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élevation & de distinction, il semble qu'on ait été tout-à-coup métamorphosé dans un nouvel homme.

Ce sont des pensées, des affections, des sentimens tout différens: c'est une conduite toute opposée à celle qu'on avoit tenuë jusques-là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête, on se familiarisoit avec des amis: mais les temps sont changés, & il s'est fait le même changement dans le cœur. On est devenu homme trop important, pour entretenir désormais de pareilles liaisons. On a pris son vol bien plus haut, & l'on ne s'associe plus qu'avec les grands: comme si à l'exemple de ces Phariséens qui se séparoient du peuple, on disoit au reste du monde, tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix ni d'une façon si grossière; mais on le donne assez à entendre par un visage froid & composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup appercevoir. Pitoyable foiblesse où se laissent aller les meilleurs esprits. Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusques dans le Ciel les plus sublimes intelligences: ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les ames d'ailleurs les mieux constituées & les plus fermes.

Encore si ce n'étoit-là qu'une de ces foibleses humaines, qui n'ont nul rapport au salut, & qui n'y causent aucun dommage: mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs & les plus rudes travaux? Car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, & pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités

DANGER D'UNE GRANDE  
naturelles sont des talens, mais il les faut cul-  
tiver ; c'est une bonne terre, mais il y faut  
planter, il y faut semer, il y faut faire ger-  
mer & croître le grain. Sans cette culture tout  
déperit, & rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infi-  
nis, de l'application continuelle, des études,  
des recherches, des fatigues d'un homme, qui  
veut par la voye du mérite se signaler dans sa  
profession & rendre son nom célèbre. Toute  
son attention va là. Il ne pense qu'à cette ré-  
putation, il n'est en peine que de cette répu-  
tation, il ne mesure ses avantages & ses pro-  
grès que par cette réputation. Si cette répu-  
tation augmente & se répand, il se tient heu-  
reux. Si quelque événement l'arrête, & qu'elle  
ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le  
désire, il en est desolé. Et parce qu'il n'est rien  
de plus délicat que la réputation, ni rien de  
plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne  
prenne pour la ménager ? est-il efforts qu'il  
ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle  
commence à déchoir & à tomber ? Si bien  
que l'unique objet de ses vœux c'est cette répu-  
tation, que l'unique fin de ses actions c'est cette  
réputation, que son idole & comme sa divinité  
c'est cette réputation.

Je n'exagere point. Je ne dis que ce que nous  
observons dans tous les états & tous les jours.  
Or de-là que s'ensuit-il ? un grand desordre,  
& un grand malheur : c'est-à-dire, que nous  
rapportons tout à notre gloire, & non à la  
gloire de Dieu, voilà le desordre ; & que ne  
faisant rien en vûe de Dieu & de sa gloire,  
tout ce que nous faisons n'est rien devant

Dieu, voilà le malheur. Malheur & désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministres ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre, & n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de désolation dans le lieu Saint.

Car pour nous instruire nous-mêmes, nous Ministres & Prédicateurs de l'Évangile, & pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions Apostoliques de plus fréquent, que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation ? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parce qu'on l'employe, non point à faire connoître & honorer Dieu, mais à se faire honorer, & connoître soi-même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vûes plus épurées. Peut-être en recevant sa mission & se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'Apôtre ? *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur.* On avoit été élevé dans ces sentimens, on les avoit apportez au saint ministère, & l'importance étoit d'y persévérer : mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraye dans le champ du Père de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante & brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi ; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations ; toutes les chaires ouvertes au nouveau Prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rends ; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, & l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se présente ; tout cela

2. Cor.

4. 5.

met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle & la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vûes s'effacent, & le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde & parce qu'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire, qu'il s'attache au monde, qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchants, il devient mondain avec les mondains: de sorte que malgré la sainteté de son ministère, qui de soi même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu & à procurer le salut des ames, il n'a que des idées mondaines, & n'est touché que de sa réputation & des agrémens qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voi à dis je, le grand intérêt qui l'anime & qui le soutient dans ses laborieuses occupations. Voilà le grand principe qui le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos, qui d'année en année le pique d'une ardeur & d'une émulation toujours nouvelle: voulant fournir avec le même honneur & la même estime toute sa carrière, & ne craignant rien davantage que de laisser appercevoir en lui quelque changement, & de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, & il est enfin question de se disposer à paroître devant Dieu, & à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talens dont il avoit été si libéralement pour-



vû. Or qui peut exprimer de quel étonnement & de quelle frayeur il sera saisi, lorsque réfléchant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'ame la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disoit à ses Disciples: *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus* Mat. 6. & *considérez; autrement vous n'en recevrez aucune récompense de votre Pere céleste.* Il aura beaucoup travaillé; il aura fait de violentes contentions d'esprit & de corps, & il se sera consumé de veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du Prophète Aggée: *Repassez sur toute votre vie: faites réflexion sur votre conduite; vous avez beaucoup semé & vous n'avez rien recueilli.* Agg. 1.6 A juger de vos actions par les dehors & selon les apparences, vous devez avoir amassé beaucoup de mérites; mais comme un homme qui mettroit son trésor dans un sac percé, ce que vous avez gagné d'une part vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez: il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficacité & la vertu de la grace attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversions, beaucoup fléchi d'ames endurees, éclairé d'ames aveugles, fortifié d'ames foibles, excité d'ames lâches, élevé d'ames pieuses & justes: mais avec quelle confusion & quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux Prophètes, qui dans le jugement dernier diront au Fils de Dieu: *Seigneur, nous avons prophétisé, chassé les démons en votre nom,* & qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt: *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité.* Car c'étoit un Mat. 7. 22.

52 DANGER D'UNE GRANDE  
iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui  
appartenoit ; de n'agir pas uniquement pour  
Dieu, dont il étoit l'ambassadeur & le minist-  
tre ; de renverser ainsi les desseins de Dieu,  
qui ne l'avoit choisi que pour le sanctifier en  
l'employant à l'édification de son Eglise, & à  
la sanctification du prochain. Contre des ré-  
flexions si touchantes & si affligeantes ; quelle  
pourroit être sa ressource ? Seroit-ce une im-  
mortalité chimerique, c'est-à-dire, la vaine  
esperance de vivre, même après la mort, dans  
la mémoire des hommes ? Frivole consolation !  
*Hélas*, s'écrie là-dessus un Saint Docteur, par-  
lant de ces fameux personnages que l'antiquité  
a tant honorez, & dont le souvenir s'est per-  
petué jusques à nous, *on les louës, où ils ne sont  
plus ; & ils endurent de cruels tourmens là où ils  
sont, & où ils seront pendant toute l'éternité.*

Tirons de-là des conséquences bien raison-  
nables, & bien veritables : sçavoir, 1. Qu'une  
grande réputation est communément un grand  
obstacle au salut & à la perfection, sur-tout  
de ceux que leur vocation a appellez au mi-  
nistere Evangelique. 2. Que plus nous réussis-  
sons dans ce sacré ministere & plus nous som-  
mes connus dans le monde, bien loin de nous  
enorgueillir, plus nous devons trembler, nous  
humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste  
crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le  
fruit solide & le mérite de nos peines. 3. Qu'au  
lieu d'envier aux autres leur réputation & de  
les en feliciter comme d'un avantage, nous  
avons plutôt sujet de les plaindre, & de nous  
feliciter nous-mêmes de n'être pas exposez à  
la même tentation. 4. Qu'il n'est point d'état

plus digne d'envie , parce qu'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré , que celui d'un homme , qui dans une retraite volontaire sert Dieu & le prochain sans éclat , sans nom ; content d'un travail obscur , pourvû qu'il soit utile & conforme aux vûes de la Providence.

5. Que s'il plait au Seigneur , qui selon les conseils de sa sagesse élève & abaisse , de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumiere aux yeux du monde , il n'est pastoujours nécessaire ni même à propos de la cacher sous le boisseau , & de nous en evelir dans les ténèbres , mais que le devoir d'un vrai Ministre de Jesus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard , que pour agir plus efficacement & pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confié.

6. Que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs , ni suivre trop régulièrement dans la pratique , la grande leçon du Fils de Dieu aux septante Disciples qu'il avoit envoyé prêcher son Evangile , lors qu'au retour de leur mission , leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons même leur étoient soumis , il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vû Satan , qui tomboit du Ciel comme un foudre. Il est vrai , je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpens & d'abattre toutes les forces de l'ennemi , sans que rien soit capable de vous nuire : cependant il ne faut point vous réjoûir de ce que les esprits se soumettent à vous , ni de ce que cela vous fait craindre & réverer sur la terre ; mais réjoûissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le Ciel.*



*Pensées diverses sur l'Humilité &  
l'Orgueil.*

**N**ous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons nous à la former dans nous-mêmes ? Par tout où nous l'apercevons hors de nous , elle nous plaît , elle nous charme. Elle nous plaît dans un Grand , qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur , qui reconnoît sa sujétion & sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal ; & quoique la jalousie naiffe assez communément entre les égaux , si c'est néanmoins un homme humble que cet égal , & que la providence vienne à l'élever , nous lui rendons justice , & ne pensons point à lui envier son élévation. Or puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui , pourquoi donc , lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes , & de la pratiquer , y avons-nous tant d'opposition ? Quelle diversité , & quelle contrariété de sentimens ! Mais voici le mystere , que je puis appeller mystere d'orgueil & d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres ? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous , & voilà ce que nous aimons : mais que feroit la même humilité dans nous ? elle nous porteroit à nous abaisser au-dessous des autres , & voilà ce que nous n'aimons pas.

¶ On s'est échappé dans une rencontre : on a parlé , agi mal-à-propos. C'est une faute ; &

si d'abord on la reconnoissoit, si l'on en convenoit de bonne foi, & qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeureroit-là. Mais parce qu'on veut se justifier & se disculper; parce qu'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t'on d'autres? Vous contestez, & les gens s'élevent contre vous: ils vous traitent d'esprit opiniâtre; & piquez de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec un peu d'humilité, qu'on s'épargneroit d'umiliations!

¶ Il s'est élevé bien des Sçavans dans le monde, & il s'en forme tous les jours. Quelles d couvertes n'ont-ils pas faites, & ne font-ils pas encore? Depuis l'Hysope jusqu'au Cèdre, & depuis la terre jusqu'au Ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce semble, & l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jesus-Christ même, on disoit & l'on dit encore, *Médecin gué-*  
*rissiez-vous vous-même*: ainsi je puis dire, sça-<sup>23.</sup>  
vants si curieux de connoître tout ce qui est hors de vous, hé! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-même?

Luc. 4.

¶ Il est vrai: vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes, & les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne; vous rabaissez toutes les bonnes qualitez qu'on vous attribue; vous paroissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin vous ne témoignez pour vous même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais du res-

te, ce même mépris de votre personne, que quelqu'autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout à coup déconcerté : votre cœur se souleve, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, & vous répondez avec aigreur. Que d'humilité & d'orgueil tout ensemble ! mais tout opposez que semblent être l'un & l'autre, il n'est pas malaisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, & à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, & qu'il y a même une sorte de gloire : mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, & par là même qu'elle devient insupportable.

¶ Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, & notre humilité vaudra mieux pour nous, que les plus grands talens, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois mêmes les plus saints, & dans les plus excellens ministères ; mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous : comment cela ? parce que notre humilité sera pour nous une voye de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talens, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentimens d'une vraie & solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'Oraison ? humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, & des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail ? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, & du repos où vous vivez. Votre santé  
ne

ne vous permet pas de pratiquer des austérités & des pénitences ? humiliez-vous des ménagemens dont vous usez , & des soulagemens dont vous ne sçauriez vous passer. De cette sorte l'humilité fera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent. Supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car au-dessus de toutes les œuvres ce qu'il y a dans le Christianisme de plus difficile , ce n'est pas de faire Oraison, ce n'est pas de travailler , ni de le mortifier , mais de s'humilier.

¶ Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres , & qui les distinguent : mais sur tout vous ajoutez que ce qui vous afflige , c'est de ne pouvoir pas , faute de talent , glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur , vous trouverez que ce qui vous afflige , ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres , mais de ne pouvoir pas , en glorifiant Dieu comme les autres , vous glorifier vous-même. Que notre orgueil est subtil , & qu'il a de détours pour nous surprendre ! Jusques dans la gloire de Dieu il nous fait désirer & chercher notre propre gloire.

¶ Quand on voit dans le ministère Evangelique un homme doué de certaines qualités , d'un génie élevé , d'un esprit vif , d'une imagination noble , d'une éloquence forte & naturelle , on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu , sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité né-

cessaire, qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes & les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain & présomptueux, on peut dire de lui ce que

1. Reg. i6. 3. Samuel dit de chacun des six enfans de Seméi, frères de David & ses aînés : *ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi.* Sur qui donc tombera son choix? sur un homme modeste & humble. *Voilà l'homme de sa droite*; voilà le digne sujet qu'il employera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace, & de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité : & de plus, j'ajoute que n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître : par exemple, de deux Prédicateurs. Car sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, & l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit, au lieu que l'autre dépourvû des mêmes dispositions, & des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, & qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sçai tout cela : mais je sçai aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la



gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, & nous ne la cherchons pas où elle est. Être admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses & des plus augustes assemblées ; voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu : mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle ? dans la conversion des pecheurs, dans l'instruction des ignorans, dans l'avancement & l'édification des ames : & un bon Missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi des sauvages, parcourant des Villages & des Campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'ames à Jesus-Christ, & les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre Prédicateur. Disons en deux mots : l'un fait beaucoup plus de bruit ; mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme ; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

¶ Un Pere a eu raison de dire que le souvenir de nos péchez, nous est infiniment plus utile, que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint Docteur, il faut bien distinguer deux choses : nos actions, & le souvenir de nos actions. Or il n'en est pas de l'un comme de l'autre, & ils ont des effets tout opposez. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parce qu'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parce qu'il

fert à nous humilier. De-là, double conséquence. Pratiqons la vertu ; & dès-que nous l'avons pratiquée , que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et par une règle toute différente , fuyons le péché ; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber , que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger ; & ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

¶ Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous , & un monde autour de nous. Un monde au-dessus de nous , ce sont les Grands ; un monde au dessous de nous , ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre ; un monde autour de nous , ce sont nos égaux. Selon ces divers degrez nous prônons divers sentimens. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité , & de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous , devient ordinairement l'objet de nos mépris , & de nos fiertez. Et ce monde qui est autour de nous , excite plus communément nos jalousies & nos animositez. Il faut expliquer ceci , & reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous , devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoiqu'honnête d'ailleurs , se mette dans l'es-

prit de parvenir à certains états d'élevation & de grandeur. Mais du reste il tombe dans une foiblesse pitoïable : c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands & les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires, & toutes les intrigues des grands, de s'en faire un mérite & un point d'honneur. Ecoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction & du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretiens, qui l'honorent de leur confiance, & par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire, & vraie petitesse, où voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits & de bon sens !

Le monde qui est au-dessous de nous, devient ordinairement l'objet de nos mépris & de nos fiertez. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes, & qu'avec des airs d'autorité, on les tient dans une soumission dure, & dans une dépendance toute servile : comme si l'on vouloit en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend ! Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles & souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais ab-

102 PENSEES DIVERSES SUR  
folus & fiers jusqu'à l'insolence envers ceux  
qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous, excite plus communément nos jalousies & nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands, ni avec les petits, parce qu'il y a trop de disproportion entre eux & nous: mais on se mesure avec des égaux. Et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, & que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de-là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au-dehors, & se tournent en querelles & en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous; ou sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer & nous aigrir contre lui; & n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, & jusques dans les états les plus saints, tant de partis & tant de divisions? Etrange injustice où nous porte notre orgueil! Ayons l'Esprit de Dieu, & suivons-le. Conduits par cet Esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la providence a placé au-dessus de nous, tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves, & sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le Ciel a mis au-dessous de nous, tous nos privilèges & tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance. Et nous vivrons en paix avec le monde qui est autour de

nous, sans le traverser mal-à-propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

¶ Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal-à-propos avec l'indépendance Chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Évangile, c'est mourir tellement à toutes choses, & à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu, ne touche l'ame ni ne l'affectionne. D'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événemens humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abbat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, & elle verroit ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille & en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par-là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances, & de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, & de n'avoir recours à personne: mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu: qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, & qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle, & n'est capable de l'alterer. Telle a été l'indépendance des Saints, & telle est celle du vrai Chrétien. Mais de dire, je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parce que la dépendance m'est onéreuse. J'aime mieux vivre dans une retraite entière & dans l'obscurité, sans

me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, & n'avoir ni vûës, ni desseins, ni esperances, pour ne devoir rien à personne, & pour n'être point obligé à des assiduez, & à des ménagemens qui me déplaisent: penser de la sorte, & se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel & continuel; que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions & nous pritions secours les uns aux autres, que nous scachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de la sagesse, & c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité & l'union, sur tout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, & d'être seul tout-puissant & indépendant.

¶ La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité & de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais Orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parce qu'il n'entre avec ceux d'autrefois en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modelles inimitables; il les regrettera,

il demandera où ils sont, il s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux, & les plus magnifiques : mais pourquoi ? Est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts ? non certes : mais pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants & le rabaisser.

§ S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel & Chrétien ; mais dans l'humiliation même s'élever & s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les employe point, & on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, & est-ce à eux mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la Cour, ou ailleurs ? Bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, & qu'ils deviennent plus présumptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la Cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, & par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir ! L'élevation le nourrit ; & l'humiliation qui devrait l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller & à l'exciter.

§ Notre vanité nous séduit, & nous fait perdre l'estime du monde dans les choses même

où nous la cherchons, & par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine, s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parce qu'elle se croit femme spirituelle & intelligente: mais elle auroit beaucoup plus de raison & plus d'esprit, si elle s'en croyoit moins pourvûë; & voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par-là même qu'elle en fait moins paroître.

¶ On loue beaucoup les Grands: car ils aiment à être louez & applaudis. Mais à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plûpart des choses dont on les loue, & qui semble en effet louables selon le monde, sont dans le fonds & selon le Christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

¶ Tel auroit été un grand homme, si on ne l'avoit jamais loué: mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain; & sa vanité l'a fait tomber dans des foiblesses pitoyables, & en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités: car quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point, ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple, qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin & de mauvaise humeur? louez-le, & bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gayeté. Les gens le remarquent; le font remarquer aux autres, & s'en divertissent. C'est ainsi que sans le vouloir ni l'appercevoir, il verifie dans sa personne cette parole de l'Évangile, que *celui qui*



*s'éleve, sera abaissé & humilié.* Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

Matth.  
23. 12.

¶ Cet homme est toujours content de lui, & n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de sçavoir ce qui en est, & d'en croire ce que vous devez : mais du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, & qu'elle ne nuit à personne. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, & à lui faire connoître l'illusion où il est : mais avouez-le de bonne foi ; c'est une malignité secrète, c'est une espece d'envie, qui vous porte à l'humilier, & à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits : non seulement ils sont jaloux de la réputation solide & vraie qu'on a dans le monde ; mais de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque maniere jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

¶ Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, & en très-grand nombre, qui ne devroient se produire à la lumière, qu'avec la précaution dont on use à l'égard de certaines étoffes, pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parce que le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaisseroient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du Prophete :

108 PENSEES DIVERSES SUR L'HUMIL. &c.  
*mon elevation a été mon humiliation!* C'est-à-  
dire, qu'ils ne semblent n'être élevez que pour  
se rendre méprisables, que pour laisser apper-  
cevoir leur foible, que pour perdre toute la  
bonne opinion qu'on avoit conçu d'eux. Tant  
qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la  
providence les avoit fait naître, ils réussissoient,  
on les honoroit, on parloit d'eux avec élo-  
ge: mais par une maniere que l'orgueil ne man-  
que point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'es-  
sor, & porter plus haut leur vol. C'est-là  
qu'on a commencé à les mieux connoître, &  
qu'en les connoissant mieux, on a appris à les  
estimer moins. En un mot, ils étoient aupara-  
vant dans leur place, & ils y faisoient bien:  
mais ils n'y sont plus; & tout ce qui n'est pas  
dans sa place, blesse la vûë.





D E L A

<sup>1</sup>                      <sup>1</sup>  
 CHARITÉ CHRÉTIENNE,

E T D E S

A M I T I E Z H U M A I N E S .

*Caractère de la Charité Chrétienne.*

**J**E dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, & comme Dieu l'aime; l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité. Trois points essentiels, dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu: c'est-à-dire, que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu qui l'a créé par sa Toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête & le prix des mérites d'un Dieu, qui l'a racheté de son sang; comme

étant sous la garde de la providence de Dieu ; qui veille sur lui sans cesse , & s'applique à le conserver & à le conduire ; comme ayant Dieu aussi-bien que moi pour fin dernière , & comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire & le Royaume de Dieu. De sorte que je puis & que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu ; & tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde , comme une grande famille dont Dieu est le Père. Nous sommes tous ses enfans , tous ses héritiers , tous frères , & tous , pour ainsi parler , rassemblez sous ses ailes & entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous , & combien nous devenons coupables , quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusques dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas , si j'ose encore m'exprimer en ces termes , n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte , & où il nous embrasse tous sans distinction ? N'est-ce pas , par proportion , lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Esau & de Jacob , lorsque ces deux enfans , avant que de naître , se combattoient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus ?

Or voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille , où de part & d'autre on ne pense qu'à s'entre-détruire & à se perdre. On y employe tout : la force ouverte & les violences , les intrigues & les cabales secrètes , la malignité de la médifance , les artifices de la chicane , le poids de l'autorité , le crédit & la faveur , le

menfonge , les trahifons & les plus infignes perfidies : car c'eft là que tous les jours on fe laiffe entrainer par les différentes paffions qui nous dominant , & qui pour fe fatisfaire , étouffent dans les cœurs tout fentiment de charité & fouvent même tout fentiment d'humanité. Tellement que dans la fociété humaine , au lieu que chaque homme devoit être à l'égard des autres hommes , un frere pour les aimer & les traiter en freres , un foutien pour les appuyer & les aider dans les rencontres , un patron pour s'interelfer en leur faveur & les défendre , un confeil pour leur communiquer fes lumieres & les diriger , un confident à qui ils puffent ouvrir leur ame & declarer avec affurance leurs penfées , un confolateur qui prît part à leurs peines & qui s'employât à les foulager : on peut dire au contraire , quoiqu'avec la reftriction convenable , que par le renverfement le plus affreux & felon l'expreflion commune , la plupart des hommes font au regard des autres hommes , comme des loups raviffans , qui ne cherchent qu'à furprendre leur proye & à la dévorer.

*Homo ho-  
mini lupus  
pus.*

On fe hait & l'on s'offense mutuellement les uns les autres , on fe décrie & l'on fe ruine de réputation les uns les autres , on fe dresse des embûches & l'on travaille à fe tromper , à fe fupplanter , à fe dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chofe que des quéréelles & des divifions ; & de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès , de conteftations , d'inimitiez , de calomnies , de fourberies , d'impoftures , d'injuftices , de vexations ? D'où il arrive que quiconque aime la

paix & veut assurer son repos, se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes & leur présence étoit incompatible avec la douceur & la tranquillité de la vie.

Que ces desordres regnent dans les Cours des Princes, je n'en suis point surpris: car on sçait assez quel est l'esprit de la Cour; & parce que les intérêts y sont beaucoup plus grands que par tout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives & plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la Cour? le siège de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, & l'on n'y a d'autre vûë ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, & par quelque voye que ce soit. Telle est l'ame qui anime tout, tel est le mobile qui remuë tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de-là même qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de Cour? gens sans charité & sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses & les plus belles démonstrations: gens obligez d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parce que chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connoissent tous, & qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime generale, que dans le train de la Cour il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, & de nouvelles attaques, ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voye encore ces mêmes desordres dans des états du monde moins relevez, & jusques dans les dernières conditions, je n'ai

point de peine à le comprendre. Eû égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéramens, à la variété & même à la contrariété absoluë des idées & des prétentions, où l'un pense d'une façon & l'autre tout autrement, où l'un veut ceci & l'autre cela, il n'est guères possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes & de dissensions : pourquoi ? parce que le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, & le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles & les arrêter, c'est un esprit de Christianisme & de charité, & que cet esprit de charité, cet esprit Chrétien, est presque entièrement banni du monde & qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable & bien étrange. Ce n'est pas seulement à la Cour ni dans le monde profane & corrompu, que la passion suscite ces guerres, & cause ces mésintelligences : mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Eglise, jusques dans le sanctuaire de Jesus-Christ & entre ses Ministres, jusques dans la solitude du Cloître, & dans le centre de la Religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses Apôtres : On connoitra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez, & que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe & pour donner à leur divin maître cette preuve d'un attachement inviolable, les premiers Chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité & que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des temps la cha-

rité de plusieurs étant venuë à se refroidir, & la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidelle, du moins lui restoit-il, ce semble, un azile en certains états plus parfaits & spécialement dévouez à Dieu par leur caractère & leur profession. Qui l'eût crû que jamais on dût voir ce qu'on a vû tant de fois, je veux dire, parmi des hommes d'Eglise, parmi des Prêtres du Dieu vivant, dans des retraites & des monasteres, les animositez, les jalousies, les partis, les brigues, & tous les maux qui en sont les suites funestes & scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, & où sera-t-elle à couvert? Qui la maintiendra, si ceux-là même qui selon leur ministere devoient donner tous leurs soins à l'entretenir; qui devoient être autant de mediateurs pour concilier les esprits & terminer les différends; qui par l'exemple d'une moderation inaltérable & d'un plein desintéressement devoient apprendre aux fideles à réprimer leurs sentimens trop vifs, & à sacrifier sur mille points peu importans leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité & du repos commun: si, dis-je, ceux-là même s'échappent, comme les autres, dans les rencontres, & ont leurs démêlés & leurs aversions. N'insistons pas là-dessus davantage: on n'en est que trop instruit; mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu, c'est-à-dire, que je dois l'aimer en vûe d'obéir à Dieu qui me l'ordonne; en vûe de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur &



ne nous recommander rien plus expreffément ; en vûë de marquer à Dieu ma fidelité, ma reconnoiffance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, & qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentimens, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paroiffent, & d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain & m'en éloigneroit. Motif excellent, qui relève notre charité au-deffus de tout amour purement humain, & qui en fait une charité furnaturelle & toute divine. Motif univerfel, qui donne à nôtre charité une étenduë fans bornes, & qui la répand sur toutes fortes de fujets, grands & petits, riches & pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, & fans lequel il n'est pas poffible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau confulter la raifon, jamais la raifon feule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indifpenfablement de nous. Il n'y a qu'une vûë fupérieure qui puiffè nous y engager, & c'est la vûë de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient, non-feulement praticable, mais facile ; & la charité ne nous prefcrit rien alors de fi heroïque, qui nous étonne. A toute autre confideration nous pouvons oppofer des difficultez : mais il n'y a point de replique à celle-ci ; & que pourrions-nous alléguer pour notre défenfe quand on nous dit : Dieu vous le demande, faites-le pour Dieu ?

De-là donc il est aifé de voir l'illufion qui nous féduit, & la fauffeté de nos excufes,

quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, & le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite & nos manières. On dit, c'est un homme inquiet & bizarre; d'un moment à l'autre on ne le connoît plus, & quoi qu'on fasse, on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs & d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit, c'est un homme violent & emporté: on ne sçauroit lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup, & qu'il ne vous brusque sans moderation & sans ménagement. On dit, c'est un mauvais cœur & un ingrat: on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, & ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit, c'est un malade bien importun: il ne vous entretient que de ses infirmités; & à force de se plaindre, il devient fatigant & ne donne pour lui que du dégoût. On dit, c'est mon ennemi: il a pris parti contre moi en plus d'une affaire, & je n'en ai jamais eu que des désagrémens. Enfin que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres & de leurs imperfections. Les raisons vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser & les condamner. On s'établit là-dessus, & l'on demande: comment vivre avec des gens de ce caractère, & comment aimer ce qui n'est pas aimable?

Comment l'aimer? à cette question la réponse est aisée & prompte: la voici telle que

je l'ai déjà fait entendre, & elle est sans réplique. Comment, dis-je, l'aimer? pour Dieu: point d'autre raison; & si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être Chrétiens, & en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, & rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain, parce que l'un est homme de mérite, & qu'il a d'excellentes qualitez; parce que l'autre est un esprit doux, patient, accommodant; parce que celui-ci est d'une probité reconnüe, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée, parce que celui-là prévenu en votre faveur, vous comble de graces & ne cherche qu'à vous obliger & à vous faire plaisir: vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talens & la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, & en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages & seroient sujets à des vices tout opposez. Vous auriez droit de vous en tenir à la regle que je vous aurois prescrite, & vous pourriez me représenter que tels & tels ne vous conviennent point & qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers & hautains, qu'ils sont critiques & médifans, qu'ils sont faux & menteurs; que ce sont de petits génies, sans lumieres & sans connoissance; que ce sont des ames dures, sans condescendance & sans pitié; qu'ils n'ont ni retenüe, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué & insulté, & que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez,

& le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces confiderations, je l'avouë, ne font pas tout-à-fait déraisonnables à en juger suivant les vûës purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment, ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance, ceux avec qui nous sympatisons & qui nous plaisent, ceux qui dans la société ont des manieres plus liantes & plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure & user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse: voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'Evangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loy de Dieu, & puisque je parle ici en qualité de Ministre de Dieu & de son Evangile, la charité que je prétends vous enseigner, ne connoît point toutes ces distinctions & ne les souffre point, parce que le motif sur quoi elle est fondée, s'étend à tout sans distinction, & qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans exception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut désirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté, ou qu'il en soit absolument dépourvû; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa con-

dition & sa misere l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit & en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain ; & comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, & il vous dit : si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute prophane, sujette à mille exceptions & à mille variations ; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité & la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, & de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré & tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare dans les termes les plus exprès & les plus touchans, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit & au dernier des hommes, il l'acceptera & le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions nous là-dessus à répondre ; & si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu : car pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime, & lui recommandant de recevoir avec douceur & avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu dans le fond de l'ame nous adresse les même paroles au sujet de chacun de nos freres : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, & peut-être vous est-il redevable en quelque chose ; mais* v. 18.

*je prends tout sur moi, & si vous voulez, c'est moi qui vous le dois: je vous satisferai; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi.*

J'ajoute, ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet; nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loy de charité établie de Dieu: car en premier lieu, la même loy qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons, qui selon le sentiment naturel pourroient nous indisposer contre lui & nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence & de nous rendre les mêmes devoirs de la charité Evangélique. En second lieu, cette vûe de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, & ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence & les austeritez, par la patience dans les adversitez, par le renoncement au monde & à toutes ses vanitez; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur & de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, moderer pour Dieu nos ressentimens, adoucir nos aigreurs; réprimer nos coleres, surmonter nos répugnances: que c'est une vertu peu connue des personnes-mêmes qui font une plus haute profession de pieté! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une pieté solide & de quelquelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu, c'est-à-dire, que je dois l'aimer de la même maniere par proportion que Dieu l'aime. Grand & divin modèle que Jesus-Christ lui-même nous a proposé dans son Evangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du prochain, & en particulier sur le pardon des injures & l'amour des ennemis, il conclut: *Soyez donc parfaits comme votre Pere céleste est parfait.* Car selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut sur-tout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre faiblesse, aidée du secours de la grace, c'est la perfection de la charité; & c'est aussi conformément à cette même regle & dans le même sens que le Sauveur du monde disoit aux Apôtres: *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer, comme je vous ai aimez.* Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parce qu'elle est singulièrement & plus excellemment la vertu du Christianisme. Or comment Dieu, comment Jesus-Christ, Fils de Dieu & vrai Dieu, nous a-t-il aimez? d'un amour sincere, d'un amour efficace, pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire & sanctifiant? D'un amour sincere par une bienveillance & une affection veritable du cœur. D'un amour efficace, & mis en œuvre par mille bienfaits. Enfin d'un amour que j'appelle salutaire & sanctifiant, parce que dans les vûes de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification & à notre salut, & que c'en est là le dernier & le principal objet,

Trois qualitez de la vraye charité. Plût au Ciel qu'elles fussent aussi communes, qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion & à cette loy d'amour qu'un Dieu-homme est venu établir parmi les hommes !

Charité sincere & du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur & toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli; on a des airs affables, gracieux, insinuans; on affecte une complaisance infinie dans la société; on sçait, & l'on se pique de sçavoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontez des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, & d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fonds qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout, & qui ne dit rien; qui embrasse tout, & qui ne va à rien; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentimens, & ne sent rien. Langage dont le monde n'est point la dupe: car avec le moindre rayon de lumiere, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, & l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressemens étudiés, les témoignages les plus spécieux à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des complimens; ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir: rien davantage. De sorte que quiconque seroit fond sur cela, & voudroit tirer de-là



quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, & dépourvû de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des ames & en découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, & sous ce voile de charité que verrions nous? L'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là même pour qui il semble qu'on brûle de zele. Encore est-ce peu que cette indifférence; & si du moins on s'en renoit là, ce seroit un état plus tolerable, & le mal seroit moins grand: mais je dis plus, & sous cet extérieur charitable & officieux, que verrions-nous? les soulevemens de cœur, les mépris, les jalousies; les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin, les moyens imaginez, méditez, préparez de loin & concertez; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu & sans bruit, soutenûes jusques au bout, aux dépens de toute équité, & au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagere point, & au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est ce là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foy? ne sont-ce pas impostures & tromperies? De-là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, & que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres; à qui se fier, dit on? On le dit; & on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous. Il vouloit que par une confiance réciproque la charité ouvrît les cœurs,

& que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entr'eux de sûres & d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine ; c'en étoit l'avantage le plus solide : mais il falloit pour cela pour une charité sans fard & sans déguisement, une charité intime & véritable. Or où la trouver ; & tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part & d'autre se tienne si resserré, & qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord & de bonne intelligence.

Charité efficace & pratique. Parce que Dieu nous a aimez & qu'il nous aime sincèrement, il nous aime, & il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre, & en est l'effet inmanquable ? Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime ; & dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut & selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu ; quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, & que nous réserve-t-il encore dans l'avenir ? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Pere pour nous. Voulez-vous sçavoir, disoit-il à un Docteur de la loy, comment Dieu a aimé le monde ? *Il l'a aimé, jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde.* Marque sensible & convaincante à quoi l'Apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jesus-Christ même pour lui en particulier : *Il m'a aimé, s'écrioit ce maître des Gentils, saisi d'étonnement & comme ravi hors de lui-même, il m'a aimé ce Dieu Sauveur, & la preuve de son amour la plus incontestable & la plus*

Isaïe. 3.  
16.

Gal. 2.  
20.

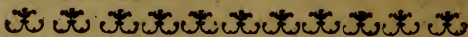
touchante est de *s'être livré pour moi*. Il est vrai que la charite ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons; mais ces rencontres après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, & je veux bien ne les point compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, & dont je ne fais point de détail parce qu'il seroit infini. Une ame que la charité anime, n'a pas besoin qu'on les lui fasse connoître: elle les apperçoit d'elle-même; & pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante & aussi ingénieuse, que sa charité est prompte & ardente. Elle sçait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étenduë de son pouvoir. Elle sçait assaisonner les services qu'elle rend par des manieres encore plus gracieuses, que les graces même qu'elle fait. Elle sçait compatir aux maux du prochain, le soulager, lui prêter secours & l'aider à propos. Elle sçait par l'esprit de charité qui l'inspire & qui la conduit. parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses interêts, & renoncer à de justes prétentions. Elle sçait dis-je, tout cela, parce qu'elle s'affectionne à tout cela, parce qu'elle s'étudie à tout cela; parce qu'intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment & ne laisse rien échaper à son attention & à sa vigilance. Mais par une regle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir, ou meme à s'éteindre dans nos

cœurs, tout cela dispaçoit à nos yeux & s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, & l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci & de celui-là? Que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parce qu'on ne le veut pas voir; parce que dans une indolence & une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos: quiconque peut le troubler, passe pour importun, & fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante & toute salutaire: je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire & sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, & qui en a le mérite devant Dieu; mais je dis sanctifiante & salutaire pour celui même vers qui elle s'exerce, & qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification & leur salut, & que toutes les vûes de sa providence sur nous se rapportent là; de même est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, & de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'Évangile comme les Apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les âmes comme les ministres & les pasteurs de l'Église. C'est une vocation particulière, & spécialement propre de certains états: mais outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune & générale, à laquelle nous avons tous part, & qui se trouve ex-

primée dans cet oracle du Saint Esprit : *Dieu Eccli. 17.*  
*les a tous chargez les uns des autres.* Et certes<sup>12.</sup>  
 si c'est pour nous un devoir de charité d'as-  
 sister le prochain dans ses besoins temporels,  
 n'en est-ce pas un encore plus important de  
 l'assister dans ses besoins spirituels , quand  
 nous le pouvons & de la maniere que nous  
 le pouvons. Or il y a mille conjonctures où  
 nous le pouvons : où , dis-je , nous pouvons  
 donner au prochain d'utiles conseils par rap-  
 port au salut ; où par des sages remontran-  
 ces nous pouvons détourner le prochain des  
 voyes corrompues du monde & l'attirer dans  
 les voyes du salut ; où nous pouvons en de  
 pieux entretiens instruire le prochain, l'éclair-  
 rer, l'édifier, le porter à de saintes résolu-  
 tions touchant le salut & l'y confirmer. Il  
 n'est point pour cela nécessaire que nous soyons  
 revêtus de certaines dignitez, ni que nous  
 ayons l'autorité en main. D'égal à égal on  
 peut de la sorte se communiquer l'un à l'au-  
 tre ses pensées & ses sentimens ; on peut être,  
 pour ainsi dire, l'Apôtre l'un de l'autre. Zèle  
 d'autant plus digne de la charité chrétienne,  
 que le salut est un bien plus excellent, & que  
 c'est le souverain bien. Par-là combien de  
 mauvais exemples la charité feroit-elle cesser ?  
 combien de scandales retrancheroit-elle ? com-  
 bien écarteroit-elle de dangers & d'obstacles  
 du salut ? Elle sanctifieroit le monde, comme  
 elle sanctifia dans ces heureux temps de l'E-  
 glise, où les fidèles vivoient ensemble avec  
 la même union que s'ils n'eussent eû qu'un  
 cœur & qu'une ame. C'est ainsi que nous es-  
 perons vivre éternellement dans le Ciel, &

c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse & immortelle où nous aspirons.



*Deux sortes d'amitié ; les unes solides ou prétenduës solides , les autres sensibles & prétenduës innocentes.*

**R**ien de plus louable ni de plus conforme ; non-seulement à la raison , mais à la religion même de l'homme , que l'amitié bien entenduë & prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est , dit le Saint Esprit , un trésor dont le prix est inestimable. C'est une protection contre l'injustice , c'est un remede contre les accidens & les revers de la fortune , c'est une source de lumieres & de conseils , c'est l'affaisonnement des biens , c'est l'adoucissement des maux. Que d'avantages , & qui croiroit que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits ? Mais par une malheureuse destinée , les meilleurs choses sont sujettes à dégènerer , & à se corrompre , comme nous le voyons dans l'amitié. Car à ne parler même que des amitez les plus honnêtes en apparence & selon l'opinion du monde , il y en a de deux sortes : sçavoir , des amitez solides , & des amitez sensibles. Amitiez solides ou prétenduës solides , qui ne consistent point en certains sentimens tendres & affectueux , mais dans un attachement réel à la personne d'un ami , & dans un dévouement parfait à son service. Amitiez sensibles ,

qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent, mais du reste, à ce qu'il paroît, sans altérer en aucune manière son innocence & sans le porter au-delà des regles du devoir le plus rigoureux. Or examinons un peu les unes & les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve & qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus, quels desordres dans la pratique, quels abus énormes n'y trouverons-nous pas? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître, & de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

*Amitiez prétenduës solides.*

Un ami solide, belle qualité. Un ami, qui sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentimens d'une affection & d'une tendresse puerile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, & ne lui manque jamais au besoin: caractère digne d'une ame bien née, & qu'on ne peut assez estimer. Mais dans ce caractère si estimable, il y a néanmoins des limites où il faut se contenir, & des extrémitez dont on doit se garantir: or ce sont ces limites que le monde ne connoît point, & c'est dans ces extrémitez même que le monde met la perfection de l'amitié. Car qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde? Qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on

a une confiance sans réserve, & dont on ne ſçauroit trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur ? Qu'est-ce, dis-je, que cet ami ? C'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fuſſent-ils les plus mal-fondés & les plus injuſtes : prêt à entrer dans toutes les paſſions de son ami, fuſſent-elles les plus déréglées & les plus violentes ; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fuſſent-elles les plus contraires à la religion & les plus fauſſes. Voilà ce que le monde appelle être ſolidement ami ; voilà ſelon le monde le modèle des amis : mais quel renverſement ? Conſiderons la choſe plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami ; & l'on ſ'y croit obligé par devoir, première maxime ſur laquelle on règle ſa conduite, & qui n'a rien, à ce qu'il ſemble d'abord, que de raſſonnable. Mais parce que les intérêts de cet ami ſe trouvent ſouvent malheureuſement attachez à des entrepriſes pleines d'injuſtice, à des prétentions ſans fondement, à des uſurpations, à des vexations, à des ſubtilitez de chicane & à des pourſuites qui bleſſent toutes les loix de la conſcience ; en ſe portant pour ami, & voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur & le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppreſſion, des plus criminels & des plus indignes procédez.

Par exemple, cet ami eſt engagé dans une affaire. C'eſt un procès qu'il intente mal-à-propos. Dès qu'on eſt ſon ami, on conclut qu'il faut le ſervir ; & pour cela que ne fait-



on pas ? quels ressorts ne remuë-t-on pas ? y a-t-il voye que l'on ne tente, adresse que l'on n'employe, crédit & faveur que l'on n'épuise ? Combien de brigues, combien de prieres, combien de sollicitations & d'intercessions, pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient ? On y réuffit, on en vient à bout ; mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois, & celui qui l'a gagnée, parce qu'elle le met en possession d'un bien mal acquis ; & celui qui l'a perdue, parce qu'elle le jette dans le desespoir ; & celui qui en a connu, parce qu'il a trahi son ministère ; & l'ami qui en a pris soin, parce qu'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir ? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours ? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable & effectif ? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami ? Coups d'ami ! c'est-à-dire, détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami ! c'est-à-dire, vols & brigandages, cabales formées contre le pauvre & l'innocent, contre la veuve & l'orphelin. Coups d'ami ! c'est-à-dire, inhumanitez, cruautez, tyrannies.

Cependant n'exaggerons rien ; & sans sortir de notre exemple & du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples & les plus favorables. Je sçais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus & de desordres. Je sçais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets ; qu'elle ne corrompt pas

jusques à ce point tous les amis, & qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens : mais du reste dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différens, & dans les tempéramens même qu'on prend & où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parce qu'il n'y en a aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non-seulement avec le christianisme le plus exact & le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré & le moins severe.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement & en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans sçavoir s'il a droit, ou s'il ne l'a pas ; sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, & croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, & qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserois de témoigner là-dessus le moindre doute, & d'en venir à une discussion qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne ; & rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé, ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur & le même zèle, que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, & que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hazard de la violer,

cette justice qu'on ne connoît pas, & qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun: souffrira-t'il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscretions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement! car si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses démarches, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, & que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très-pernicieuses. Mais à qui pernicieuses! sera-ce seulement au juste & au foible que le poids de votre autorité a fait succomber? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Écriture, viendra juger les justices; quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt, qui pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches & tant de soins, quelle excuse & quel titre de justification aurez-vous à produire? En ferez-vous quitte pour dire: Seigneur, c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui: je ne le sçavois pas. Mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le sçaviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fonds vous étoit inconnu, & dont les suites devoient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, & ils n'ont garde

aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule , & ce seroit même se deshonnorer dans le public , & se couvrir de confusion. Mais après tout que faire , disent-ils ? c'est un ami : le voilà dans un mauvais pas ; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine ? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse & si fâcheuse , qui en prévienne le jugement , qui assoupisse tout , & qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez , & l'on va plus avant : car la même amitié demande , que cet accommodement qu'on médite , on tâche de le rendre à l'ami qu'on sert , le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être ; qu'on lui en épargne les avances , les frais , les charges , qu'au moins on les réduise à l'égalité , quoique les droits soient si inégaux ; enfin qu'on ajuste si bien les choses , ou plutôt qu'on les embrouille tellement , qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lezée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard , selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre , & qu'on applique très-faussement à l'affaire présente , sçavoir , qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche , & qu'alors la peine , comme le gain , doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas ? si cet homme voyant les conditions dures & hors de raison qu'on lui propose , refuse de s'y soumettre & les rejette ? on sçaura bien l'y faire venir. On formera tant

d'oppositions, on suscitera tant d'incidens, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si agréables promesses, on l'éblouira par des esperances si engageantes, en un mot on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, & qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avoit en vûë, qui étoit de dégager cet ami, & de le sauver d'un écüeil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclüë, & l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe. Gloire dont les Grands & les puissans du siècle sont sur-tout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes, & oublier le respect dû à leur grandeur & à leur rang. Ce seroit assez pour encourir toute leur indignation, & pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De-là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais esperer de justice. Quelque dommage qu'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat & sans bruit, se tenir dans le silence & ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr & le plus sage : pourquoi? parce qu'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, & qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups, & de résister à tous vos efforts.

De-là même vient encore qu'il y a des gens ; qui sans nul avantage naturel , sans talent , sans service , sans nom , parviennent à tout , tandis que d'autres avec les meilleures dispositions & d'excellentes qualitez , demeurent en arrière , & ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence , un homme de rien , & peut-être , pour n'user point d'une expression plus forte , un mal-honnête homme l'emportera sur un homme de naissance & plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela ! C'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent ; au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien que lui-même , & que son mérite. Or le mérite sans les amis ne fait rien ; comme au contraire , indépendamment du mérite , il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'ami , d'élever un ami , de lui procurer des emplois utiles & lucratifs , de l'établir dans des postes honorables & importants , sans considérer s'il y est propre , où s'il ne l'est pas ; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les graces , & de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable , & un très-digne sujet ; d'écarter & de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin , & lui faire obstacle ; de ne ménager personne , & de sacrifier le bon ordre , & le bien public à nos affections particulières , & à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis. Ayons du zèle pour leurs intérêts : mais un zèle réglé , mais un zèle se-

lon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si dans leurs vûes, & dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, & qu'ils quittent les voyes droites & permises, bien loin de les autoriser, faisons leur entendre qu'en de pareilles conjonctures, ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons leur avec autant de fermeté & de liberté, que de charité & de douceur, leurs égaremens. Tâchons de les redresser par nos représentations & nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénissons Dieu, & ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémissons : mais du reste nous aurons la consolation, que sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques, & de leurs injustes desseins, nous nous acquittons d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir, & de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est, ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées, & les plus violentes. La complaisance mutuelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes societez, c'est ce qui lie l'amitié, & ce qui l'entretient. Mais après tout cette complaisance ne doit point aller trop loin : cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connoissances, ces habitudes, ces societez, tout cela peut être très-dangereux, & très-pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières, où l'on se renferme étroitement, & hors

desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis, demande tant de circonspection & de précaution : car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchez, passionnez, parce qu'insensiblement l'amitié & la familiarité nous entraîne dans tous leurs vices, nous plonge dans tous leurs désordres, nous inspire toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres, qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres ; & que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis, qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux ; que d'être si facile à se separer, ce seroit être un ami bien foible ; que d'être si scrupuleux & si regulier, ce seroit être un ami bien importun : qu'une solide amitié est un lien indissoluble, & un engagement irrevocable, où l'ami est tout à son ami ; que c'est un commerce, une espèce d'affociation, où l'on s'unit réciproquement, pour agir toujours de concert, & pour se conduire selon les mêmes maximes : que c'est comme une ligne offensive & défensive, pour se prêter la main dans l'occasion, envers tous & contre tous. Car telles sont les idées du monde, & suivant ces idées comment parle-t'on d'un ami, comment le définit-on ? On dit, voilà un ami sur qui je puis faire fonds ; c'est un homme à moi : mais qu'est-ce à dire, un homme à moi ? A bien prendre le sens des



termes, c'est-à-dire, un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches, l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles, & de tous mes plaisirs même les plus infâmes; l'agent de toutes mes cabales, & de toutes mes prétentions; le ministre de toutes mes iniquitez & de toutes mes vengeances; le cooperateur & l'exécuteur de toutes mes volontez, & de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment & la colere qui me transporte.

Ce ne sont point là des exaggérations: on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère; que ce soit un homme ennemi du travail, & plongé dans une vie molle, sensuelle, toute animale, il n'y a point d'excès, ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie, & pour lui complaire. Que dis-je? on est le premier à l'exciter, & à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur & de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, & contre le penchant naturel & l'inclination. Mais il n'importe, (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus) il n'importe: c'est un ami; nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, sur tout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs & sans occupation, dont les an-

nées s'écoulent, & tout le temps se consume en des réjouissances, & de vains divertissemens, qui tour à tour se succèdent. Avec les talens que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin; se rendre utiles au public, & encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts: mais le malheureux engagement où ils se trouvent, & la liaison qu'ils ont entre eux, les arrête, & leur fait oublier, non-seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement & de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, & souvent les nuits entières; tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, & de la table au jeu. D'où il arrive, qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse; & pour l'ame, & pour le corps, & pour les biens temporels, on l'y entretient; & qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très-mortelle, on la prend soi-même, & l'on devient joueur de profession & d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité, & trop de condescendance. Passion qui n'est réputée entre les amis que pour un amusement honnête, & un délassement: mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, & combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui naissent, & par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleux, on épouse tou-

tes les querelles; & dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensez. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux, & qu'ils aient encouru sa disgrâce; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre, & sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquents & plus marquez dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sçait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, & qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au-dehors, & qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfans, & se perpétuent de génération en génération. Or selon la coutume & le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, & qu'ils s'en séparent. Il faut que sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier, & qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, & qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'af-

fligent de ses prospéritez, qu'ils se réjouiſſent de ſes malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaiffer & même à l'opprimer. Mais c'eſt encore bien pis, ſi la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les loix divines & humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de ſang, & qui ont ruiné tant de familles, & damné tant d'ames. C'eſt-là que paroît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire, avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fauſſe amitié. Car à en juger ſelon l'eſtime du monde profane & corrompu, vous vous voyez dans une eſpèce de néceſſité de ſecondér cet ami, de lui offrir votre ſecours, de l'accompagner, & contre qui? quelque fois contre des parens, du moins contre des adverſaires, à qui dans le fonds vous ne voulez point de mal, & qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, & ce ſeroit un opprobre de reculer; on ſe pouſſe avec acharnement, on ſe porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'eſt-ce que cette amitié ſanguinaire & meurtrière? n'eſt-ce pas une fureur? n'eſt-ce pas une barbarie & une brutalité?

Quoi que ce ſoit, ce ne peut être une ſolide amitié. Un ami ſolide eſt un ami ſage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de ſon ami, & incapable de ſe livrer, ſans conſideration & ſans égard, à ſes violences & à ſes déreglemens. Il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami, qui ſe déränge, qui s'égare, qui ſe perd. Il lui fait voir à quoi le mène la paſſion qui l'aveugle, & en quel

abîme elle le conduit. Il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires, & par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, & où il exerce volontiers son zèle : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudroit, & dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, & sçait résister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque sorte & l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion, & les plus mal fondées. On dit communément, *ami jusques aux Autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, & qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami : mais que dès-qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Évangile nous ordonne même de renoncer pour cela pere, mere, freres, sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison ; & il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vû des hérésies dans tous les temps, depuis la naissance du Christianisme, on a vû aussi dans tous les temps des hérétiques, ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étoient que par certains engagements d'alliance & d'amitié. Tellement

qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai sens ; mais bien différent de l'autre , qu'ils étoient *amis jusques aux Autels* : c'est-à-dire , qu'ils l'étoient jusques à quitter par amitié leur première & ancienne croyance ; jusques à embrasser , par le même principe , des doctrines étrangères & erronées , jusques à défendre des dogmes proscrits & condamnés , jusques à se mêler dans des partis revoltez contre l'Eglise , & frapper de ses Anathêmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles , & sous nos yeux au sujet des hérésies qui s'y sont élevées ? Mille gens se sont attachez , & s'attachent à des nouveautez avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles , les censures des Pasteurs & des Juges Ecclésiastiques qui sont le Pape & les Evêques ; on a beau raisonner , & tâcher de les convaincre par une multitude de preuves , dont ils devroient être accablez : ils n'en sont pas moins fermes , ou , pour parler plus juste , ils n'en sont pas moins obstinez dans ces nouvelles opinions , dont ils se sont laissé préoccuper. D'où procede cette obstination , & cet aheurtement ? Est-ce qu'un Ange est venu du Ciel leur réveler des vérités inconnues à toute l'Eglise ? mais assurément ce ne sont pas des saints à révelations ; & d'ailleurs l'Apôtre saint Paul nous marque expressément , que si un Ange du Ciel nous apportoit une doctrine contraire à celle de l'Eglise , nous devrions le réprouber avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vûes plus pénétrantes que les autres , &

qu'ils

qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles Théologiens, & les Docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien: & comment y comprendroient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, & n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites, & trop relevées pour eux? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux, & comme les éléments de la Religion, seroient-ils suffisamment instruits sur des questions, qui pendant de longues années ont de quoi occuper toute l'attention, & toute la réflexion des esprits les plus clair-voyants, & les plus intelligents? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité, & avec simplicité au Jugement de l'Eglise, ils osent prendre parti contre elle & contre ses définitions, & qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement, & qualifié d'erreur? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause, & que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc? l'amitié, & voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs; ils tiennent par le sang ou par quelque rapport que ce soit, à tel & à tel qui professent ces erreurs: sans autre motif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, & répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un Catholique, en

fant de l'Eglise, pour un Ministre même des Autels, que ce qu'on entend dire à quelques-uns: cet homme est de mes amis; il est naturel que je me joigne à lui! O les belles conséquences, & l'admirable suite de raisonnemens: c'est mon ami; donc je dois lui assujettir ma foy, & la régler selon ses vûes & ses préventions. C'est mon ami; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains Pontifes & des Prélats, dépositaires de la saine doctrine. C'est mon ami; donc je dois lui être plus fidelle qu'à l'Eglise même, & lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion. C'est mon ami; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui; & s'il est rebelle à la vérité, je dois, par mon suffrage, lui fournir des armes pour la combattre. Certainement, ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine, & dans le Christianisme, que la solide amitié, si elle exigeoit des amis une pareille déference. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voye, & pour fléchir la dureté de son cœur on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise & positive: je suis à vous, il est vrai; je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Eglise; encore plus de la foy que j'ai reçüe dans mon baptême, & que je veux conserver pure; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir & de croire; encore plus de mon ame, dont le



salut dépend de ma catholicité, & de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; & de tout ceci il faut conclure, que quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitez, il y en a néanmoins très-peu qui le soient véritablement, parce qu'il y en a très-peu qui ayent l'idée juste d'une solide amitié.

*Amitiez sensibles & prétendues innocentes.*

COMME il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitez beaucoup plus affectueuses & plus tendres; & c'est sur-tout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitez sont plus communes. Amitiez d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion: car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiez qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délasement de la vie, & où l'on ne voudroit pas permettre qu'il se glissât le moindre desordre. De-là, amitez dont on ne se fait aucun scrupule, parce qu'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté, & toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte! & de tous les pièges que doivent craindre certaines ames qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, & qui ont un fonds d'honneur & de vertu, voilà sans contredit le plus subtil & le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus or-

dinaire de notre cœur, il est bien difficile & même presque impossible, que ces amitez prétendues-innocentes, ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière. Criminelles par le péril qui y est attaché, & où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, & à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit & sur le cœur, & par les sentimens qu'elles produisent. Enfin criminelles par les extrémités où elles entraînent, & les chûtes funestes où elles précipitent. Véritez dont il ne faudroit point d'autre preuve, que l'expérience. Heureux, si, déplorant le malheur d'autrui, nous scävions en profiter pour nous-mêmes!

I. Amitiez criminelles par le péril qui y est attaché, & où l'on s'expose volontairement. Car qu'est-ce qui forme ces amitez sensibles & tendres! ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur, ce sont les sens: d'où vient que ces amitez sont quelquefois si bizarres & si mal assorties, parce que les sens sont aveugles, & que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle & la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, & où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination, & la pente de la nature, doit être d'un danger extrême; pourquoi? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter: & que dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs

désirs tout naturels & tout humains, ils ne mettent point de bornes.

Non pas que le cœur tout d'un coup ni que les sens prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils en éteignent toutes les lumières, & qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir, & de nous faire franchir les loix de la conscience. Tout charnels & tout grossiers qu'ils sont, ils y procedent avec plus d'adresse: & c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses & plus mortelles, qu'elles se font moins appercevoir.

Cette amitié dans sa naissance n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parce qu'avec des manieres engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une regularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, & quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualitez: sur la probité, l'ingenuité, la candeur d'ame, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure: mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque & réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon & du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit, Mais celle-ci qu'on estime, touche d'au-

tant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable & qu'elle l'est. On s'y attache; & si l'attachement devient reciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, & fût-on de part & d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guères compter ni sur cette personne ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir & à se parler; & c'est aussi pour cela que les Peres & les saints Docteurs se sont toujours si hautement récriez contre les longues & fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois. Ils n'ont point considéré si c'étoient des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étoient des personnes libres ou dévouées à Dieu; si c'étoient des personnes du monde ou des personnes d'Eglise, des personnes seculieres ou des personnes religieuses. Ils ont compris que dans toutes les conditions & toutes les professions, par-tout nous nous portions nous-mêmes, & avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliquez en général, & sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères, & en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, & qu'on ne veut point s'astreindre à des loix si salutaires, ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour, qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se

fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'Eglise, un directeur formé par ses leçons la personne qu'il conduit, il lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien, disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, & nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous: mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables, pour vous précautionner contre cette inclination, & pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que par une confiance présomptueuse, & par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais on vous en a averti plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, & qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière, doivent vous suffire; mais vous même, malgré vous, vous l'avez entrevû, ce péril, en plus d'une rencontre, où votre conscience vous l'a représenté & vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, & qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une

amitié sensible, ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parce que le cœur y trouve du goût, & je ne sçais quel goût sensuel; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatigantes, & vous aurez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, & vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est, que ce goût du cœur joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée & à leur privauté, mène insensiblement, mais inmanquablement au vice, & y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'occasion du péché, & dans une occasion si prochaine, de s'y mettre sans besoin & par le seul desir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché; & n'est-ce pas déjà en ce sens que se verifie la parole du Saint Esprit: *celui qui aime le peril, y périra?*

Eccli. 3.

27.

II. Amitiez criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, & à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voyent avec trop d'affiduité, sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible, qu'en le remarquant, on n'en raisonne. Chacun en juge à sa manière; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète, & qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns plus moderez & plus charitables l'attribuent seulement à legereté, à vivacité, à imprudence, à un manque de considération & de circonspection. Mais d'autres plus rigoureux dans leurs jugemens ou plus ma-

ains, n'en demeurent pas-là ; & si on l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences, dont la vertu de personnes interressées & leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives, ni moins intelligible. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, & que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel, on répond, sans hésiter, qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, & ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, & ce que la bouche n'ose tout-à-fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires. Car elles ne sont pas sans fondement ; & en vérité que peut-on penser, quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, & ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienfiance ?

Ce qu'il y a de plus déplorable ( je l'ai déjà marqué en passant, & je ne fais point ici difficulté de le redire, & de m'en expliquer. Les mondains verront au moins par-là, que s'il se glisse des abus dans l'Eglise, on ne les y approuve pas, & qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi, & on les condamne.) Ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jesus-Christ occupés à conduire les ames, donnent lieu quelquefois eux-mêmes, à de pareils discours, pour ne pas dire

à de pareils scandales, jusques dans les plus saints exercices du sacré ministere, jusques dans la confession même, & la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont toutes Apotroliques, & que pour les remplir dignement, ils doivent être disposez à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter & à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les Saints: mais les Saints le faisoient sans exception & sans distinction. Mais les Saints ne bornoient pas leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chère que les autres. Mais les Saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne, & ne perdoient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance & toute leur réserve, quelques-uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde, & de la malignité de ses raisonnemens. Que sera-ce d'un directeur, qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule ame, à laquelle il donne toute son attention; qui plusieurs fois chaque semaine passe régulièrement avec elle les heures entieres, ou au Tribunal de la pénitence, ou hors du Tribunal, dans des conversations, dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité; qui expedie toute autre dans l'espace de quelques momens, & l'a bientôt congédiée, mais ne sçauroit presque finir dès qu'il s'agit de celui-ci; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, & les prend autant & peut-être plus à cœur, que si c'étoient les siennes propres. Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle Evangelique? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale ebré-



tienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel, & il ne seroit pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choses plus favorablement ; mais dans le fonds on ne sçait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, & ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, & disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'im-* 1. Cor. 4.  
*porte peu que vous me condamnerez, vous ou quel-* 3.  
*que autre homme que ce soit. Dieu est mon juge,*  
 & il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même Apôtre ; *Tout m'est permis, mais tout n'est pas pour cela* 1. Cor. 6.  
*convenable ni expédient.* Ils ne se souviennent 12.  
 pas de ce que disoit encore ce Docteur des nations : *Si mon frere se scandalise de me voir* 1. Cor. 8.  
*user de telle nourriture, toute ma vie je m'en* 13.  
*abstiendrai,* quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusques à l'apparence du mal.* 1. Theff. 5. 22.  
 Dans l'engagement où ils sont, & qui leur facine les yeux rien n'est capable de les ébranler. Or pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable ; & quand ils seroient dans le secret de l'ame, & dans toutes leurs vûes aussi purs & aussi innocens qu'ils prétendent l'être,

ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus griève qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation, & de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiez criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit & sur le cœur, & par les sentimens qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusques-là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchez. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchez, qu'est-ce que ces bagatelles, où l'on se laisse aller si aisément & habituellement dans le cours d'une amitié sensible & tendre ? Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé ; mille retours, & mille réflexions sur un entretien qu'on a eû avec elle, sur ce qu'on lui a dit, & ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeans de sa part, sur une honnêteté, une manière d'estime qu'on en a reçûe, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux & condescendant ; en un mot sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît, & qui la remplit. Ce sont en présence de la personne certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, & qui flatternt intérieurement, qui excitent, & qui répandent dans l'ame une joye toujours nouvelle. Ce sont dans toute la conversation des termes de tendresse, des expressions vives & pleines de

Feu, des protestations animées & cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait & sans réserve. Ce sont dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des attentions, des soins, de petites libertez, ou, pour les mieux nommer, des badineries & des puérilités, souvent indignes du caractère des gens & dont ils devroient rougir. Or je demande si l'on peut croire raisonnablement, que dans les impressions que tout cela fait & doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus qui est la pureté chrétienne? comment, si près de la flâme, n'en ressentir nulle atteinte? comment dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? comment au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite, que notre esprit; rien qui nous emporte avec plus de violence, que notre cœur; rien qu'il nous soit plus difficile de retenir, que nos sens? A peine une vertu angelique y suffiroit-elle. Du moins les ames les plus retirées & les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continue, malgré toutes leurs austérités & toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, & craignent en bien des momens de s'être laissé vaincre: que faut-il conclure des autres?

Mais ces ames si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, & qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée & moins indulgente. Car se-

Ion la morale du Christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager pour corrompre l'ame & pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui posé comme une verité constante, nous apprend de combien de péchez qu'on ne connoit pas & qu'on refuse de connoître, une amitié telle que je viens de la représenter, est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous défavouons tous ces sentimens, nous renonçons à toutes ces impressions, qui préviennent la raison & qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement & sincèrement, vous renoncerez au sujet qui les fait naître, vous l'éloignerez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu: *Arrachez-vous l'œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent.* Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver; quand vous vous tiendrez à l'écart, & que par une sage précaution vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle & trop intime, alors si la tentation vient vous assaillir jusques dans votre retraite & que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspects, & je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme Saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout-à-fait dégagé de ses habitudes & converti à Dieu. Il demandoit au ciel d'être delivré d'une passion qui l'arrêtoit;

mais en même temps il craignoit que le Ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi : or ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle maniere on résiste, & c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît assez, de conscience d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu. D'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser ? On se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais ; que tous ces phantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser : mais Dieu qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les Cieux même ne sont pas purs devant lui, & il a trouvé de la corruption jusques dans ses Anges.* Job, 4. 19. La vertu se forme difficilement ; mais elle s'altère très-aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira : il sera toujours certain, que de ne pas remédier aux principes, lorsqu'on le peut & qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiez criminelles par les extrémitez où elles entraînent & les chûtes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les ames

vertueuses & chastes; & ne rêvions point des horreurs, qui ne serviroient qu'à décrediter les plus saintes professions & qu'à deshonnorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible & trop tendre dégénere bientôt entre des mondains & des mondaines dans l'amour le plus passionné, & qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit & le dérèglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement & nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevez dans l'Eglise de Dieu aux Ordres les plus sacrez, employez à la célébration des plus augustes mysteres, revêtus du sacerdoce de Jesus-Christ, ses vicaires, ses substituts; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres & regardées comme des modelles de sainteté, en viennent quelquefois par des chûtes éclatantes aux mêmes extrêmités. Les exemples en sont connus, & les âmes zelées ont souvent gémi de voir parmi le peuple fidelle & dans le lieu saint, de si déplorables renversemens & une si affreuse désolation.

*Isai. 14.*  
*22.*

*O vous qui teniez entre les Anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombé du Ciel? Vous faisiez fonds sur vous-même, & considerant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance: Je monterai à la perfection la plus sublime. Je m'asseirai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-haut, ou je tâcherai d'acquiescer toute la ressemblance*

*Id.*

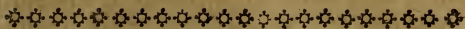
que je puis avoir avec ce Dieu des vertus & ce Saint des Saints. Vous le disiez, & vous le vouliez : mais vous voilà tout à coup *déché de cette gloire, & plongé dans l'abîme le plus profond*. On le sçait, & l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est cela cet homme ?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime ? Quel prodigieux changement, & d'où est-il arrivé ? Hélas ! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très-réservée dans ses commencemens & très-circonspecte. *L'Ange de satan s'est transformé à leurs yeux en Ange de lumiere*, pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu, & ne tendre qu'à Dieu. 2. Cor. II. 14

Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché ; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissemens d'un temps à l'autre, & une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, & leur présomption leur a attiré ce châtim. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée ; s'ils avoient sçu se moderer, & user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit ; s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu que quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidez de sa grace, je dis d'une grace spéciale, & les eût fortifiez contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, & Dieu aussi les a livrez à eux-mêmes. Ils se sont oubliez, & jusques à quel point ? Or si une amitié ten-

Y62 AMITIEZ SENS. ET PRET. INNOCENTES:  
dre & sensible est si contagieuse & si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, & dans un certain monde, où les passions dominant avec plus d'empire, & où la loy du Seigneur a moins de pouvoir & est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes: car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, & celle-là ne porte à aucun desordre. On est sensible sur ce qui concerne un ami. On ressent ses prosperitez & ses adversitez, ses avantages & ses disgraces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse, que lorsque les sens y ont part: mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part ils y ont, & s'ils y en ont en effet quelque'une, le plus sûr & le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, & de n'aimer nos amis qu'en Dieu & que par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure, que Dieu en est le sacré lien; & d'autant plus solide, que la mort ne la peut rompre, & qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.





*Pensées diverses sur la charité du prochain  
& les amitez humaines.*

**C** Et homme est sujet à mille foiblesses ; c'est un esprit difficile. Je l'avouë ; mais que s'ensuit-il de-là. Le moyen donc , concluez-vous , de bien vivre avec lui ? Fausse conséquence & illusion : car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est , & avec toutes ses foiblesses ; & ce sont les foiblesses même du prochain qui doivent être la matiere de voite charité. Si les gens étoient sans défauts , qu'aurions-nous à en souffrir ; & n'ayant rien à souffrir de personne , comment accomplirions-nous cette divine leçon de Saint Paul , *Supportez-vous les uns les autres ?* Mais que cet homme ne se corrige-t-il ? de se corriger , c'est son affaire ; mais de le supporter , quoiqu'il ne se corrige pas , c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité ; & du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent , ou s'ils ne le font pas , puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

*Gal. 6.20  
Cor. 3.13.*

¶ Ce qui cause les plus grandes divisions , & ce qui excite les plus grands troubles , c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits , & de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme ; & n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts & de les lui faire sentir , afin qu'il y prenne garde ? cela est bon en général ;

164 PENSEES DIVERSES SUR LA  
mais en particulier, il y a une infinité d'esprits;  
avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre,  
que celui du silence. Quoique vous disiez,  
vous ne les changerez pas. Au contraire, vous  
les porterez à des éclats qui vous donneront  
de la peine; & vous aurez bien plutôt fait de  
vous taire sagement & charitablement. Il est  
vrai: ils pourront abuser de votre facilité &  
de votre condescendance; mais vous profite-  
rez devant Dieu de votre patience & de votre  
charité.

¶ Nous nous faisons de l'amitié une religion;  
& de la charité nous nous faisons tous les jours  
un sujet de profanation. C'est une charité,  
dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier,  
de leur apprendre leur devoir: beau pré-  
texte dont on s'autorise pour les traiter dans  
toute la rigueur, pour les poursuivre à ou-  
trance, pour les calomnier, les décrier, les  
confondre; c'est-à-dire, pour venger contre  
eux ses propres querelles, pour contenter ses  
ressentimens, ses antipathies, ses envies. Car  
voilà souvent où se réduit cette prétendue  
charité. Or employer la charité à de tels  
usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profa-  
ner?

¶ Qu'est-ce que ces airs de franchise, de  
simplicité, de cordialité, que nous affectons  
quelquefois en parlant au prochain, & lui di-  
sant certaines vérités très-désagréables? Est-  
ce un adoucissement que nous prétendons met-  
tre aux avis que nous lui donnons, pour en  
tempérer l'aigreur, & pour les lui faire mieux  
goûter? Rien moins que cela: mais tout au  
contraire, c'est souvent une voye plus subtile,

plus adroite que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant & l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures & les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce & la plus naïve; & l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'ame, d'autant plus avant & plus sensiblement, qu'on paroît le faire plus charitablement & plus amiablement.

¶ On se reconilie au lit de la mort. On fait appeller des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, & qu'on regardoit comme ennemis. On se remet en grace avec eux: on leur pardonne, & on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion & de conscience, & l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers Sacremens de l'Eglise & d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien: mais du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur, n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie, qu'à la dernière heure; & n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange, de vouloir vivre dans des dispositions & des sentimens où l'on ne voudroit pas mourir?

¶ Je veux un ami véritable, & , autant qu'il se peut, un ami sincère, & tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences. Un ami zélé pour mon bien, & désintéressé pour lui-même; qui s'attache à ma personne, & non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi & qui n'est point

136 PENSEES DIVERSES SUR LA  
moi. Un ami vigilant, prévenant, compatif-  
fant, auprès de qui je trouve de la consolation  
dans toutes mes peines, & du soutien dans tou-  
tes mes disgraces. Un ami fidelle, sur qui je  
puisse compter; discret, à qui je puisse me con-  
fier; prudent & sage, que je puisse consulter,  
& qui soit capable de me Conduire & de m'é-  
clairer; droit, juste, équitable; qui m'inspire  
la vertu, & avec qui je puisse utilement &  
saintement communiquer. Un ami constant,  
que l'humeur ne domine point, que le capri-  
ce ne change point, toujours le même malgré  
la diversité des temps, des événemens, des  
conjunctures & des situations où je puis me  
rencontrer. Enfin un ami qui seul & jusques  
au dernier moment de ma vie, ait de quoi me  
suffire, quand il ne me resteroit nulle autre  
ressource, & que je ne pourrois attendre d'ail-  
leurs ni recevoir aucun secours. Voilà encore  
une fois l'ami que je cherche; mais où est-il,  
& de qui viens-je de tracer ici la peinture?  
Ah! Seigneur, je le sçais, je le sens, mon  
cœur me le dit; & à ses traits, c'est vous,  
mon Dieu, que je connois, & ce n'est que  
vous. Assez d'amis parmi les hommes, mais  
quels amis? Assez d'amis de nom, assez d'a-  
mis d'interêt, assez d'amis d'intrigue & de po-  
litique; assez d'amis d'amusement, de compa-  
gnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'hon-  
nêteté, de bienfiance; assez d'amis en paro-  
les, en expressions, en protestations; & si  
peut-être quelques-uns sont mieux disposez,  
à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néan-  
moins dans l'occasion, combien sur ceux-là  
même il y a peu de fonds à faire. Voilà de

quoil le monde se plaint tous les jours, & de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux, s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, & ne s'appuyer que sur vous.

¶ La plûpart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines, que dans leurs amitez. D'où vient cela? de notre amour propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes, & tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre inimitié & notre haine, nous regardent spécialement & s'attaquent à nos personnes; & qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de-là communément que nous sommes tout à la fois, & de froids amis, & de violens ennemis.

¶ Rien de plus fragile que les amitez humaines. Il faut des années pour les former; il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore s'il étoit facile de les renouer: mais souvent, ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétablieroient pas. Les amitez chrétiennes sont beaucoup plus fermes & plus durables, pourquoi? parceque le Christianisme nous rend beaucoup plus patiens, plus desintereffez, plus humbles, & par conséquent beaucoup moins vifs & moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures & les divisions.

¶ On dit communément, & on a raison de le dire: L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère. Ils vous apperçoivent; ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous

168 PENS. DIV. SUR LA CHAR. ET LES AMIT.  
font les plus beaux offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, & demandent au premier qu'ils rencontrent, comment vous vous appelez & qui vous êtes.

¶ Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis long - temps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance & de société, parce que vous vous trouviez à peu près dans le même rang. Mais la faveur l'a fait monter, & l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus ; & comment vous connoîtroit-il, puisqu'infatué de sa nouvelle grandeur il ne se connoît plus lui-même ?

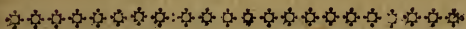
¶ Herodes & Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jesus - Christ. Hélas ! combien de Grands se sont liez de même & accordés ensemble aux dépens du pauvre & de l'innocent !

¶ Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parce que vous vivez retiré du monde, & que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, & je conviens que vous ne voyez presque personne. Mais vous voyez trop une seule personne, que vous ne devriez plus voir. Voyez le reste du monde, & ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, & le monde le plus à craindre.





DE L'EGLISE,  
ET DE LA SOUMISSION  
QUI LUI EST DUE.



*Devoirs indispensables de chaque Fidelle  
envers l'Eglise.*



Nous devons obéir à l'Eglise comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfans, & nous devons la soutenir & l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre Souveraine. En qualité d'enfans, nous devons l'aimer comme notre mere; & en qualité de membres, nous devons la soutenir & l'appuyer comme le Corps mystique de Jesus-Christ où nous sommes aggregez. Elle est notre souveraine puisque Jesus-Christ l'a substituée en sa place, & qu'il l'a revêtuë de toute sa puissance. Elle est notre mere, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrez à Jesus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous

a instruits, élevez dans la foy. Et elle est le Corps mystique de Jesus-Christ, puisqu'il se l'est associée, & qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine elle impose des loix, elle fait des decrets, elle prononce des jugemens, & nous gouverne toujours selon les maximes de l'Evangile les plus pures & les plus saintes. Comme mere elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels, elle pourvoit à tous nos besoins & prend de nous les soins les plus affectueux & les plus constans. Comme Corps mystique de Jesus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable; elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grace, elle nous communique tous les merites de son sang, & nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Eglise! mais hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, & donnons y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets nous devons obéir à l'Eglise, pourquoi? parcequ'elle a sur nous un pouvoir souverain. Pouvoir évidemment & formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses Apôtres, qui dès lors représentoient l'Eglise: *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le Ciel; & tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le Ciel; c'est-à-dire, tout ce que vous jugerez, tout ce que vous deciderez, tout ce que vous ordonnerez ou pour la doctrine ou pour les mœurs, sera confirmé & ratifié dans le Ciel. Si bien que*

*Matth.*  
16. 19.



tout jugement de l'Eglise, en tant qu'il est prononcé par l'Eglise, devient un jugement du Ciel; & que tout ordre de l'Eglise, en tant qu'il est émané de l'Eglise, devient pareillement un ordre du Ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre, il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jesus-Christ son Epoux, lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son Royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par-là nous faire entendre que ce n'étoit pas un Royaume temporel. Ainsi l'Eglise, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zelée à maintenir leurs droits & l'obéissance qui leur est dûë. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement & le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations & l'autre le Prince même des Apôtres.

*Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parce qu'elles sont établies de Dieu.* Rom. 13.

*Quiconque ose leur résister, résiste à Dieu même & s'attire une juste condamnation: c'est la leçon que nous fait Saint Paul. Rendez-vous obéissans à vos maîtres; soit au Roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux Commandans, comme à ceux que le Prince a envoyez & qu'il a revêtus de son autorité; c'est ce que Saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tout s'humilie, que depuis le Mo-*

narque qui domine sur le Trône jusques au plus vil sujet qui rampe dans la poussiere, depuis le grand jusques au plus petit, depuis le sçavant jusques au plus simple, tous reconnoissent la souveraineté de l'Eglise, & se tiennent à son égard dans une dépendance legitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une t'elle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égle, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les Rois, de tous les Princes, & de tous les Potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon ame, ni dans sa même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au déhors ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même dans le fond du cœur & par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent & à ce qu'ils ordonnent. Mais du reste, dans la persuasion où je suis, qu'étant homme comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreur que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Eglise, à cette Eglise souverainement dominante, de nous dire, croyez ceci, & de nous imposer par-là une obligation étroite de le croire; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, & de dispu-

ter sur ce qu'elle a une fois jugé & défini. Elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision le plus sublime génie & l'esprit le plus borné doivent également se rendre, & il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'Eglise cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de sa communion, & à le frapper de ses anathèmes. Triste état où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes & perduës, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grace. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire; mais sur-tout demandons-lui pour nous la simplicité de la foy, & une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égaremens.

II. Comme enfans de l'Eglise nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mere. Le Prophete disoit, *une mere peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde?* & renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute & je dis de même, un enfant peut-il oublier la mere qui l'a conçu dans son sein, & à qui il est redevable de la vie & de la naissance? Une mere qui abandonneroit son enfant & lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mere; & un enfant qui renonceroit sa mere ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentimens naturels & toute l'humanité. Or que l'Eglise soit mere, & notre mere; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mere, c'est selon l'esprit, & non selon la chair, l'aimable qualité & l'illustre préroga-

tive qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérons toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance elle nous a régénéré en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqué du sceau de Dieu & du caractère de la foy. Elle nous a recueillis dans ses bras, & elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'employe dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire & pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voyes de Dieu & nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eû le malheur d'en sortir? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes & de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins & toujours sensible à nos véritables intérêts qui sont les intérêts du salut. C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, & qu'elle ne cesse point de veiller sur nous ni d'agir pour nous.

Elle fait plus, & c'est sur tout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, & qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors. Elle donne aux Prêtres qui nous assistent, tous ses pouvoirs; elle ne se réserve rien, & elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner & pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame d'un mourant! Est-il rien de plus vif,

est-il rien de plus tendre & de plus touchant ? Encore n'en demeure-t-elle pas là : ses enfans lui sont toujours chers jusques à la mort & après la mort. Ils disparoissent à ses yeux , mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte , & que leurs ossemens soient conservez avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs ames ; & parce qu'elle a un juste sujet de craindre que ces ames , quoique fidelles , redevables à Dieu , ne soient détenuës dans un feu qui les purifie & où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles ayent satisfait à la justice du Seigneur , elle les aide , autant qu'il est en elle , de ses suffrages , ne cessant point de prier , de solliciter , d'agir , tant qu'elle est incertaine de leur état & qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or à un tel amour , par quel amour devons-nous répondre ? Supposons un fils bien né , & qui ne peut ignorer le zele , les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout : que sent-il pour elle , ou plutôt que ne sent-il pas , & que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant ? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne ? Est-il honneur qu'il ne lui défere ? Est-il devoir qu'il refuse de lui rendre ? Si nous aimons l'Eglise , voilà notre modelle ; & pouvons-nous ne l'aimer pas dans la vûe de tous les biens que nous en avons reçûs & que nous en recevons tous les jours ? Pour peu que nous y pensions & que nous les comprenions , nous nous tiendrons éternellement & inséparablement unis à cette mere des croyans. Dans le même esprit que David & encore à plus

juste titre, nous lui dirons ce que ce Saint Roi disoit à Jerusalem, qui n'en étoit que la figure.

Ps. 136. *Plûtôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite, & que je m'oublie moi-même. Plûtôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux & dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche & qu'elle demeure collée à mon palais.* Point sur cela de respect, point de considération humaine, pourquoi? parce que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'Eglise, & que par un intime devoiement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Eglise nous devons la soutenir & l'appuyer. L'Eglise est un Corps, je dis un corps mystique & moral. Ce corps a un Chef, qui est Jesus-Christ; & il a des membres, qui sont les fidelles. Ainsi l'Apôtre Saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais sur-tout dans son Epître aux Ephesiens, où il parle de la sorte au sujet de

Eph. 1. *Jesus-Christ: Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, & il l'a établi Chef sur toute l'Eglise, laquelle est son corps & le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection.* Comme si le grand Apôtre disoit: Mes Freres, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. L'assemblée de tous les fidelles unis à Jesus-Christ par la foy, voilà le corps de l'Eglise: mais ces mêmes fidelles pris séparément & considerez chacun en particulier, voilà les membres de l'Eglise. Plus ces membres croissent & se fortifient, plus le corps prend d'accroissement &

acquiert de force ; & c'est ainsi que le chef reçoit lui-même le plus de perfection en qualité de chef , à mesure que le corps par l'union des membres se fortifie & se perfectionne.

Quoi qu'il en soit , ce caractère , non-seulement d'enfant de l'Eglise , mais de membres de l'Eglise , est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu , & selon Dieu. Comme membres de l'Eglise nous appartenons spécialement à Jesus-Christ , puisqu'en vertu du Batême que nous avons reçu , & par où nous fûmes aggrégez au corps de l'Eglise , nous avons contracté avec Jesus-Christ une alliance plus étroite & plus prochaine.

Comme membres de l'Eglise nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors* ; mais

*Eph. 2.*

nous sommes les *domestiques de la foy* ; nous

19.

*sommes de la cité des Saints & de la maison de Dieu , les pierres vivantes du nouvel édifice , bâti sur le fondement des Apôtres & des Prophetes , où Jesus-christ lui-même est la première pierre de l'Angle.* Comme membres de l'Eglise nous participons à toutes les graces qui découlent de son divin chef , & qu'il lui communique sans mesure. Car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur , où nous puisons avec abondance les eaux du salut. Elle est la dispensatrice de son sang précieux & de ses mérites infinis ; & n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle ? Or de-là nous voyons combien il est de notre intérêt que cette Eglise subsiste , & combien il nous importe de travailler tous & de concourir à son affermissement.

Je sçais qu'indépendamment de nous , cette

Eglise subsistera en effet jusques à la fin des siècles , & que selon la promesse du Fils de Dieu les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : mais ce corps qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire , peut après tout , selon la mauvaise disposition des membres qui le composent , avoir ses pertes & ses altérations , soit par la desertion de quelques-uns de ses enfans , soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre , & voilà sur quoi tout notre zele doit s'allumer. Tel fut le zele des Apôtres , quand au péril même de leur vie & au prix de leur sang , ils s'employèrent sans relâche à former l'Eglise naissante & à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours & parmi nous le zele de tant d'hommes Apostoliques , qui se consacrent d'études & de veilles pour la défense de l'Eglise ; qui dans les chaires , dans les Tribunaux de la penitence , dans les entretiens publics & particuliers , consacrent leurs talens & leurs soins à l'édification de l'Eglise ; qui passent les mers , & vont precher l'Evangile aux Barbares & aux Idolâtres , pour l'avancement du Royaume de Dieu sur la terre & le progrès de l'Eglise. Tel enfin doit être par proportion le zele de chaque fidelle , qui selon le mot de Tertullien , devient soldat , dès qu'il s'agit de l'Eglise , & est indispensablement obligé de combattre pour sa cause , autant qu'il est en son pouvoir.

Car suivant la figure dont se servoit Saint Paul sur un autre sujet , & qui ne convient pas moins à celui-ci , de même que dans le corps humain chacun des membres contribué à la



Bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns des autres; ainsi dans le corps de l'Eglise devons-nous tous par une sainte unanimité être tellement liez ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, & que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impieeté pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états & de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Eglise; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions, ni d'états, devoir commun & universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Eglise, & si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, & rendons témoignage à la vérité de sa foy par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières, ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, & par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugemens, ni de ses commandemens. Si ce n'est pas contre les Tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; & de quelque part que ce puisse être ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons tout cela; & quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu nē plaise que nous démentions un engagement si saint & si solennel. Ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Eglise

militante où nous vivons presentement, afin qu'éternellement nous regnions avec cette Eglise triomphante, que forment dans le Ciel les élus de Dieu, & les héritiers de sa gloire.



*Marque essentielle & condition nécessaire  
d'une vraie obéissance à l'Eglise.*

**I**L en est de l'obéissance d'un fidelle à l'égard des décisions de l'Eglise, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse, quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très-équivoque, parce que la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu. Mais qu'il se montre également prompt à obéir lors qu'on lui donne des ordres tout opposez à ses desirs, & qui le gênent, qui le mortifient, c'est-là ce qu'on peut sûrement appeller une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique & reguliere, Saint Bernard, donnoit à ses religieux cet important avis: Mes Freres, ne vous abusez pas, & gardez-vous d'une illusion bien dangereuse & bien commune dans le Cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors & que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque maniere que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite & ce

qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, & se flate en vain d'être obéissant : car à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Eglise. Qu'un fidèle ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Eglise, & qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vûes, & selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne & méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon. Car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voye cet homme aussi soumis d'esprit & de cœur, quand l'Eglise décide contre lui, quand elle prononce des jugemens qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, & que je lui applique avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au Prince des Apôtres : *Vous êtes heureux dans votre obéissance, puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne peut* Matt.  
*venir que d'en haut, & de la grace du Pere cé-* 16. 17.  
*leste.*

Cette remarque regarde tous les temps, & spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : pourquoi ce partage que vous faites, & pourquoi contre la défense du Saint Esprit, avez-vous un poids & un poids ? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Eglise en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y sou-

mettez en rien, & retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi-bien que l'autre; & elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Eglise, & que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres: dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, & que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain Tribunal, & la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Eglise, cette foi ferme & inébranlable, n'est fondée que sur son infailibilité, de même que son infailibilité est établie sur cette promesse de Jesus-Christ, *voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles.* Or du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Eglise, nous ne la regarderons plus comme infailible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non seulement elle a pû failir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérons, je le veux, à tous les autres; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Eglise, ni son témoignage. Nous y souscrivons, parce qu'ils se trouveront conformes à nos raisonnemens, & à nos principes: de sorte que dans notre adhésion & notre soumission nous ne nous réglerons point tant sur ce que l'Eglise aura jugé, que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Eglise étoit, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni de difficultés à opposer. Il nous suffiroit de sçavoir qu'elle a parlé : sa parole fixeroit toutes nos incertitudes, & arrêteroit toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre, notre esprit naturellement indocile auroit-il de la peine à plier, & peut-être préoccupé de ses opinions seroit-il porté à disputer & à se défendre : mais bien-tôt nous le réduirions sous le joug, & nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Eglise qui se trompe, ou malgré mes prétendues connoissances & mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur & qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or de penser que sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la Religion, & à la doctrine Chrétienne, l'Eglise de Dieu, l'Epouse de Jesus-Christ, l'organe vivant & l'interprète de l'Esprit de vérité, ait pu se méprendre & ait manqué de lumière, c'est de quoi dans une saine catholicité je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, & non point l'Eglise, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer ; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du Ciel dans la question présente lui ait été refusée, & que Dieu dans cette conjoncture particulière l'ait abandonnée ! Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle, du sujet dont elle vient de

connoître ; que je l'ai mieux approfondi, & que j'en ai une notion plus juste ? Avant qu'elle se déclarât, & tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon ; je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, & m'y attacher : mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, & si la raison ose encore tenir & ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre & inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même ; & conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentimens que l'Eglise a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui ; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable & si vénérable. On y reconnoitroit l'autorité de Dieu même, & l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile, & plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement & de nos pensées.

† Telle fut l'obéissance des premiers Chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agiterent entre eux, & que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, & plût à Dieu que dans toute la suite des temps on eût profité de l'exemple de soumission que donnerent pour lors les premiers fidèles. Il s'agissoit de sçavoir si les Gentils convertis à la foi devoient être assujettis aux cérémonies Judaïques : s'ils devoient observer la loi de Moïse, & s'ils étoient obligez à la cir-

concision. Les esprits ne convenoient pas ; il y avoit des raisons de part & d'autre, & chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit, & la chaleur de la dispute caufoit du bruit parmi le troupeau. Or pour rendre la paix à l'Église, & pour rompre le cours d'une controverse, dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les Apôtres ? ce fut de s'assembler à Jerusalem, de discuter à fond & de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, & d'en donner une résolution solennelle, qui réünit tout le corps des fidèles, Juifs & Gentils, dans une même créance & une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde & la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Église, Pierre Vicaire de Jesus-Christ au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais en homme plein de Dieu, qui l'inspire & qui l'autorise ; déclare où l'on s'en doit tenir, & résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes freres*, dit-il, *Dieu n'a mis nulle difference entre nous & les Gentils, & ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc*, continuë l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les Disciples d'un joug que nos Peres, ni nous, n'avons pû porter ?* C'étoit l'ancienne loi & toutes ses observances. Jacques Evêque de Jerusalem prend ensuite la parole, & se joint au Prince des Apôtres, qui tous ensemble jugent & décident comme lui. Le decret est envoyë au

nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude, & c'est ce que l'Historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même-temps des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprit de répliquer ; nul qui se crut en droit de renouveler une affaire finie : tant on étoit persuadé qu'après le jugement de l'Eglise, il n'y a plus rien à revoir, & qu'elle est également incapable d'erreurs ; soit qu'elle décide pour nous, ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, & que ne portons-nous jusques-là notre obéissance ! Avec cette obéissance pleine & sans réserve, qu'on eût épargné jusques-à-présent de combats à l'Eglise, & qu'on eût prévenu de scandales & de troubles parmi le peuple de Dieu ! Mais quel a été le desordre de tous les temps, & quel est encore celui de ces derniers siècles ? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges & quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser, & noter nos adversaires. On n'a point de termes assez forts, pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, & là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retenir dans les quatre parties du monde, & qu'il n'y eût pas un enfant de l'Eglise qui n'en fût informé ! Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnüe, ce seroit une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau ; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas, & l'occasion ne le fait que trop connoître. Car



dans la suite & sur d'autres sujets, que l'Eglise  
 vienne à nous juger nous-mêmes, & à con-  
 damner nos opinions nouvelles & erronnées,  
 c'est assez pour la défigurer tellement à nos  
 yeux, qu'elle nous devient méconnoissable. Par  
 quelque organe qu'elle tâche alors de se faire  
 entendre, sa voix est trop foible, & ne peut  
 parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à  
 nous en croire, cette voix si intelligible & si dis-  
 tincte; mais c'est une voix obscure & sombre,  
 qu'il faut éclaircir. De-là donc cette autorité  
 de l'Eglise qu'on portoit si loin, & qu'on fai-  
 soit tant valoir, on la conteste, on la restraint,  
 on lui prescrit des bornes, & des bornes très-  
 étroites: c'est-à-dire qu'on prétend la régler  
 selon son gré, & qu'au lieu de dépendre d'elle,  
 on veut la faire dépendre de nous, & de nos  
 idées. En vérité, est ce là obéir; & quelque  
 soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le pa-  
 roisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint  
 Jacques: *celui qui péche dans un point, se rend* <sup>Jac, 2.</sup>  
*coupable sur tout le reste.* <sub>10.</sub>



*Actions de grâces d'une âme fidelle, &  
 inviolablement attachée à l'Eglise.*

**G** Races immortelles vous soient rendues,  
 Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu  
 de votre Eglise, de m'avoir mis au nombre des  
 enfans de votre Eglise, de m'avoir nourri du  
 pain, je veux dire, de la doctrine de votre  
 Eglise: de cette Eglise formée du sang de vo-

tre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, & après lui ses successeurs tiennent la place en qualité de chef visible; de cette Eglise Catholique, Apostolique, Romaine, la seule vraie Eglise; de cette Eglise la colonne de la vérité, & contre laquelle toutes les Puissances de l'Enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plû faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité & de l'erreur; & voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination, dont je ne puis assez vous benir, ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nez dans l'idolâtrie, & ont reçu depuis leur naissance une éducation toute payenne? La nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées: les peres ont méconnu le vrai Dieu, & les enfans instruits, ou plutôt séduits par leurs peres, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinitez. Vous l'avez permis, Seigneur, & vous le permettez encore par un de ces jugemens où nos vûës ne peuvent pénétrer, & où nous n'avons point d'autres recherches à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils éternels. Combien même, jusques au milieu du Christianisme, sont nez dans l'hérésie, l'ont succée avec le lait, y ont vécu, & ont eû le malheur d'y mourir? Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois

estimer par-dessus tout, & dont je dois profiter : mais du reste c'est un secret de providence qui passe ma raison, & dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystere.

Vous avez encore plus fait, Seigneur ; & me faisant naître dans le sein de votre Eglise, vous m'avez donné une religieuse & pieuse affection pour cette sainte mere, pour ses interêts, pour son honneur, pour son affermissement, & son aggrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, & que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ses sentimens. C'est vous mon Dieu, qui me les avez inspirez, & c'est ce que je compte pour une de vos graces les plus particulières.

Hélas ! entre les enfans mêmes que l'Eglise a élevez, qu'elle a tant de fois reçûs à ses divins misteres, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, & je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminez à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, à se faire un divertissement & un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions & de ses pertes. Ah ! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, & que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarez ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part, & nous interesser aux divers états de notre mere, à ses ayantages & à ses disgraces ?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfans, j'ose le dire, & je ne perdrai rien de l'humilité, & de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous & à votre gloire, ce témoignage: que tout ce qui part de votre Eglise, m'est & me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux & sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; & que dans toutes ses épreuves & toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oûi, Seigneur; je le dis encore une fois, & dans cette confession que je fais en votre présence, & que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parce que j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chere, & qui me découvre plus sensiblement les vûes de votre aimable providence, sur ma destinée éternelle: c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Eglise & de ses décisions. Vous nous l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y auroit des contestations, des schismes, des partialitez, & votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvemens & des agitations; j'entends bien des discours & des raisonnemens. L'un me dit: *le Christ est*

*ici* ; l'autre , *il est là*. Mais dans ce tumulte , & parmi tant de questions qui partagent les esprits , je vais à l'oracle , je consulte l'Eglise , & je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé , je me soumets & je me tais. Je n'écoute plus , ni celui-ci , ni celui-là ; ou je ne les écoute , que pour rejeter l'un parce qu'il n'écoute pas l'Eglise , & pour me joindre à l'autre , parce qu'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Eglise.

Par-là , mon Dieu , je me dégage de bien des embarras , & dans un moment je lève toutes les difficultez : car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Eglise. Par-là ma foi devient plus pure , plus ferme , plus assise & plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes , & de tous les orages , je me jette dans la barque de Pierre ; & toute battue qu'elle est des flots , j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils , & je ne crains rien : pourquoi ? c'est que je sçais que dans la barque de Pierre , il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute , Seigneur , une de vos moindres faveurs. Que dis-je , & ne puis-je pas avancer que cet esprit docile & soumis est le premier caractère de vos élus ? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître , si je n'avois pas ce caractère essentiel , toutes mes espérances seroient renversées. Mais , mon Dieu , si d'autres me manquent , ah ! du moins j'ai celui-ci , & vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte , quelque peu de bien que je fasse , je le ferai avec

confiance, parce que je le ferai dans votre Eglise. Hors de-là que ferois-je sur quoi je pusse compter : car une vérité capitale & un principe incontestable dans la Religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Eglise. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Evangile, & dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de régarder comme un Publicain, & comme un Payen, quiconque n'est pas uni à l'Eglise, & ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or puisque hors de l'Eglise il n'y a point de salut, il doit s'en suivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent ; que toutes les vertus qui se pratiquent, ne sont que des vertus vuides, & sans mérite par rapport à l'éternité ; qu'on n'est rien devant vous, & que rien ne profite pour s'avancer dans votre Royaume. Tellement que séparé de l'Eglise, en vain je ferois des miracles, en vain je transporterois les montagnes, je prédirois l'avenir, je répandrois tout ce que je possède en aumônes, je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un Anathème, & je serois inmanquablement rejeté, parce que selon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte, & que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le Prophete, je veux confesser votre saint nom ; mais je le veux *confesser dans votre Eglise*. Je veux publier vos grandeurs, & célébrer vos loiianges ; mais je les veux *célébrer dans votre Eglise*. Je veux annoncer votre parole, & vos divines vérités ; mais je les veux *annoncer dans votre Eglise*.

*Eglise.* C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir. C'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens, & vous adresser leurs vœux. C'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, & c'est la chaire où vous enseignez vos voyes par la bouche de vos Prédicateurs & de vos Prophètes. Toute autre assemblée, le dirai-je après un de vos Apôtres ? toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de satan, & toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si par une vie conforme aux divins enseignemens, & aux regles de cette Eglise où nous avons eu l'avantage d'être élevez & adoptez parmi vos enfans, nous méritons d'être couronnez dans le séjour de votre gloire, & de participer au bonheur de vos Elûs. Ainsi soit-il.



*Esprit de Neutralité dans les contestations  
de l'Eglise*

**Q**U'ai-je affaire de telles & telles questions, qui causent tant de mouvemens dans l'Eglise ? Qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, & qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus, Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas. Je ne suis pour personne, ni contre personne. Tel est votre langage, & ce lui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou

194 NEUTRALITE' DANS LES  
c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or rien de tout cela n'est bon.

Ignorance, parce que ce sont des matières au-dessus de vous, & que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur, parce que vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite & sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Eglise, n'ont rien d'essentiel, & que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique, parce que vous avez des intérêts particuliers à ménager; parce que vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer; parce que vous recevez de certaine part certains secours qui vous seroient refusez, & dont il faudroit vous passer; parce que cet appui, cette protection vous manqueroit, & que vous en avez besoin: car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de Religion. Insensibilité, parce que tout occupé des choses de la vie, & des affaires du monde, vous n'êtes guères en peine de ce qui regarde l'Eglise, & que tous les outrages qu'elle peut recevoir, vous touchent peu. Enfin, lâcheté, parce que vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, & que dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue & qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force, ni assez de résolution, pour résister au mensonge, & à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela & votre conscience devant Dieu en doit être



chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner; & il est à propos que vous les pesiez mûrement, & que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une toute autre importance que vous ne l'avez conçu jusques à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un, dont vous ne reconnoissiez d'abord l'illusion & le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

I. Est-ce ignorance? Il est vrai: n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part & d'autre sont controversez, & ne pouvant connoître par vous-même, entre les divers sentimens, quel est le mieux fondé & le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun, & de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre regle qui vous doit suffire, & qui vous ôte toute excuse, parce qu'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Regle générale; regle commune aux esprits les plus grossiers, comme aux plus pénétrants, & aux plus subtils; regle visible & qui tombe sous les sens; regle qui ne vous peut tromper, & dont vous êtes obligé de reconnoître la superiorité, l'authorité, l'inaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croïance. Cette regle, c'est la décision de l'Eglise. Dès-là que l'Eglise a parlé; dès-là que le souverain Pontife & les premiers Pasteurs qui la conduisent, se sont fait entendre, il ne vous

en faut pas davantage pour vous fixer; & si vous restez volontairement & opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès-lors coupable, parce que vous ne vous soumettez pas à l'Eglise.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, & à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en Theologien les questions sur lesquelles on dispute. On ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayiez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires: mais c'est assez que vous sçachiez que l'Eglise a défini telle chose, & que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières presentes, & dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croiez, agissez selon cette créance, & vous croirez, vous agirez en Catholique.

Ainsi il est inutile de dire: je ne sçais rien, & je ne suis pas d'un état & d'une profession à faire là-dessus de longues & de serieuses recherches; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, & je ne l'ai jamais lû. On veut que je rejette cette doctrine, & je ne l'entends pas. C'est aux sçavans & aux docteurs à produire leurs pensées & à s'expliquer: mais cela me passe & m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages, dont on l'enveloppe

& dont on tâche de l'obscurcir ; il ne vous appartient pas de vous ériger en Juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Eglise , qui en a Jugé, & de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Eglise condamne , & de rejeter ce que l'Eglise rejette , sans en vouloir d'autre raison , sinon que l'Eglise l'a condamné & qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement & hautement ce que l'Eglise vous propose à croire & de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient ; & pour vous en défendre , il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour sçavoir quels sont les sentimens de l'Eglise, puisqu'elle les publie partout, & qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or du moment que vous les sçavez, & que vous ne pouvez les ignorer ; du moment que vous sçavez encore d'ailleurs que l'Eglise de Jesus-Christ ne peut s'égarer , & ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté & toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre ; & pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, & d'une humble & parfaite obéissance. Hé où en serions-nous, s'il en falloit davantage ? Il faudroit donc que chacun , sans nulle différence ni de caractère, ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de Theologie ; que chacun s'appliquât à la lecture des sains Peres, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Ecriture, & des saints Canons. Ce seroit multiplier étrangement les Docteurs, & à force de doctrine renverser toute

II. Est-ce erreur? C'est-à-dire, est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles & telles propositions, que les uns attaquent avec tant de zèle, & que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, & que de quelque manière que vous en pensiez, votre Religion n'en sera pas moins pure, ni votre croïance moins orthodoxe? Je conviens que, comme le Sage a dit des choses du monde, qu'il a plû à Dieu de les abandonner aux découvertes, & aux subtilitez des Philosophes, on peut dire aussi de certaines matières, que l'Eglise les abandonne à nos vûes particulières, & à nos raisonnemens. Les esprits sont partagez en ce qui n'est point défini: l'un enseigne d'une façon, & l'autre d'une autre. L'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable; & l'autre se fonde sur un principe tout contraire, & suit un système tout opposé qui lui paroît plus juste & plus raisonnable. On apporte de part & d'autre ses preuves, on propose les difficultez, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, & l'on s'y arrête: mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parce que ce sont des questions problematiques, sur lesquelles l'Eglise a gardé jusques à present le silence, & n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement sans incliner d'un côté plutôt que de l'autre, j'y consens, & l'Eglise vous le permet. Je sçais de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont

il s'agit presentement. Car c'est-là que tendent ces discours que vous entendez par tout : Qu'on veut tyranniser les esprits , & leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit. Qu'on veut bannir des Ecoles Catholiques les plus grands maîtres , qui sont sans contredit saint Augustin & saint Thomas. Qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts , reçues dans les Corps les plus célèbres & dans les plus sçavantes Compagnies , établies par l'Ecriture , autorisées par la Tradition , & par la plus vénérable Antiquité. Que ce sont au reste de ces sentimens qu'on peut embrasser ou contredire , sans cesser d'être uni à l'Eglise ; & qu'en un mot , soit qu'on les admette , ou qu'on les combatte , le sacré dépôt de la doctrine de Jesus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement , & ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit ; & voilà en même temps ce qui vous rassûre. Mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes ? Ne vous trompez-vous point ? ne vous trompe-t-on point ? un doute de cette nature & sur un sujet de cette importance , mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or où en chercherez-vous l'éclaircissement ; & où le trouverez vous ? vous l'avez dans vos mains & sous vos yeux. Car je vous renvoye toujours au même oracle , qui est l'Eglise. Voyez quel jugement est émané de son Tribunal. Lisez & convainquez-vous. Quoi ? ce que l'Eglise , ce que son Chef visible , ce que les Pasteurs qualifient de scandaleux , de faux , d'hérétique , vous le regarderez comme indifferent par rapport à la foi ?

200 NEUTRALITE' DANS LES  
Ces Anathêmes partis du Siège Apostolique & secondez de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les Eglises particulières, tout cela ne vous étonne point ? vous pouvez tenir contre tout cela ? vous pouvez-vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises & arbitraires ? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent ? quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Eglise universelle ?

III. Est-ce politique ? Car la politique se mêle dans les affaires de Religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures ; & quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, & ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable, & dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout, & de ne rien dire, & c'est à ce milieu qu'on s'en tient comme au tempérament le plus juste & le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être de rien : j'ai mes vûes, j'ai mes prétentions, & pour y réüssir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, où ils me le sont même actuellement. D'ailleurs ce sont, la plupart, des personnes de connoissance, & j'ai toujours été en commerce avec eux. La pruden-

ce m'engage à les ménager. La prudence? mais quelle prudence? la prudence de la chair. Or selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu; & puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu, & réprouvée de Dieu.* Rom. 8.7.

Comment ne le seroit-elle pas? Y a-t'il raison de fortune, de parenté, de société; y a-t'il considération & intérêt humain, qui doit vous lier la langue, & vous empêcher de vous déclarer, de vous élever pour la cause de l'Église, & pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagements de votre Baptême, & ils sont grands en effet. A Dieu ne plaise que j'en diminuë l'obligation. Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques & solennels, & plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu & à son Église sur les sacrez fonts où vous fûtes regeneré en Jesus-Christ. Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vûes si mondaines? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde: mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t'il de commun entre la justice & l'iniquité, entre la lumière & les ténèbres, & qu'a le fidelle à partager avec l'infidelle?* 2. Cor. 6. 14.

Soyez sage & circonspect; je le veux, & je suis le premier à vous y exhorter: mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'Apôtre; soyez-le jusqu'à certain point, & non au-delà. Ayez des égards, j'y consens; mais n'en ayez que jusqu'à l'Autel. Car à l'Autel, c'est-à-dire, quand la Religion est en compromis, &

qu'il y va de l'honneur & de l'autorité de l'Eglise, vous devez oublier tout le reste, & ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu :

*Matth. 19. 29.* *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, je le mettrai au nombre de mes disciples, & il possedera la vie éternelle, Voilà une promesse bien avantageuse ; mais écoutez en même-temps une menace bien terrible, & digne de toute votre réflexion : celui qui sauve sa vie, la perdra ; & celui qui la perdra pour moi, la sauvera.* Dans le sens de l'Evangile, qu'est-ce que cela signifie ? ce que vous ne pouvez trop méditer : sçavoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagemens pour le monde, & qu'en voulant se sauver pour le temps present, on se perd pour l'éternité.

*Matth 10. 39.*

IV. Est-ce insensibilité ? Est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Eglise & la Religion ? mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre, & où vous devez mourir ? Est il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification & de votre salut ?

Vous me direz : je ne l'attaque pas. Non, vous ne l'attaquez pas directement ; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément ; mais on l'attaque, & vous ne vous y opposez-pas ; mais vous ne la soutenez-pas, mais vous ne la dé-



fendez-pas. Or quiconque n'est pas pour elle, est contre elle; de même que *quiconque n'est pas pour Jesus-Christ, est contre Jesus-Christ.* Vous me direz : il n'est question que de quelques points, & faut-il tant se remuer pour cela & se troubler ? Je le sçais ; ce n'est que de quelques points : mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or à l'égard de la foi, tout est d'une extrême conséquence, & il n'y a rien à négliger. Vous me direz : ce n'est pas là mon affaire : mais de qui donc sera-ce l'affaire ! Est ce l'affaire des hérétiques ? Est-ce l'affaire des infidèles ? ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfans de l'Eglise, de s'intéresser pour leur mère, & de résister en face à ses ennemis ! Je dis l'affaire de tous les enfans de l'Eglise : car c'est une affaire commune, & chacun y est pour soi, quoique différemment & par proportion. Ah ! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge : on en manque pour la vérité. Vous me direz : Quand je me déclarerai, la cause de l'Eglise n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet ? De quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettres & sans étude ? On vous l'accorde : l'Eglise peut fort bien se passer de votre suffrage ; & si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'Eglise en devienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, dis-je, afin que vous vous ac-

204 NEUTRALITÉ DANS LES  
quittez de votre devoir envers l'Eglise; afin  
que vous rendiez à l'Eglise l'hommage d'une  
soumission publique qu'elle exige de vous, &  
que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses  
droits, & sans être coupable. De sorte que je  
puis appliquer ici ce que disoit saint Augustin  
dans l'affaire du Pélagianisme, & à l'occasion  
de quelques-uns qui gardoient le silence, & ne  
vouloient point donner à connoître ce qu'ils  
pensoient: *Faisons-leur*, écrivoit ce saint Doc-  
teur à Sixte, seulement Prêtre alors, & depuis  
Pontife; *faisons-leur une salutaire violence pour  
les attirer à nous, non point dans la crainte qu'ils  
ne nous nuisent, mais dans la crainte qu'ils ne se  
perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle seroit honteuse dans  
le service d'un Prince de la terre; & pour en  
éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on  
ne s'exposât: on n'y épargneroit pas sa vie.  
Mais presentement qu'est-ce que je vous de-  
mande au nom de l'Eglise? une parole, un sim-  
ple témoignage de votre déference à ses senti-  
mens, & vous n'avez pas assez de résolution  
pour la prononcer cette parole, ni pour le  
donner ce témoignage! Où donc est l'esprit du  
martyre, dont tout Catholique doit être ani-  
mé? Mais encore que craignez-vous, & qui  
craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour  
vous étonner?

Malheureuse neutralité, qui forme tant de  
fausses consciences! car sous le frivole & vain  
prétexte qu'on demeure à l'écart, & qu'on ne  
prend part à rien, on croit sa conscience en  
sûreté: comme si la foy ne vouloit de nous

point d'autre confession, que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Église de n'oser pas vous renfermer de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite, que vous ne recevez pas le jugement que l'Église a porté, & que dans le cœur vous les rejetez quoiqu'au dehors vous gardiez des mesures & que vous affectiez de paroître neutre ? A combien d'autres donnez-vous, au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, & que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises ? Ils se déclareroient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Église aussi dans tous les temps a condamnée, & traitée de prévarication.

Enfin neutralité favorable à toutes les hérésies, & qui sert à les établir & à les repandre. Car de même que dans une guerre civile les factieux sont contents pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises ; ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point & qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste s'aider & se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité ; mais à condition qu'ils ne l'observeront pas & qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement & plus efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix : mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de

personnes, même de ceux qui ne sont point mal intentionnez, se laissent surprendre à ce piège. Que ne vit-on en paix, disent ils, & pourquoi tout ce bruit? J'aimerois autant, quand le loup est dans la Bergerie, & que le Berger crie de toutes ses forces pour appeller au secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvemens & fait tant de bruit. Sans ces mouvemens, sans ce bruit, que deviendrait le troupeau? La paix est à desirer: qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.



*Pensées diverses sur l'Eglise & sur la  
- soumission qui lui est dûë.*

**I**L y en a qui des interêts de l'Eglise font leurs propres interêts, & il y en a qui de leurs interêts propres font les interêts de l'Eglise. Grande différence des uns & des autres. La disposition des premiers est bonne & toute sainte, & celle des seconds est mauvaise & toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des interêts de l'Eglise leurs propres interêts: comment, & par où? par leur zèle pour l'Eglise, par leur attachement inviolable à l'Eglise, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Eglise; soit sur ses avantages, pour y prendre part & s'en réjouir; soit sur ses disgraces, pour s'en affliger & y compatir. De sorte que sans égard à aucun interêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les interêts de l'Eglise,

& y adreſſent toutes leurs intentions & tous leurs deſirs. Mais les autres ſe conduiſent par un principe & un ſentiment tout oppoſé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Egliſe : c'eſt à-dire , que pour autorifer l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignitez Eccleſiaſtiques, ils ſe regardent volontiers comme des ſujets utiles à l'Egliſe, comme des gens capables de rendre à l'Egliſe des ſervices importans & d'y faire beaucoup de bien. Beaucoup de bien ! Hé que ne ſont-ils de meilleure foy , & que ne connoiſſent-ils mieux le fond de leur ame ! Leur vûë directe & primitive n'eſt pas tant le bien qu'ils feront dans l'Egliſe , que le bien & les revenus dont ils y jouiront.

¶ On ne peut trop reſpecter la primitive Egliſe : mais la haute idée qu'on en a ne doit pas ſervir à nous faire mépriſer l'Egliſe des derniers ſiècles. Dans la primitive Egliſe, parmi beaucoup de ſainteté, il ne laiſſoit pas de ſe gliffer des relâchemens ; & dans l'Egliſe des derniers ſiècles , parmi les relâchemens qui ſ'y ſont gliffés il ne laiſſe pas d'y avoir encore beaucoup de ſainteté.

¶ Oſerois-je faire une comparaison ? Elle eſt odieuſe , mais elle n'en eſt pas moins juſte. N'avoir pour l'Egliſe & pour ſes jugemens qu'une ſoumiſſion de reſpect ; ne lui rendre qu'un honneur apparent & extérieur ; ne déferer à ſes oracles que par le ſilence, lorsqu'en ſecret on s'éleve contre elle, lorsqu'on lui reſiſte dans le cœur, & même par les effets : n'eſt-ce pas traiter cette Epouſe de Jeſus-Chriſt, comme Jeſus-Chriſt lui-même,

son divin Epoux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion ? Ils le couronnerent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venoient tour à tour se prosterner à ses pieds & l'adorer : voilà de grands témoignages de respect ; mais en même temps ils le frappoient au visage, & lui donnoient des soufflets.

¶ Cette grande lumiere du monde chrétien, ce Docteur par excellence & ce défenseur de la grace, cet homme d'un génie si élevé & d'une si haute réputation dans tous les siècles qui ont suivi, Saint Augustin, en traitant des matieres de religion, ne vouloit pas qu'on le crût sur son autorité particuliere, ni sur sa parole, mais il renvoyoit au témoignage de l'Eglise. Aujourd'hui des troupes de femmes, faisant profession de pieté, & conduites par un directeur, qui certainement n'est rien moins que Saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déferer à nul autre Tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un sçavoir très superficiel, voilà leur Evêque, leur Pape, leur Eglise.

On me dira qu'elles a gissent de bonne foy, & que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement & de tant d'opiniâtreté, doive être traitée de bonne foy, ou qu'une telle bonne foy puisse être devant Dieu un titre de justification.

¶ Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon

Directeur : c'est le Pasteur de mon ame ; voilà ma regle. Mais selon cette regle , croyez-vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Eglise , auxquelles ce Directeur n'est pas soumis ? Conduite pitoyable , & hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Eglise pour vous attacher à ce Directeur , cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement , & non par le vrai principe , qui est un principe de religion , puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce Pasteur particulier , vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles & le Corps des Evêques qui lui sont unis de communion.

¶ Dieu par le Prophète Isaïe se plaint qu'il a formé son Peuple ; qu'il a pris soin *de les* *Isai. I. 3.* *nourrir comme ses enfans , de les élever , & qu'ils l'ont méprisé.* Les Prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Eglise , lui font dire dans un sens moral & spirituel , qu'elle nous a formés en Jesus-Christ ; que dès notre naissance & par la grace de notre Batême , elle nous a reçus entre ses bras & dans son sein ; qu'elle nous y a fait croître , & qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste , qui sont ses divines instructions & ses Sacremens : mais que nous ne lui témoignons que du mépris , que nous la déshonorons , que nous la scandalisons par notre conduite & par une perpetuelle transgression de ses commandemens. Cette application est juste , & cette plainte solide est bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel & moral , & prenons la chose dans le sens des ter-

mes le plus literal, dans le sens le plus propre ; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distinguez que par le rang qu'ils tiennent dans l'Eglise, ne sont riches que des biens de l'Eglise, & sont toutefois les plus rebelles à l'Eglise & les plus déclarez contre elle ? C'est bien à leur sujet, & bien à la lettre, que l'Eglise peut dire ; des uns, *je les ai nourris*, & la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'Autel ; des autres, *je les ai élevéz*, aggrandis, & sans l'éclat qui leur vient de moi, peut être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité & des ténèbres. Cependant, leur reconnoissance à quoi se réduit-elle ? à une obstination invincible contre mes plus sages & mes plus saintes Ordonnances.

*Enutri-  
vi.*

*Exalta-  
vi.*

*Preve-  
vunt me.*

¶ On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Eglise : c'est-là leur attrait, c'est leur devotion. Elles entrent dans toutes les intrigues & tous les mystères : car certain zèle n'agit que par mystères & que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en desordre. Un mari, des enfans, des domestiques en souffrent ; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Ecriture qu'elles ont si souvent dans les mains, & où elles se piquent tant d'être versées, & intelligentes, on peut bien leur dire avec Saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Eglise de Dieu ?*

*1. ad Tim.  
3. 5.*



¶ Zèle pour l'Eglise, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste, c'est une vertu; & toute vertu consiste dans un milieu & dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Eglise, & en cela vous faites votre devoir, & le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Eglise ne les prend elle-même? Pourquoi ces abattemens, ces désolations où vous tombez? Pourquoi ces inquiétudes, ces allarmes continuelles! Pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? N'omettez rien de tout ce qui dépend de votre vigilance & de votre attention; parlez, agissez: mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Eglise; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes, beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

¶ Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Eglise, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment Catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques & aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours & dans leurs écrits un grand attachement à l'Eglise, que de prêcher la soumission à l'Eglise, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Eglise. Mais quelle est cette Eglise pour laquelle ils semblent si zélés? une Eglise à leur mode, & qu'ils se sont faite; une Eglise ou plutôt une

secte séparée de la vraye Eglise. Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Eglise, & voilà ce qui éblouit les simples & ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Esau.* C'est donc à la regle & au caractère distinctif que nous a marqué Saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Pere parle de Satyre, son frere, & voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de graces participer au Sacrement de l'Autel, & dans cette pensée il s'adressa à l'Evêque du lieu. Mais comme s'étoit un temps de division & de schisme, il s'informa d'abord si cet Evêque étoit Catholique: *C'est-à-dire*, ajoute Saint Ambroise, expliquant ce terme de Catholique, *s'il étoit uni de communion & de créance avec l'Eglise Romaine.* Car sans cela Satyre ne reconnoissoit point de vraye Catholicité, & n'en devoit point reconnoître.

Amb.

¶ Tout est subordonné dans l'Eglise: mais ce grand principe, ce principe si raisonnable & si essentiel pour la conduite & le bon ordre de toute société, nous l'entendons diversement selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides & les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous mêmes; c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle: il se ralentit beaucoup, & même il s'éteint absolument. Ainsi entendez parler un supérieur Ecclesiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction; ce sont des plaintes perpétuelles du

peu de docilité qu'il trouve dans les esprits ; ce sont de profonds gémissemens sur le renversement de la discipline , parce que chacun veut suivre ses idées , & vivre à sa mode ; ce sont les discours les plus pathétiques & les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance , pour établir la règle & pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage , solide , incontestable : mais ils seroit question de voir si ce qu'il dit , il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine & l'égitime Puissance dont il relève & à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace & plus persuasif , que tant de gémissemens & tant de plaintes , que tant de belles maximes & tant de discours. Peut-être croiroit-on , en se soumettant , affoiblir l'autorité dont on est revêtu , & c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est dûë , donnons nous-mêmes l'exemple , & rendons de bonne grace l'obéissance que nous devons.

¶ Dans les troubles de l'Etat le bon parti est toujours celui d'un Roi & de son Conseil ; & dans les troubles de l'Eglise , en matiere de créance & de doctrine , le bon parti est toujours celui du Vicaire de Jesus Christ , du Siège Apostolique & du Corps des Evêques.

¶ Un époux infidelle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche , voilà l'idée que je conçois d'un Beneficier , qui par un intérêt temporel & tout humain , quitte son Eglise pour passer à une autre. Mais , dit-il , je ne fais rien contre les regles , dès que la Puissance Ecclesiastique &

supérieur me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qu'il lui plaira. Des Pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent ils, a permis de faire un acte de divorce, & de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jesus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à la dureté de votre cœur.

Marth.  
29 8.

D'autres n'ont garde d'abandonner un Bénéfice qu'ils possèdent, & ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains; mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler Bénéfices sur Bénéfices. Ils disent aisément, & le disent même bien haut : ce n'est pas assez; mais on ne les entend jamais dire; c'est trop. Le Prophete parlant à ces riches qui entassent acquests sur acquests, & joignent maisons à maisons, s'écrioit : N'y

Isai. 5. 8.

aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter? Il me semble que je pourrois m'écrier de même : N'y aura-t-il que vous dans l'Eglise pour la servir? Mais que dis-je, pour servir l'Eglise? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons & plus d'obligations de la servir.



D E

## L'ETAT RELIGIEUX.



*Vritable bonheur de l'Etat Religieux.*



Uand on parle du bonheur de l'Etat Religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines; & j'avoue que je n'entends pas volontiers des Prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toutes peines & dégagée de tout soin. On diroit, à les en croire, que le Religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter; que rien ne lui manque, & que tout lui rit; que tout succède selon ses desirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres & au-delà lui sont ouvertes; pour un pere & une mere dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargez de sa conduite. Tout cela est beau: mais le mal est que tout cela n'est guères Evangelique; & pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jesus-Christ nous eût promis & qu'on eût à attendre dans la religion? Outre

qu'on trouveroit beaucoup à décompter des esperances qu'on auroit conçues en embrassant l'état Religieux, il seroit sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire, des avantages purement temporels & des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession Religieuse, c'est l'abnegation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix; & voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vûë, s'éloigne de la vérité, & par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne, qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, & qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, & qu'on lui montre routes les épines dont est semée la voye où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie Religieuse, sinon l'Évangile réduit en pratique, & dans la pratique la plus parfaite? Et qu'est-ce que l'Évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une ame & la rebutter; & moi je répons, que c'est de-là même au contraire qu'elle peut & qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre & à l'affermir dans sa résolution: comment? parce que c'est de-là qu'elle apprend à estimer l'état Religieux par

où

où il est précisément & souverainement estimable; sçavoir, comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'ame Religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux merites pour l'éternité & accumuler sans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquel elle doit uniquement s'attacher, & en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussi est-ce sur cela seul que le Prédicateur lui-même doit insister, & en cela seul qui doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession Religieuse. Quoiqu'il en soit de tout le reste, & quelques couleurs qu'on employe à l'embellir & à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état Religieux & des personnes qui s'y engagent, ce que Saint Paul disoit en général du Christianisme & des Chrétiens qui le professoient: *Si l'esperance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes nous sommes les plus malheureux.* <sup>1. Cor. 15. 19.</sup>

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être défavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie Religieuse, & surtout ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation Religieuse comme d'un gage de prédestination & de salut, qu'on m'y fera reconnoître une prédilection de Dieu & une providence spéciale par rapport à mon salut, ah! c'est alors que je m'écrierai avec le même Saint Paul: *Au milieu de mes tribulations & dans les plus rudes* <sup>2. Cor. 7. 4.</sup>

épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joye.*

J'ajouterais encore comme le Prophete Royal:

Pf. 83.  
11.

*Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle.* Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, & que j'y occupe les dernières places; que j'y occupe les dernières commoditez d'une étroite pauvreté, & que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse: que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattuë, domptée, immolée, il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non-seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, & c'est-là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession Religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide & de réel, & c'est toujours dans chaque sujet à ce qu'il y a de réel & de solide qu'un Prédicateur doit s'arrêter. Autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre, que l'Evangile après tout, que tous les Peres de l'Eglise fondez sur la parole de Jesus-Christ, promettent au Religieux, non-seulement le centuple de l'autre vie qui est le salut éternel, mais encore dès cette vie présente un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit & toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent,



puisqu'il a dit dans les termes les plus formels, *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou ses heritages, qui dès-à-présent ne reçoive cent fois autant, & qui dans le siècle à venir n'obtienne la vie éternelle.* Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une ame Religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, & qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages & tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes verifient ce beau passage de Saint Marc, & qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel, & sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs & de vaines exagerations.

Quand Jesus-Christ donna la paix à ses Disciples, il les avertit en même temps que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit ni qu'il la desire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin Maître : c'est la mienne, & non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse & reprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises & les commoditez de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature & qui satisfait l'amour propre : mais la paix de l'ame Religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpetuel de ses appetits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volonte. Tellement que le Religieux ne peut être content dans sa retraite,

qu'autant qu'il sçait s'humilier , se crucifier , se vaincre , se rendre obéissant , pauvre , patient , assidu au travail , exact à ses devoirs , ne se dispensant de rien , ne se menageant en rien , ne voulant être épargné sur rien . Il lui en doit coûter pour cela : mais par une espèce de miracle , moins il se ménage , moins il s'épargne lui-même , & plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur .

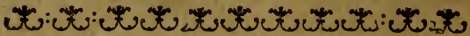
Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautéz les plus régulières & les plus austères , qu'on témoigne plus de satisfaction , & qu'on trouve le joug de Jesus-Christ plus doux & son fardeau plus léger ! Tout contribué à ce contentement & à cette tranquillité d'une ame vraiment Religieuse , l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines & son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes ; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs , pour se laisser conduire selon leur gré & selon leurs vûes ; le calme de la conscience ; l'attente de cette souveraine beatitude où elle aspire uniquement & vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès ; sur-tout l'onction intérieure de la grace divine qui la remplit . Car Dieu , fidelle à sa parole , a mille voyes secretes pour se communiquer à cette ame & pour la combler des plus pures delices .

A en juger par les dehors , on ne voit rien dans tout le plan de sa vie , que de pénible & de rebutant : clôture , solitude , silence , dépendance continuelle , soumission aveugle ,

regle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humilians, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des ames qui n'ont jamais pénétré plus avant, & qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mysteres de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du Prophète, & réservées à ceux qui craignent le Seigneur? combien plus encore y en a-t'il pour ceux qui l'aiment & qui le servent en esprit & en verité?

De-là vient par une merveille que l'homme terrestre & animal ne comprend pas & ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme Religieux & spirituel par l'expérience & le goût le plus sensible; delà, dis-je, il arrive, qu'au lieu que les gens du monde avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours mal contens & se plaignent incessamment de leur sort, le Religieux dans son denuëment, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide & dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de benir sa condition, & fournit paisiblement toute sa carriere. La paix qu'il possède, est la paix de Dieu; & l'Apôtre qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens & que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà encore une fois par où je veux qu'on représente aux personnes Religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, & ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne se-

ront heureuses que par-là ; mais que par-là même aussi elles le seront pleinement & constamment.



*Vocation Religieuse : combien il est important de s'y rendre fidelle & de la suivre.*

C E n'est point une chose indifférente ni d'une legere importance de manquer à la vocation de Dieu , quand il appelle à l'état Religieux. Nous avons là-dessus dans l'Evangile même un exemple, qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur & résiste à l'attrait de sa grace. Examinons-en toutes les circonstances, & il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidelité sur un point aussi essentiel que celui-ci, & quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant , c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin maître, comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Mat. 19. 17.* *Gardez les commandemens*, lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme repliqua : *Seigneur , c'est ce que j'ai fait jusques-à-présent , & ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, & qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la Religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, & dont le monde jusques-là n'a cor-

rompu ni l'esprit ni le cœur. Quoiqu'il en soit, Jesus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit; il témoigna concevoir pour lui une affection particuliere; il l'envisagea d'un œil de bienveillance; & l'invitant à une sainteté plus relevée, *Si vous voulez lui dit-il, être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres & suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation Religieuse; mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir: la proposition du Fils de Dieu l'étonne; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages & de s'en défaire; cette pensée l'attriste, il ne sçauroit s'y résoudre, il se retire. De-là que s'ensuit-il, & qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittoit les voyes de la perfection qui lui étoient ouvertes, sans quitter néanmoins les voyes du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, & que pour être sauvé c'est assez de les avoir observez. Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement: car se tournant vers ses disciples, *Je vous le dis en verité, s'écrie-t-il; difficilement un riche entrera dans le v. 23<sup>r</sup> Royaume des Cieux.* Quelle conclusion? Quoiqu'elle regardât tous les riches en general, elle avoit un rapport particuliet à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens & qui par attachement aux richesses temporelles avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandemens. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci: *difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Évangile.* Cependant il ne s'en tient

pas là ; mais il declare expressement que ce riche de qui il s'agissoit , auroit bien de la peine à se sauver , & qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi ? parce que si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil , elle étoit devenue pour lui comme une obligation , en vertu de la grace speciale qui l'y appelloit , & qu'il rendoit inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut ; & en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie Religieuse , & qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontez du Seigneur ? C'est-là qu'elle doit imiter , autant qu'il lui est possible , la promptitude & l'ardeur de Magdelaine , qui dans le moment quitta tout , dès qu'on vint lui dire , *Le maître est ici & il vous demande.*

*Ioan. II.* Et parce qu'une telle résolution est quelquefois sujette , ou par une considération de fortune , ou par une affection naturelle , à de grandes contradictions de la part d'une famille , c'est là que lui est non-seulement permise , mais en quelque sorte ordonnée une pieuse dureté pour voir sans se troubler , le trouble d'un pere , & sans s'attendrir , les larmes d'une mere. Car *je veux sauver mon ame* , disoit dans une pareille conjoncture la genereuse Paule. Cette seule raison répond à tout , & tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De-là même nous devons juger combien de leur part des parens se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfans & qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait entendre à eux. C'est s'oppo-

fer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, & c'est détourner des enfans de la voye du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation: c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parens même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle; qu'on veut qu'elle sçache ce qu'elle quitte, & pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux & raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très-dangereux & souvent en effet très-pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, & qui néanmoins est solide & importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que d'une part on lui présente le poison, sans lui présenter d'autre part le contrepoison; & de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, & on l'expose à la tentation la plus forte. Developpons ceci davantage, & faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit deffiler les yeux à une jeune fille, & lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'interieur des familles, & lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du

monde est accompagné, ce seroit pour elle un préservatif: mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; & cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornemens du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'apperçoit devant elle qu'une figure brillante & agréable, qui l'éblouit, & qui naturellement doit plaire. D'où il arrive de deux choses l'une: ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait, & qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentimens & manquant aux desseins de Dieu sur elle; ou du moins que persistant dans sa résolution, & se mettant en devoir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde qui ne servira qu'à la troubler, à certains momens d'amertume & d'ennui presque inévitables jusques dans les plus saintes communautés. Or pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, & prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoitra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au Ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoiqu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que de votre côté son choix soit pleinement libre, & du reste laissez-la marcher à l'Autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, & il sçaura bien dans sa sainte mai-



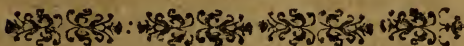
Ton l'éprouver lui-même , autant qu'il faut , & selon-qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dis que ce devoit être assez pour vous qu'en se dévotiant à l'état religieux , son choix de votre part fût pleinement libre , & en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parens tout mondains , par des vûës également contraires , & à l'esprit du Christianisme & aux sentimens de l'humanité. Car quelque respectable & quelque inviolable que soit la liberté des enfans au regard de la vocation , sur-tout de la vocation religieuse , on abuse de l'autorité qu'on a sur eux , en l'étendant jusques sur leur volonté , & sans les consulter , ni consulter Dieu , on les détermine par une espèce de contrainte à une profession qui ne leur convient en aucune sorte , & à laquelle ils ne conviennent point , puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelez. Or qu'est-ce que cela ? je n'en puis donner une figure plus juste , mais tout ensemble plus terrible , que ce qui nous est représenté dans l'écriture : le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au Pseaume cent cinquième , où le Prophète rapporte que les Juifs séduits par les nations étrangères , & engagez dans leur idolatrie , conduisoient eux-mêmes leurs propres enfans aux pieds des Idoles , & que là sans respect de la nature & de ses droits , ils verssoient le sang de ces innocentes victimes & les immoloient aux demons. Quels meurtres ! Quels parricides ! mais je puis le dire , & ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons en-

core de nos jours, quand des peres & des meres trompez par les fausses maximes du monde, font violence à des enfans pour les bannir de la maison paternelle, & les confiner dans un Cloître. Que dis-je, après tout? ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah c'est à Dieu! Hé ne sçait-on pas combien ses parens inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu, & de son service? Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité & leurs intérêts: ces enfans coûteroient trop à entretenir, & il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, & la passion d'élever une famille: pour la mieux établir, il faut la soulager, & en réunir les biens, qui se trouveroient partagez entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour & leur prédilection pour un fils uniquement cher: il faut qu'il emporte tout, & que l'héritage des autres soit la retraite & la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les Idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au Tribunal de Dieu. Je dis immolées; car c'est leur donner la mort: une mort purement civile, j'en conviens; mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente & forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts & bien vifs; mais c'est que je conçois fortement & vivement la chose: & si dans le monde on la concevoit de même, tant de peres & de meres y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un

plein sacrifice d'eux-mêmes : mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, & si ce n'est un sacrifice volontaire.



*Esprit Religieux : quels biens il produit ; comment il s'éteint, & comment on peut le faire revivre.*

Comme il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux, qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendants d'Israël, quoique descendants d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israélites* : & que *leur* Rom. 6. manquoit-il pour l'être ? l'esprit de la loi. Que manque-t'il de même à une infinité de chrétiens, pour être de vrais chrétiens ? l'esprit chrétien. Et que manque-t'il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux ? l'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux ? c'est une sincère estime de sa vocation, & une disposition intérieure & habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sçait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine & immédiate de toutes nos intentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé. Telle est l'ame qui doit lui donner la vie, je

dis cette vie spirituelle, cette vie divine & surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la Maison de Dieu, qu'un membre mort & inutile, soit pour la Religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, & dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire? Quels abus au contraire, quels desordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'ils commencent à s'éteindre? Comment le perd-on? Comment peut-on le faire revivre & le ressusciter? Autant de points dignes des plus sérieuses réflexions, & dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse :  
*Sap. 7. Tous les biens me sont venus avec elle.* En effet qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu & la sanctification des exercices de son état, enfin la paix & un parfait contentement dans son état. Que d'avantages! comprenons-les bien: & considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état, pourquoi? parce qu'alors le religieux estime son état. Or de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vû, & que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses de l'un &

de l'autre sexe, s'affectionner à des états, dont l'austérité révolte tous les sens, & semble être au-dessus des forces humaines: tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, & que ce qui devoit selon les sentimens ordinaires leur inspirer de l'horreur, & les rebuter, leur devient un attrait pour les engager & les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état, pourquoi? parce qu'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la desire véritablement & ardemment, qu'il la desire même uniquement. Or n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable, & une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude ce sont ses devoirs, toute son occupation ce sont ses devoirs, toute sa vie ce sont ses devoirs. Il n'en ômet pas un, & il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance, & autant de soin, que si c'étoit le seul dont il fût chargé, & dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état, pourquoi? parce qu'alors le religieux n'ayant rien de plus à cœur que son avancement dans les voyes de Dieu, & sçachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui sans être proprement des devoirs, ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs, & des coûtumes établies, il s'en fait à lui-même des regles, & comme des loix inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, & de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification & la patience dans toutes les vertus. Il embrasse

tout , il se réduit à tout , il profite de tout. Le prix devant Dieu & la sanctification des exercices de son état , pourquoi ? parce qu'alors le religieux ayant toujours Dieu présent , & en conservant par tout le souvenir , il ne se conduit que par des vûës superieures & toute religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir , point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent , & ce qui en rehausse particulièrement la valeur , c'est la sainteté même du principe d'où elles partent , & l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix & un parfait contentement dans son état : dernier avantage , qui est la suite inmanquable des autres. Car le religieux aimant son état , goûtant tous les devoirs de son état , s'affectionnant aux moindres pratiques de son état , envisageant Dieu dans tous les exercices de son état , & y trouvant un trésor de mérites qu'il amasse , & qu'il grossit d'un jour à l'autre , doit par une conséquence infaillible se plaire dans son état , & y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusques à présent ont vérifié ; & comme le bras de Dieu n'est point racourci , & que sa grace , malgré l'iniquité du siècle , opere toujours avec la même onction , c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations au reste , cette onction que Dieu répand dans l'ame religieuse , n'ont rien de ces plaisirs grossiers , ni de ces vaines douceurs , où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures , toutes célestes , qui par l'alliance la plus merveilleuse

s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnegation évangélique, & toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue ; où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inalterable, on ne cesse point de bénir son sort, l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes & de toutes les joyes du monde.

Or encore une fois qui fait tout cela ? je l'ai dit : l'esprit religieux. Esprit intérieur, qui du fond de l'ame où il reside, se communique au-dehors, & se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manieres. Les gens du monde s'en apperçoivent bien ; & de deux religieux, ils sçavent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, & celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, & le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat, par où, selon l'ordre & la sage discipline de l'Eglise, il faut passer, avant que de prendre avec la Religion un engagement fixe & immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone, & qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient par-dessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, & ne leur recommandent rien avec plus d'instance, que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, & de l'y maintenir jusques à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement.

de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir ; & que de cette racine doivent proceder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière & conforme à la profession religieuse.

II. Mais parce que les contraires ne paroissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vû quels biens produit l'esprit religieux, voyons quels abus & quels desordres s'introduisent dans une communauté, dès qu'il commence à s'éteindre. Il seroit à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes & moins éclatantes ; mais on est obligé de le reconnoître, quoiqu'avec une extrême douleur : c'est par-là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'étoit conservée dans toute sa vigueur, & qui long-temps avoient été l'édification de l'Eglise. Dieu y étoit servi fidèlement & saintement : la bonne odeur de leur piété se répandoit de jour en jour, & se perpetuoit d'année en année. Tout le public en étoit instruit, & les regardoit comme des asiles de l'innocence Chrétienne, & de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vançoit de tous côtez la tranquillité, l'union, la charité qui y regnoit, & qui d'un grand nombre de sujets ne faisoit qu'un même cœur, & qu'une même ame. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie, & renversé ce bel ordre ? comment est arrivé ce changement prodigieux, & cette triste décadence qui a perdu des Communautés où l'observance étoit si exacte, & la regle si bien établie ? c'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du



monde, & que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux. Je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission, l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, & qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence & d'indépendance, un esprit de tiédeur & d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences & des distinctions, impatient, délicat, sensible, & la source enfin de mille divisions: car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie semée dans le champ du Pere de famille, y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se déränge, & qu'elle prenne une face toute nouvelle; que de maison de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints réglemens sont négligez, où chacun vit selon son gré, & où les fautes demeurent impunies; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déference à leurs avis & à leurs réprehensions, ni assiduité à la priere, ni zèle pour la fréquentation des Sacremens, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérité. S'il y reste encore quelques ames véritablement religieuses, de quel œil voyent-elles une défection si générale & si déplorable; & de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles com-

parent l'état présent, où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, & dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gemissemens, d'autant plus douloureux, qu'elles se croient moins capables de remédier au mal qui les afflige. Car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, & n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentimens, parce qu'elles sçavent que tout ce qu'elles diroient, seroit mal reçu, & ne serviroit qu'à irriter les esprits. Cependant le desordre, bien loin de se corriger, croit tous les jours. A mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminuë; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières; & en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égaremens, à quels scandales? Helas! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible & bien touchante.

Il est vrai après tout que de pareilles chûtes sont moins ordinaires, & moins à craindre pour toute une Maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient, & qui s'écartent de leur devoir. Car quoique le Corps d'une Communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes & mal affectez; c'est-à-dire, qu'il peut y avoir de mauvais Sujets, qui se relâchent & qui dégènerent de la sainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'es-

prit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencemens. Peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur & une résolution, dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies. Au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin, & qui sçait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus? O aveugles & insensés, disoit saint Paul aux Galates, *Gal. 5* vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien: pourquoi n'avez-vous pas continué de même, & quel obstacle s'est opposé à votre persévérance? Cet obstacle à l'égard du religieux dont nous parlons, & à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit & le gouvernoit. Trop de commerce & de distractions au-dehors, trop de mouvemens même & d'agitations au-dedans, omissions trop libres & trop fréquentes de l'observance régulière, négligences & tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions: tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes: il ne pense plus comme il pensoit, il ne goûte plus ce qu'il goûtoit, il n'agit plus dans les mêmes vûes qu'il agissoit. Son état qu'il aimoit, lui devient en-

nuieux & insipide ; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes & gênans ; mille petites pratiques qui ont passé en coûtume, & qu'une sainte ferveur ajoute à la regle, ne sont plus dans son estime que des minuties & des dévotions de Novice. Il se ménage, il s'épargne, & tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grace, qu'avec une espece de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, & qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des Superieurs. Ainsi dans une langueur mortelle il traîne une vie lâche, imparfaite, & sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite ? Plût au Ciel qu'elle fût seulement inutile, & qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est. Car dans ce relâchement il n'est pas possible qu'on ne soit exposé à bien des péchez, beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, & qui au Jugement de Dieu seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire presentement toute l'attention nécessaire, & n'attendre pas à y chercher le remede lorsqu'il n'y en aura plus. Il y en a encore, & quel est-il ? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. en effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une ame qu'on ne puisse le rappeler, & il ne s'amortit point de telle

sorte qu'on ne puisse le réveiller & le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, & confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement & d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon ennemi du progrès spirituel, & de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une ame religieuse, & pour s'opposer à la grace qui la sollicite intérieurement & qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voyes, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultez qu'elle n'ose esperer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût & un abattement, où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir : mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas ? Hé ! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien avec l'assistance divine reprendre l'esprit du Christianisme ; pourquoi lui seroit-il plus difficile avec le même secours de reprendre l'esprit de sa vocation ? Il y a des moyens pour cela, & les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la priere.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de Religion qui m'a fait renoncer au monde, & dont j'ai reçu les prémices en recevant l'ha-

bit Religieux, ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer, est la réflexion. C'est-à-dire que je dois attentivement considérer, & me remettre devant les yeux ces grands objets dont j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie, & en certaines rencontres, surtout depuis que je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison: que je dois me retracer vivement ces grandes vûes que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon ame, de la vanité du monde & de ses dangers, des avantages de la retraite, & de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi & de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme Chrétien, soit particuliers comme religieux; des hommages qui lui sont dûs, des graces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend, & qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidelité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même & contre moi-même; je dois me dire: où en suis-je, & que fais-je dans mon état, dans cet état de sainteté & de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant, que me suis-je proposé, & en m'y consacrant qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon ame; & jusques dans l'asile où elle devoit être à couvert de tout péril, je la perds, du moins je m'expose à la perdre. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; & ce monde que je fuïois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion; ou je tâche de

le

le rapprocher de moi ; je ne me plais qu'avec lui, & tout sans lui m'est un désert & m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse ; mais de bonne foi qu'est-ce que ma vie ? n'est-elle pas moins religieuse que séculière, & combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement & plus religieusement que je ne vis ? J'ai voulu me donner à Dieu, & m'y donner sans réserve ; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appelloit, & remplir les desseins de sa providence ; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits, je lui en ai fait au pied de son Autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois ; que je marche dans ses voyes, & que j'accomplisse ses desseins ; que je le serve selon qu'il le demande & qu'il le mérite ; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, & que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée ? Hélas ! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le dérèglement. Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, & voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir ? Demeurera t'elle toujours impunie ? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t'il de même, & quand je paroîtrai à son Tribunal, aura-t'il la même indulgence ? Toutes ces pensées bien approfondies en de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une ame, & c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion,

& d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit, si je *comprendois*, je *croirois*, lui répond, *croyez*, & vous *comprendrez*. On peut faire la même réponse à un religieux: si j'avois, dites-vous l'esprit religieux, j'agirois; mais pour l'avoir, agissez: c'est en agissant que vous le formerez dans vous, & que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; & vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? Vous le pouvez, aidé de la vertu celeste. Vous pouvez, dis-je indépendamment du goût du sentiment, de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle. Vous pouvez aux heures & aux temps prescrits vous recueillir devant Dieu & méditer, lire de bons livres & vous y appliquer, rentrer en vous-même & faire l'examen de votre conscience, approchez plus souvent du Tribunal de la pénitence, de la sainte Table, & y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, & les réciter avec plus de reverence & plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre, ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous sçavez assez quels sont les observances propres de votre institut: vous en voyez la pratique dans votre communauté: soumettez-vous à tout cela, & n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez



qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une genereuse résolution, & que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas, & suivant toujours la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, & je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramenera avec lui l'esprit de Dieu, ou pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramenera lui-même, & qu'il vous secondera. Vous ferez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le Ciel, & vous vous écrirez comme le saint homme Job : *Ce que mon* Job. 6. 7  
*ame rejettoit avec horreur, est maintenant ma plus douce nourriture* Votre profession & tous ses engagements, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient, ou qu'ils vous le sembloient, vous deviendront aisez, & vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons & disons quelque chose du troisième moyen, qui est la priere. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir; & voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Evangile par ces paroles si expressees, *Demandez & vous recevrez.* Or si Dieu est toujours disposé à nous écouter lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines & d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son Esprit, & que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi l'ame religieuse concevant les dommages infinis que lui a causé la perte qu'el-

le a faite de l'esprit religieux, & touché d'un vrai desir de les réparer, n'a point de ressource plus prompte ni plus solide, que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misere : Hélas ! Seigneur elle est extrême & vous en êtes témoin ; vous voyez la désolation de mon cœur & le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre presence *comme une paille sans suc & toute desséchée*. Ah ! mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnoisse coupable, & qu'elle lui en témoigne humblement & affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le desordre de mon état, mais à moi-même ; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, & je confesse devant vous que j'ai péché. Juste sujet de mes regrets & de mes gemissemens ! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères, & vous le sçavez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, & qu'elle lui redemande cet Esprit de grace, qui peut seul la relever ou la mettre en disposition de se relever elle-même. Jusqu'à quand, ô mon Dieu ! jusqu'à quand ? n'y a-t'il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, & ne sortirai-je point de mon assoupissement ? Daignez me renvoyer votre Esprit, & l'Esprit de la sainte Religion où il vous a plû de m'appeller. Avec cet esprit religieux vous me rendrez la vie ; mais sans cet esprit religieux je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontez passées, & des mi-

Job. 13.  
26.

faciles  
d'autr  
pas p  
Ils s  
plus d  
domie  
qu'ils  
bras,  
vous  
revêtu  
comb  
tè ;  
font d  
siez-v  
dictio  
avec  
je n'e  
me re  
cessi  
soit la  
prouv  
il n'e  
parce  
vûes,  
cher  
avec  
l'espr  
tréfon  
re &  
chete  
heure  
le fait

Faciles que sa grace a opéréz en faveur de tant d'autres. Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux ? Ils s'étoient égarez comme moi, & peut-être plus que moi ; mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier desir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, & revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une Communauté ; & après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. Hé, mon Dieu, puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions ! J'en ai le même besoin, je les desire avec la même ardeur ; il ne tient qu'à vous que je n'en ressentie les mêmes effets. Enfin que l'ame religieuse insiste toujours, & qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir, & qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas long-temps sa perseverance : car il n'est point de priere qu'il agrée davantage, parce qu'il n'en est point qui soit plus selon ses vûes. Quoiqu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor Evangelique : trésor caché & tout interieur, mais si nécessaire & si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux, quiconque le possède ; plus heureux, quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusques à la mort.



*Habit Religieux, ce qu'il signifie, & à quoi il engage.*

**C**E que l'Apôtre saint Paul recommandoit aux premiers fidelles, il nous le recommande à tous, qui est de nous revêtir de notre *Rom. 13.* *Seigneur Jesus-Christ.* Or dans un sens spirituel, *14.* se revêtir de Jesus-Christ, c'est se remplir l'esprit & le cœur des maximes de Jesus-Christ, & de ses sentimens; c'est conformer sa vie à la vie de Jesus-Christ, & regler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, & dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, & admise à ce saint état, que dans la cérémonie de sa vêtüre, c'est de Jesus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jesus-Christ, puisque l'habit Religieux est un habit pauvre; elle se revêt de l'humilité de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste & humble; elle se revêt de la pénitence de Jesus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, & voyons plus en particulier quel est le mystere du saint habit que nous portons en qualité de Religieux. Voyons quels en sont les engagements, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il con-

dans le  
nous  
rons,  
qui no  
dificat  
tout  
lutaire  
te n  
Qu  
user de  
ment:  
des di  
invisib  
touche  
parole  
ne se  
mais e  
Christ  
tes d  
fession  
vre, a  
te la fo  
a ren  
immort  
Le Rel  
conno  
gneil h  
Christ  
publi  
humb  
est enn  
siècle,  
de cher  
un fau  
dre lar

damne nos relâchemens, de quelle maniere il nous honore, & de quelle maniere nous l'honorons, ou nous le deshonorons, selon l'e prit qui nous anime, & la bonne ou mauvaife édification que nous donnons au-d'hors. De tout ceci nous pou rons tirer des leçons très-salutaires, & de puiffans motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est ce que l'habit religieux? c'est, pour user de cette expression, une espèce de Sacrement: je veux dire, que c'est un signe visible des dispositions interieures, & des sentimens invisibles de l'ame religieuse. Le Religieux touché de Dieu, & sentant l'efficace de cette parole Evangelique. *Bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jesus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses, & c'est pour en faire une profession ouverte, qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, & qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont reservées dans le Ciel. Le Religieux, disciple d'un Dieu humilié, & connoissant toute la vanité du faste & de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jesus-Christ; & c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste & humble, afin de témoigner par-là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompe du siècle, combien il les méprise, & qu'au lieu de chercher à paroître & à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel & d'y

briller dans la splendeur des Saints. Le Religieux mort à lui-même, ou desirant d'y mourir, & sçachant quelle est la corruption des sens, & combien il importe de les tenir dans la sujettion, prend pour son partage la mortification de Jesus-Christ, & c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier & pénitent; comme s'il disoit: Que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent & l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi je suivrai mon Sauveur crucifié, & chaque jour je me chargerai de sa croix, & la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux les personnes du sexe ajoutent le voile, ce sacré voile que Tertulien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'ame contre tous les scandales où elle pourroit être exposée, & contre tous les assaults de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais quoi qu'il en soit de la pensée de ce Pere, ce qui est de certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une Vierge Chrétienne fait une protestation authentique & solennelle de la résolution où elle est, de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres & profanes; d'étouffer dans elle les deux desirs les plus pernicieux, & néanmoins les plus ordinaires, qui sont le desir de voir & le desir d'être vûë; de s'ensevelir toute vivante, & de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde, & n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin Epoux, & de le gagner; de se devoüer uniquement à Dieu, & de n'avoir plus de conversation & de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie & ce qu'il annonce. Et de-là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur. Je dis comme un habit d'honneur: car s'il y a des habits pour le seul usage & la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction & la dignité. Ainsi voyons-nous les Rois porter dans les grandes solennitez le Manteau Royal, comme le symbole & le caractère de la Majesté de leur personne. Ainsi voit-on les souverains Pontifes vêtus de leur habit de cérémonie, qui les fait reconnoître entre tous les Prélats de l'Eglise. Ainsi les Bienheureux même dans le Ciel ont-ils, selon l'expression de l'Ecriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur beatitude & de leur sainteté. Or tel est par comparaison l'habit religieux, & c'est ce qui en fait l'ornement & le prix. Car le prix & l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matiere qui le compose, mais dans le ministere auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élevation, dans le rang & la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité & toute sa pauvreté, est cependant si respectable & si honorable? Ce ne peut-être que parce qu'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagez & consacrez à Dieu, des serviteurs & des servantes de Dieu par état, des épouses de Jesus-Christ, des vierges de Jesus-Christ, des pauvres de Jesus-Christ, de fidelles imitateurs de Jesus-

Christ, dont ils ont pris les livrées, & à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont-là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne Religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant, & de tout cela que doit apprendre le Religieux? Que doit-il conclure? Quel retour doit-il faire sur lui-même? Qu'a-t-il à se reprocher, & de quoi doit-il se confondre? C'étoit la pratique de Saint Bernard; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, & il se demandoit: *Où êtes-vous venu, & pour quoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion, & utile souvenir, qui ne devoient jamais s'effacer de l'esprit d'un Religieux.

Car c'est à peu près comme Saint Bernard, & même avec plus de sujet que Saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même & se demander: quel est l'habit que je porte, & qu'ai-je prétendu, ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jesus-Christ: hé! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre des sentimens tout opposez à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusée; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accroissent; de n'avoir point de repos qu'elles ne me soient accordées, & d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage; d'affecter même quelquefois (pitoyable foiblesse dont les Sociétés Religieuses ne sont pas toujours exemptes) d'af-



feñter, pour ainsi dire, jusques dans le sac & le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste & humble, par où je professe l'humilité de Jesus-Christ: hé! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble & modeste des sentimens tout contraires à l'humilité chrétienne: de sçavoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement; de desirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, & de prendre tant de mesures pour les emporter; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrettes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, & qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pû encore parvenir; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre desavantage, ou de me procurer le moindre éclat, parce que l'un blesse ma vanité & qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier & pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jesus-Christ: hé! qu'est-ce donc dans cet habit pénitent & grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commoditez: ne vaulant me gêner en rien; fuyant autant que je le puis, la peine & le travail; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggere, pour m'adoucir la rigueur de l'observance reguliere & pour m'en décharger; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, & m'en servant pour demander des dispenses & obtenir

des soulagemens, dont je pourrois fort bien me passer; enfin, vivant au gré de mes sens, & ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore sous un voile qui me consacre à la solitude & au silence d'une vie retirée, & qui me fait disparaître aux yeux du monde pour me separer du monde; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation: qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde; c'est-à-dire, d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde; d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait & me dissipe, qui me détourne de mes exercices & me les rend ennuyeux; qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion; qui peu à peu éteint dans moi toute la ferveur de la devotion & tout le zèle de mon avancement & de ma perfection; qui peut-être à certaines heures me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens & regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée.

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle contrariété entre l'habit & les sentimens; & dans cette contrariété à qui peut-on mieux comparer le Religieux, qu'à ces faux Prophètes, qui selon l'expression de l'Evangile, se monstroient sous des vêtemens de brebis, mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroïssent. L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis, quand le monde même vient à s'appercevoir d'une telle contradiction; &

comment ne s'en appercevroit-il pas? Car outre qu'il est d'une critique & d'une pénétration extrême à l'égard des Religieux, il faut convenir, que comme il y a des séculiers, qui sous l'habit du monde font voir des sentimens tout religieux, il n'y a que trop de Religieux, qui sous l'habit de religion, font voir des sentimens tout séculiers. On les découvre à leurs manieres libres, à leurs airs évaporez, à leurs paroles peu mesurées & peu discrettes, sans retenue & sans nulle consideration. Le monde qui les voit & qui les entend, en est surpris; & s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sçait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirez. Sont-ce là, dit-on des Religieux? Ils pensent comme nous: ils parlent comme nous, ils agissent comme nous: à l'habit près, quelle différence y a-t-il entre eux & nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, & qui les déshonore: mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément & si vite. Il ne tient qu'à nous, & nous le pouvons par une conduite digne de notre profession. Ne soyons pas Religieux seulement par l'habit; mais que notre habit & nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, & honorons-le de telle sorte par une fidelité entiere & une exacte regularité, que ce soit pour nous une robe de nôces, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'Epoux & avoir part au banquet céleste.



*Vœux de Religion , ou Sacrifice Religieux.*

**C**E qui fait essentiellement le Religieux, ce sont les trois vœux de Religion; & il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand & de relevé, puisque les Peres de l'Eglise en ont parlé avec tant d'éloges, & qu'ils lui attribuent des qualitez si glorieuses & si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second Batême, qui efface les péchez, & qui ne fait plus seulement renaitre l'ame chrétienne à la vie de la grace, mais à une vie sainte & à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foy, mais de la charité: martyre, dit Saint Bernard; qui sans effusion de sang, & sans l'horreur apparente de toutes ces cruautéz que les Tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, & semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentimens de ces saints Docteurs. Pensées nobles & sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parce qu'il me paroît que le Prophete Royal plus directement encore inspiré du Ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle & plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice: *Offrez au Seigneur votre Dieu, ce sont ses paroles, offrez-lui un Sacrifice de louange & présentez vos vœux au Très-Haut.*

Sacrifice tout religieux, comment ? en deux manieres dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parce que dans ce Sacrifice c'est le Religieux qui lui-même & en personne fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre. Et en second lieu, parce que dans ce Sacrifice c'est le Religieux qui lui-même & en personne tient la place d'hostie & de victime. Le Religieux donc dans la profession de ses vœux, Prêtre & victime tout ensemble. Prêtre qui offre, & victime qui est offerte. Prêtre qui offre & qui par cette oblation & ce sacrifice s'engage à Dieu solennellement & authentiquement : victime qui est offerte, & qui en conséquence de cette oblation & de ce sacrifice appartient désormais à Dieu spécialement & totalement. Deux rapports sous lesquels toute ame religieuse peut se considerer : deux vûes qui lui doivent servir de regle dans la conduite de toute sa vie, & qui l'une & l'autre ont de quoi lui fournir sur son état & sur les devoirs de son état, des réflexions très-édifiantes & de très salutaires instructions.

I. C'est le Religieux qui lui-même & en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre : pourquoi ? parce que c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même en un mot qui s'immole & se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agrèer ; le Ministre député de l'Eglise y assiste pour l'accepter ; le peuple fidelle en est spectateur pour en rendre témoignage & pour le verifier : mais celui qui le fait, c'est le Reli-

gieux même, & nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car selon la maxime de la theologie, le vœu est un acte de la volonté, & d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même; qui en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même & se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue & soutenue de la grace; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire : mais après tout, cette grace, cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le Religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre; & que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce devouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme & à ses droits.

Droits tellement inviolables, & condition si absolument requise dans le Religieux, que de-là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite & l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice & sa perpétuité. Tout ceci est important. 1. La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du Religieux, si ce n'est pas lui qui de son gré & d'une volonté pure vient s'offrir & se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'Autel; en vain au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix

haute & distincte la formule prescrite & les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche & que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre specieuse & qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale ; & c'est conformément à cette doctrine, qu'ils rejettent comme promesse vaine & de nulle valeur tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses esperances, que des menaces capables de troubler le Religieux & de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du Religieux n'étant pas accompagné de cette intention, ni animé de cet esprit, il ne devoit être censé au jugement de Dieu que pour une action indifférente & morte. Quel honneur en reviendrait à Dieu, qui ne se tient honoré que de la disposition de l'ame ? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon Temple, & du sang des animaux qui coule sur mes Autels ? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi, & ne se portent point vers moi. 3. Le mérite & l'utilité de son sacrifice : Jesus-Christ a promis le centuple en ce monde & la vie éternelle dans l'autre, mais à qui ? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres & de tous ses héritages ; mais à celui qui lui-même & volontairement les aura quittés. Non pas à celui qu'on aura éloigné de son pere, de sa mere, de ses freres, de ses sœurs ;

mais à celui qui lui-même & volontairement se fera séparé d'eux. Non pas à celui qu'on aura entraîné après lui; mais à celui qui lui-même & volontairement sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu, que ce qui nous est volontaire; & Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons, que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice & sa perpétuité: les vœux de Religion sont irrévocables, & par là même ils sont perpétuels & en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être, qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, & que l'engagement de Religieux n'eût été qu'un engagement faux & apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, & où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le Religieux qui lui-même doit se présenter & se consacrer; & voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de Sacrificateur & de Prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'ame religieuse bien des sujets de consolation & d'instruction: soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite & tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur, pour se déclarer à la face de



L'Eglise & pour consommer son sacrifice par une promesse & une protestation publique, elle peut se dire à elle-même & le dire à Dieu, que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfans; que ce n'est point un esprit d'intérêt qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus? Oui, Seigneur, me voici: je viens, mais vous me permettez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage que je viens, parce que je le veux; que c'est mon cœur qui vous desire, mon cœur qui vous cherche, & que le don qu'il vous fait, n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Benie soit, mon Dieu, votre miséricorde, qui sçait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose pour vous, & que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminé que par le mouvement de votre divin Esprit & par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, & fidélité qui m'est d'autant plus salutaire & plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même & de ses résolutions.

Telle est, dis-je, & telle doit être la consolation de l'âme religieuse. Consolation durable, qui de ce premier moment où l'âme commence son sacrifice, s'étend jusques au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice religieux comme des autres sacri-

fices, qui sur l'heure & dans un espace de temps très court se consomment par l'entière consommation de la victime. Le Religieux, tout immolé & tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, & peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage, que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai & il lui suffit de sçavoir, que c'est lui même qui se l'est imposé: tellement que cet état, par une heureuse & saine propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, & se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au Ciel de finir sa course & de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez: mais de-là même quelles instructions tire le Religieux, quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs & pour se reprocher ses relâchemens & ses tiédeurs? Hé quoi, j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! J'ai dit à Dieu: vous êtes mon Dieu, & je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission & un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle: je voulois en accomplir toute l'obligation & en acquiescer toute la perfection. Or ce que j'ai voulu si justement & d'une vûë si délibérée, ai-je cessé de le vouloir; ou si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle, & la même ardeur? Le poids de la régularité

me devient rude & pénible, sur-tout à certains temps; une longue perseverance est sujette à bien des dégûts & bien des ennuis; mais j'ai dû prévoir tout cela; que dis-je? je l'ai même en effet prévu; & en les prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné genereusement & hautement ma parole. Etoit-ce pour la révoquer? étoit-ce pour me démentir? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte & j'anéantissois la vertu, d'un sacrifice, où moi-même & en personne j'ai fait la fonction de Sacrificateur & de Prêtre.

II. C'est le Religieux qui lui-même & en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie & de victime. Car dans son sacrifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même & que tout ce qui lui peut appartenir. Or en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse: je dis la plus précieuse, non point absolument & en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis & dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien: mais ce rien après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, & qu'à tout être rien après Dieu n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham: *Prends Isaac; c'est ton* Gen. 22.  
*Fils unique & tu l'aimes; cependant je veux que* 2.

tu le conduises sur la montagne, & que là tu me le sacrifies : car je te le demande. Le saint Patriarche obéit ; il mena son Fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bucher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; & si l'Ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, & bientôt le sang de ce Fils bien-aimé alloit être répandu & sa vie terminée. Voilà ce que toute la posterité a comblé d'éloges & canonisé comme un des sacrifices les plus saints & les plus memorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, & ce qu'il regarda comme un des nonumens les plus certains & les plus sensibles de la Religion d'Abraham & de sa foy : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton Fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là : mais sa liberalité le porte encore plus loin : *Parce que tu as fait cela, & que pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre Fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du Ciel.*

Or sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Écriture a tant exalté le mérite, & que Dieu recompensa si abondamment & si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même. Il sacrifioit un fils. Dans ce fils le seul appui de sa famille, & le seul par qui son nom dût se perpetuer, il sacrifioit toutes ses esperances pour l'avenir : mais encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même, & il en faut toujours revenir à la maxime



que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurai recours, & tout l'univers n'est-il pas à moi? Mais par où donc, ô le Dieu de nos Peres, reconnoissons-nous votre supreme puissance, & ce domaine absolu qui soumet à votre Empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu Tout-puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles, & dépourvûs de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, & rien ne doit plus servir à ma gloire. Car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance & marqué du sceau de

**Eccli. 15.** son Créateur, que cet homme que j'ai mis  
**14.** dans les mains de son Conseil, & à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi & que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu dès les premiers temps disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que dans la loi Evangelique il dit à l'ame religieuse; & ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une Hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, & lui rendant par ce sacrifice d'elle-même le culte raisonnable qu'elle lui doit, & qui lui est le plus glorieux.

**Rem. 12.**  
**11.**

3. Offrande la plus universelle: se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels: biens de la fortune, biens du corps, biens de l'ame. Biens de la fortune, qui sont les richesses

chesses temporelles ; biens du corps , qui sont les plaisirs des sens ; biens de l'ame , qui sont l'entendement & la volonté. Or le Religieux , en se donnant lui-même , donne & sacrifie tout cela. Biens de la fortune , c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté. Biens du corps , c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté. Biens de l'ame , c'est ce qu'il donne & ce qu'il sacrifie par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc ? rien. Mais je me trompe , & s'il ne lui reste rien en effet , mille choses peuvent lui rester en esperances , en prétentions , en desirs. C'est la belle pensée de l'Abbé Rupert , & la voici. Car quand je me trouverois par le malheur de ma naissance & de ma condition dans un dénuement entier , & que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun , du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir ; du moins pourrois-je en esperer la possession par mille voyes justes & mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage ; du moins pourrois-je en desirer la possession , & sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois & à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois , dis-je , comme tout autre que moi le pourroit de même ; pourquoi ? parce que si l'être de l'homme est limité , sa convoitise ne l'est pas , & que son cœur , quelque étroit qu'en soit l'étendue , a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions , ces esperances , ces desirs n'ont rien de réel ; que ce

font de simples idées & communément de vaines chimères : je le veux ; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace & la nature du sacrifice Religieux. Car c'est dans ce sacrifice où le Religieux se donne lui-même , qu'il donne conséquemment & qu'il sacrifie toutes ces prétentions , toutes ces espérances , tous ces desirs ; & c'est-là même aussi que Dieu dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice , considère ces prétentions comme si c'étoient des titres solides , reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurez & présents , compte ces desirs comme si c'étoient des possessions actuelles & véritables. Et voilà comme les Peres entendent ces paroles de Saint Pierre à Jesus-Christ : *Seigneur , nous avons tout quitté pour vous suivre.* Quelle confiance , dit Saint Jérôme ? Qu'étoit-ce que Simon-Pierre ? un pauvre pécheur. Qu'avoit-il quitté ? des filets , qui faisoient toute sa richesse , & qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent & le plus abondant : *Nous avons tout quitté.* Ah ! il est vrai , Pierre dans le fond & à proprement parler , n'avoit rien quitté : mais selon l'esprit & dans la préparation de son cœur il avoit tout quitté , parce qu'il avoit quitté l'affection de tout avoir , ou , pour mieux dire , toute affection d'avoir. Il avoit quitté toute la terre , parce que s'il eût eu le domaine de toute la terre , il y eût renoncé en vûe de Dieu & en vûe de Jesus-Christ son Sauveur & Fils de Dieu. Ainsi ce ne doit point être une proposition outrée , si j'avance , selon que je viens de l'expliquer , que le Reii-

Mat. 19.  
27.



gieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi même & avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire quoique rapportée à Dieu seul, rejailit néanmoins sur l'ame religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le Religieux devient non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes & dans l'estime des hommes une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le Religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, & encore moins qui veuillent bien s'y réduire & en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu, & l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi & n'en plus prétendre; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu, & ses adorables volontez, par quelque organe & de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer; c'est être dans un état de mort, & comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu & des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis: de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, & dans le même sentiment que l'Apôtre: *Seigneur, tous les jours nous sommes livrez à la mort pour l'amour de vous,* Rom. 8, 36.

& à chaque moment nous sommes regardez &

nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole*. Vûë admirable pour l'ame religieuse ; je suis une victime de mon Dieu. Vûë capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient & quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération à quoi n'est-elle pas préparée ? s'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations & à quelque prix que ce puisse être, rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui la touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leur intérêt, les victimes de leur plaisir & de leurs plus honteuses cupiditez, les victimes du monde qui les tyrannise & qui les perd ; au lieu qu'étant la victime de Dieu & d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée & qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, & par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la Religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice ; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose ou le reprendre après l'ayoir sacrifié, ce seroit un larcin, que Dieu selon le terme de l'Écriture, auroit en horreur & qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtimens. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque en-



*mere, tous ses heritages, recevra le centuple & la vie éternelle.* Le Religieux, comme les Apôtres, a tout quitté. Il a même dans un sens, beaucoup plus quitté que les Apôtres, puisqu'ils ne quitterent que leurs barques & leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jesus-Christ & pour Jesus-Christ qu'il a renoncé au monde & à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu; & elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer & où il n'ait droit de prétendre. Quelle esperance! quelle récompense! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, & qui fournit au Religieux un fonds inépuisable de réflexions, & des réflexions les plus sérieuses: *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné; & plus on lui aura confié de talens, plus on lui en redemandera.* C'est-à-dire, que nous serons jugés selon notre état, & selon les graces attachées à notre état: de sorte que plus l'état aura été saint & capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre & de châtimens à craindre. Car suivant ce qui est encore écrit dans l'Evangile: *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, & qui ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée & n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel & plus rigoureusement puni.*

Luc. 11.  
28.

Ibid. 47.

Voyons donc un Religieux au jugement de Dieu, je dis un Religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, & peu zélé pour son avancement & pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable, où Dieu

ne distinguera les conditions & les professions, que pour en faire la matiere & la regle de ses arrêts. C'est-là que nous comparoïtrons tous, & que le Religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie & recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusques dans le sacré college des Apôtres, il y a eu un Apostat & un réprouvé: nous étonnerons-nous après cela que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent & réservez aux vengeances du Seigneur?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce Religieux, quel qu'il puisse être; & comment Dieu y procedera-t-il? Quelle forme de jugement observera-t-il? Que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre? quatre choses: Le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation; enfin l'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, & qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeller au Christianisme, de l'agrèger par le Batême au corps de son Eglise, de lui réveler les véritez de son Evangile & de le faire instruire de ses mysteres, de ses commandemens, des voyes ordinaires du salut. Graces communes, qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette ame religieuse, Dieu avoit eu des vûes encore plus relevées & plus particulieres. Il l'a-

voit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même en parlant de Jerusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, & dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellens, il l'avoit plantée dans une terre de benediction. Il se proposoit de la voir croître, monter, s'élever, & voilà pourquoi il l'avoit distinguée & spécialement élûe. C'étoit de sa part une faveur, une élection toute gratuite; & c'est aussi ce qu'il représentera au Religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive & le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence & toute sa conduite; comment il l'avoit predestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri & à ses plus fidèles amis; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde & pour l'en séparer; comment dans un âge foible il lui avoit donné assez de force & assez de courage pour rompre tous les liens de la chair & du sang, & pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir; comment il l'avoit reçu dans sa maison, dans son sanctuaire pour n'y être occupé que des choses divines & pour ne vaquer qu'à de pieux exercices; comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, & il lui en avoit ouvert les voyes; comment il avoit eu en vûe de lui faire mener sur la terre, autant qu'il étoit possible, la vie des Anges dans le Cie!, de le tenir toujours auprès de lui comme ces Esprits bienheureux, & de l'admettre en quelque maniere dans sa confidence & dans sa plus

intime familiarité. Car telle est en effet l'excellence de la vocation Religieuse; en voilà les prérogatives & les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les graces de Dieu, sur tout certaines graces, portent avec elles leurs obligations; & selon le prix & la mesure de ses graces, les obligations croissent & s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un Religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre; & c'est pour cela même aussi que l'état Religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance; de pauvreté en dévouant à Dieu tous nos biens, de chasteté en dévouant à Dieu tous nos sens; d'obéissance en dévouant à Dieu tout notre cœur & toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints Instituteurs, éclairez & inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagements, chacun une règle, où dans un cours d'observances ordonnées & solennellement approuvées, sont contenus & réduits en acte tous les conseils Evangeliques, toutes les vertus, le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences; l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession,

à la communion , au travail & aux fonctions de son emploi ; en un mot , tout ce qui peut servir à perfectionner l'ame religieuse & à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera , pour ainsi dire , de point en point au Religieux , sans en omettre un seul article. Voilà votre regle ; reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire & ce que vous deviez être ; vous l'aviez promis , & je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en tout cela que de juste , que de convenable à votre profession ? Il falloit l'honorer comme elle vous honoroit. Il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée il y failloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non-seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible ; mais tout ce qu'il nous demande , quelque difficulté qui s'y rencontre , eu égard à notre foiblesse , il prend soin de nous le faciliter par sa grace , & de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux. Si le Religieux doit tendre à toute la perfection de l'Evangile , combien de moyens la Religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire , pour l'éclairer , pour l'animer , pour le fortifier , pour le préserver des occasions , pour le relever de ses chûtes , pour le régler par de bons modèles , pour allumer sans cesse dans son ame une sainte ferveur & pour l'avancer ?

Temps d'épreuve , où tout récemment sorti du monde & novice dans les choses de Dieu , de sages maîtres n'ont d'autre occupation que



de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit & le cœur, de lui enseigner la science des Saints & de lui apprendre à la pratiquer. Temps de retraite où rentrant en lui même & repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidelitez & ses négligences, il reprend sa première ardeur & redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, & pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites; il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données; il s'engage par de nouvelles protestations, & se rétablit ainsi auprès du Seigneur dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers, la méditation, la prière, la visite des Autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des Sacremens, les fréquentes revûes, les œuvres de penitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres; vigilance des Supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des Sujets dont une Communauté est composée, qui vivent sous la même Règle & qui par une édification mutuelle & une sainte émulation se soutiennent les uns les autres; ajoutez les graces du Ciel, graces intérieures, graces particulieres, graces plus abondantes dans les Maisons religieuses que partout ailleurs, lumieres, sentimens, inspirations.

Que faut-il de plus; & ce que Dieu disoit à Israël, n'aura-t-il pas droit de le dire à un Religieux: *Qu'ai-je pû faire pour vous que je n'aie Isai. 5. 4.*

*pas fait ?* Je vous ai sauvé de l'Égypte, je vous ai conduit dans une terre de benediction, je vous ai nourri de la manne céleste; ma miséricorde vous environnoit de toutes parts, & je vous ai recueilli sous mes ailes pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? De quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? Que vous demandois-je au-dessus de vos forces; & pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusez? Vous ne vous plaindrez pas de moi & de ma providence; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, & combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Voici le point capital & décisif; voici le terme fatal & le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, & n'y en trouvant point, il le maudit. Le sep de la vigne qui ne produit que les feuilles, est coupé, desséché, & mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, & qui ne l'a pas fait valoir, est reprouvé du maître. Ainsi que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le Religieux cité au Tribunal de Dieu paroîtra devant cette souveraine Majesté aux pieds de ce Juge inexorable qui n'a acception de personne? Que sera-ce, dis-je, quand Dieu s'adressant à lui, il lui dira comme ce Seigneur

à son Intendant: *Renlezz-moi compte de votre recette.* Car voilà ce que vous aviez reçu, & à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation; tels étoient les devoirs de votre vocation; tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation: à quoi tout cela s'est-il terminé, & de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu reprenant le fil & toute la suite de sa vie pendant les trente, les quarante années, & peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oïfiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle & habituelle, une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion & plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété & sans devotion; des vœux très imparfaitement gardez, & souvent tout-à-fait violez; des règles, ou méprisées & hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très-vives, des conversations très-libres, des paroles très-medisantes & très-malignes; des animositez nourries & inveterées dans le cœur; des impatiences au dehors & des faillies de colere qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, & que trop causé de trouble & de scandale.

Car nous parlons d'un Religieux de ce caractère: c'est-à-dire (& faut-il, hélas! que

nous soyons contraints de faire un tel aveu ) c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de Religieux, sans y en comprendre d'autres, dont il seroit à souhaiter que les égaremens plus affreux encore & plus déplorables, fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or encore une fois que sera-ce quand ce Religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, & d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendoit de lui, & ce qu'il devoit en attendre? Est-ce là ce que lui même il avoit eü d'abord en vüe, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, & qu'il se degagea avec une détermination si ferme & si constante de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? Etoit-ce là que devoit se reduire ce service de Dieu, & en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le Cloître, & de recevoir pendant une année de probation tant de leçons; de prendre des engagemens si saints, si étroits, si irrevocables? Pourquoi tout cet appareil? Il n'y avoit qu'à rester dans le siècle, & qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant, & que sera-ce encore quand pour achever de confondre le Religieux, & pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? Je veux dire, quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de justes qui vivoient dans le monde, & qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs

du monde, & toute leur conduite selon le monde ? Témoignages qu'il ne pourra récuser, & dont il sera accablé. Reprenons.

I. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point ou presque point de si mauvais Religieux, qui vivant au milieu de ses freres, & les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentimens, & ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le trouchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit resolu de s'y rendre plus fidelle, & où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les Superieurs une consolation, pour la Communauté un sujet d'édification, & pour lui-même un repos de conscience, dont il goûtoit toute la douceur & toute l'onction. C'est donc-là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensez-vous alors ? A quoi étiez-vous disposé ? Que faisiez vous ? Qu'y avoit-il dans la regle que je vous avois imposée, & que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât ? Vous couriez dans mes voyes, & vous vouliez y perseverer & y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, & d'où est venu ce changement ? ce qui étoit un devoir pour vous, a-t'il cessé de l'être ? ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, & n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession, & les mêmes vœux ? ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations, ont-ils perdu toute leur force ; & le joug que vous portiez si délibérément & avec

tant de courage, est-il devenu plus pésant & moins soutenable? Soyez vous-même votre juge; car c'est à vous-même que j'en appelle. Ce que vous avez voulu en telle conjoncture & ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer, & toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les Justes du siècle. Le monde est bien corrompu; mais c'est cela même qui relève la gloire, & le mérite de tant de saintes ames, qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, & malgré tous ses dangers s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chretienne, & vivre selon toute la perfection de l'Évangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! Quelle dévotion vive & ardente dans l'Oraison, dans la Communion, dans toutes les pratiques de religion! Quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un Ministre de Jesus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! Quelle docilité aux leçons de ce Directeur, & quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu-même! Quel esprit de pénitence, que d'austeritez secrètes, que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de moderer, que d'exciter! Combien d'autres opérations de la grace qui ne paroissent point, parce que ce sont des ames sans ostentation, & plus soigneuses de se cacher, que de se produire aux yeux du public. Il n'y a que les Prêtres du Seigneur dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mysteres: & je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi de-

vant Dieu , voyant dans le plus grand monde des Saints & des Saintes , & y découvrant d'éminantes vertus qui me reprochoient mes imperfections & mes foibleffes.

Mais ce reproche , combien sera-t'il encore plus pressant au jugement de Dieu , & quels prétextes le Religieux pourra-t'il là-dessus alléguer pour sa défense ! Le Fils de Dieu parlant des Juifs , disoit : *Les Ninivites s'éleveront au Jugement contre cette nation , & la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas , ils firent pénitence ; & voici plus que Jonas. Le même Sauveur ajoûtoit : Plusieurs viendront de l'Orient & de l'Occident , & auront place au festin avec Abraham , Isaac & Jacob dans le Royaume des Cieux : mais les enfans du Royaume seront rejettés.* Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet , & qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du Religieux , & voilà comment Dieu , pour ainsi parler , lui confrontera des troupes de séculiers , dont la vie & les exemples feront sa honte & sa condamnation. Dans la terre des pécheurs ils se sont sanctifiés ; & vous dans la terre des Saints , quel degré de sainteté avez-vous acquis ? Ils étoient au milieu des périls , & ils se sont sauvés ; vous , dans un lieu d'azile & gardé de toutes parts , en combien de manieres avez-vous exposé & hazardé votre salut ? Tout conspiroit à les détacher de moi , & jamais ils ne se sont départis de ma loi , & de la perfection de ma loi ; vous , tout vous portoit vers moi , & combien de fois m'avez-vous oublié , combien de

temps ? Cette perfection où ils sont parvenus ; n'étoit pour eux qu'un conseil , & ils n'en ont pas néanmoins négligé , ni volontairement omis un seul point ; pour vous c'étoit un devoir indispensable , c'étoit un précepte de la désirer , de la rechercher , d'y tendre sans cesse , & de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela , mais y avez-vous pensé , mais vous en êtes-vous occupé , mais en mille rencontres , & sur mille sujets avez-vous même observé l'essentiel de l'Évangile , & satisfait au commandement ?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains , qui possédez du monde dont ils se sont rendus esclaves , donnent aux affaires du monde & à son service toute leur attention & tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire , & que ne leur en coûte-t'il point pour acquérir ses biens , pour obtenir ses récompenses , pour parvenir à ses honneurs , pour s'insinuer dans sa faveur , & pour s'y maintenir ? On peut dire qu'il y a peu d'Ordres Religieux , & qu'il n'y en a peut-être point , quelque austères qu'ils soient , qui exigent autant de vigilance & de reflexions , autant de veilles & de fatigues , autant d'exercices pénibles & laborieux , autant de sujétion & de dépendance , autant de sacrifices de ses aises , de son repos , de sa santé , de sa propre volonté , qu'il en faut dans la Cour d'un Prince , dans la profession des armes , dans un ministère , dans une charge , dans un négoce , partout où l'on cherche à établir sa fortune & à réussir ? Or toutes ces peines , tous ces mouvemens , tous ces assujettissemens ,



sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions & de ses projets? Autre conviction contre le Religieux, & autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître assez grand, & le monde devoit-il être mieux servi que moi? Etoit-il plus puissant, plus riche que moi? Etoit-il plus liberal dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avoit-il sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrez, plus inviolables que je n'en avois sur vous? Lui appartenoient-ils autant que vous m'apparteniez: car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit, étoit-il moins pesant que le mien? & en le portant, ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer? Toutefois comment le portoient-ils? Ils servoient le monde comme leur divinité; m'avez-vous servi comme votre Dieu?

De-là quelle décision, quel arrêt? C'est-ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer: car qui sçait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais du reste il est certain qu'il y en a dans chaque Communauté, à qui cette matiere convient davantage, & que par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, & moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parce qu'après tout on ne leur voit point faire de

châtes grossières, & qu'ils suivent, disent-ils ; le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Évangile une parabole qui les regarde, & qui devrait rabattre leur confiance. C'est celle des dix Vierges. Il est constant que toutes étoient Vierges, & il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ses dix Vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la Salle du festin, il y en eut cinq que l'Époux rejetta, & à qui il répondit : *je ne vous connois point.*

Matth.  
25. 12.

Affreuse réponse pour une ame religieuse, que la mort aura conduite au Tribunal de Dieu ! Dans un desir ardent d'être admise à la beatitude céleste ; elle s'écriera, *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi* ; mais quel coup de tonnerre, quel anathème, si Dieu vient à lui dire, *je ne vous connois point ?* Hé ! Seigneur, je suis de ces vierges que vous aviez appellées. Il est vrai ; mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement ; mais bientôt vous êtes tombée dans un sommeil oisif & plein de paresse. Bienheureux le serviteur que le maître en arrivant trouvera sur ses gardes & dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens, Mais vous qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi ? *Je ne vous connois point.*

Matth.  
24. 26.

Ce ne sont point là de vaines terreurs, & plaise au Ciel qu'elles fassent sur nous une impression salutaire ! Saint Paul craignoit d'être reprouvé ; & ce que ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout Apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le

craindre pour nous, tout Religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jerufalem & dans les saints lieux; écrivoit saint Jerôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louanges; mais le mérite & ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons-le même de la profession religieuse; & si nous voulons que le Jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous mêmes en jugement avec nous-mêmes: mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelions dans l'amertume de notre ame toutes nos années, supputons tous nos peres, tâchons de les réparer, rachetons le temps; sans faire aucun fonds sur le passé, concluons comme David: *c'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer.*

Ps. 76<sup>e</sup>

II.



*Saintes résolutions d'une Ame Religieuse,  
qui reconnoît la perfection de son état,  
& se confond de ses infidélitez*

**J**E vois, Seigneur, ce que je suis & ce que je devrois ne pas être, comme aussi je ne vois que trop ce que je devrois être, & ce que je ne suis pas. Que d'infidélité dans tout le cours de ma vie, que de tiédeurs & de lâcheté! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être, mais ce que je suis néanmoins, & de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vûes de sanctification, quels

desseins votre providence a-t'elle formez sur moi? A quelle perfection m'appellez-vous, & qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état, où votre grace m'a conduit? Voilà ce que je devois être, mais ce que je ne suis pas; & de ne l'être pas, c'est mon humiliation & ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même, combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, & combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voyes que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; & si je les avois constamment & fidèlement suivies, je serois un saint: Hélas! mon Dieu, que suis-je qu'un prévaricateur & un pécheur?

Je le reconnois: mais après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant, que toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces desordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très-imparfaitement; il est vrai: mais enfin je n'ai point comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugemens, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, & je ne m'y laisse point entraîner; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, & de l'infecter d'une contagion mortelle; je ne me livre point à ces injustices, à ces fraudes, à ces violences, à ces ex-

cès honteux, où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition desordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs & de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous, & que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse. Sans cette prédilection que vous avez eüe pour moi, & ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? Comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, & n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux & le plus ingrat, si me connoissant tel que je me connois, j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, & je suis assez instruit des iniquitez qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, & de quoi n'ai-je pas souvent été témoin? Le crime y regne dans toutes les manieres, & il y regne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire, & une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; & sans être assez téméraire pour me comparer à votre Prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, & pouvoir m'écrier comme lui: *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre: je les*

ai vû transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, & j'en ai été ému jusques dans le fonds de l'ame ; j'en ai seché de regret & de tristesse. Je le dis en effet ? mais dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, & de-là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance, & à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'apperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement & les prodigieux égaremens, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, & selon les apparences ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux & avec eux ; c'est où la passion, où l'occasion, où la coûtume, où l'exemple, où mille engagements m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le Pharisien, qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes, & qui par là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudroit de vos dons, & qui par une présomption insoutenable, sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur. C'est dans une vûë toute contraire, que je reconnois, & qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, & qu'il ne vous eût pas plû de me recueillir par une faveur singuliere dans votre sainte maison, je me serois  
peut-être

peut-être abandonné à de plus grands désordres, & rendu plus criminel qu'ils ne le sont : ou que s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, & de les rassembler auprès de vous, & dans votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, & y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent, & que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondants & les plus puissants? Mais pouvoir pratiquer le bien & de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, & l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, & je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile, qui fut rejeté & condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce tems que j'attens, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois désiré, & qui par ma faute n'est point encore arrivé; quand, dis-je, viendra-t'il cet heureux tems, où je sortirai de mon assoupissement & de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma regle,

où je penserai , je parlerai , j'agirai , je vivrai en Religieux ?

J'ai de bons momens , où je veux tout cela ; où je me propose tout cela , où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution , & qu'il est ordinaire d'y échoïer ! Si je prends d'abord quelques mesures , si je fais quelques efforts , ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin , lequel se comparoit à un homme endormi qui se reveille & qui voudroit se lever , mais que l'appesantissement où il est , replonge aussi-tôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me entraîne , & malgré tous mes projets me fait retomber dans mes premiers relâchemens. Grand Dieu , Créateur des ames & leur sanctificateur , donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi , sa dernière perfection. D'être dans la terre des Saints , selon l'expression d'un de vos Prophètes , & de n'y point commettre l'iniquité , c'est un avantage des plus précieux ; mais ce ne sera , Seigneur , un avantage complet , que lorsque dans cette terre des Saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis , mon Dieu , à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état ; car ce qui peut me suffire comme Chrétien , seroit trop peu pour moi comme Religieux. Au simple Chrétien vous n'avez , ce semble , donné qu'un talent ou deux : mais c'est au Religieux que vous en donnez jusqu'à cinq. Mieux il est partagé , plus il est obligé de rapporter ; & si celui des



Serviteurs qui avoit reçu deux talens, dût les rendre & deux autres au-delà, c'est avec la même proportion, qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir & les consacrer à votre gloire & à mon avancement dans vos voyes.

Quels progrès j'aurois fait, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service, & que je m'y suis engagé! Où en serois-je? où en sont tant d'autres, que je vois comblez de vertus & de graces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élevent, tandis que je demeure en arriere, & que chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allegresse, je ne fais que le traîner. Etoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez, quand vous m'avez séparé du monde, & que par une distinction aussi glorieuse pour moi, qu'elle m'est favorable & avantageuse, vous m'avez admi au nombre de tant d'ames choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, & cette sainteté particuliere qui le releve au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, & qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisoit, & n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, & je n'imagine point d'excuse, que mon cœur malgré moi ne démente.

Du reste ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, & peut-être mon heure est-elle plus

proche que je ne le pense. Quoiqu'il en soit ; elle vient cette dernière heure ; & que sera-ce , si je la laisse venir , & qu'elle arrive , sans que je l'aye prévenue , ni que j'aye presque rien fait de tout ce que je devois. Car à parler de bonne foi & pour le dire à ma confusion , le peu que je fais , n'est rien ; ou si c'est quelque chose , ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation , ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin , Seigneur , de commencer ? N'est-il pas temps d'être Religieux en pratique & en effet , après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit & que de nom ?

C'est bien tard , que je prends une résolution si salutaire & si nécessaire. C'est bien tard que je commence , ou que je veux commencer : mais , Seigneur , entre les ouvriers du Pere de famille , ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour , eurent la même récompense que les autres , parce qu'ils regagnerent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement & leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire presentement , & de cette sorte mes pertes passées , au-lieu de me décourager , m'exciteront , m'animeront , se tourneront à bien. Moins j'ai avancé , plus je redoublerai ma course. Moins j'ai été Religieux , plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore , & malheur à moi si je ne le voulois pas , si désormais je n'y donnois pas tous mes soins , si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grace m'inspire , & que je sens se rallumer dans mon ame. Faites , mon

Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paroît, je ne sçauois me répondre de ma persévérance, qu'autant qu'il vous plaira de me secourir, & que je serai soutenu de votre secours tout-puissant.

*Gouvernement Religieux, & quelles vertus y sont plus nécessaires.*

Quand on traite de l'obéissance Religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, & l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les superieurs ne sont point impeccables, non plus que les inferieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, & ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; & l'on peut dire au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile, & même plus difficile de bien sçavoir la faire pratiquer; que de bien sçavoir la pratiquer.

L'autorité superieure dans une maison Religieuse est une prérogative, c'est une distinction: mais une distinction à titre onéreux, & une charge plus qu'un honneur. Les Fondateurs inspirez de Dieu dans l'institution de leurs Ordres, y ont établi une forme de gouvernement nécessaire pour lier ensemble le chef & les membres, & pour maintenir tout le Corps dans un bon état en le maintenant dans la regle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même par-tout, & comme il y a

une diversité de graces & de voyes par où la divine providence conduit ses Elûs, il y a pareillement une diversité d'observances & d'instituts, qui fait un des plus beaux ornemens de l'Eglise. Mais tous, quelque differents qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tient la place de Dieu, de qui l'on reçoit l'impression, & qui dirige toutes les démarches & tous les mouvemens. Or que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérrange, qu'il s'arrête; (& afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, & à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez presentement) qu'une supérieure n'ait que les talens requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels desordres il doit de-là s'ensuivre. Car voilà comment des communautéz entières sont tombées dans une triste décadence & dans un relâchement qui les a perduës.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie, qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très-serieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement, & dans l'esprit, & dans le cœur; dans l'esprit, pour les connoître; dans le cœur pour vous y affectionner; que vous en conferiez souvent avec Dieu, & qu'aussi souvent vous en conferiez avec vous-même, & vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien

mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse ; les écueils y sont communs, & des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué ? Quoi qu'il en soit, si le Pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse ; & si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous & pour vous observer, non-seulement vous vous égarez, mais au jugement de Dieu vous deviendrez responsable de vos égaremens.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation & de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingerée dans le gouvernement ; que vous ne l'avez point recherché, & pour m'exprimer avec Saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur*. D'où *Heb. 5. 5.* vous avez droit de conclure, que vous y êtes appelée de Dieu ; & que Dieu étant fidele à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point, mais que sa grace vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommra la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'enhaut vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du Ciel ; que dis-je ? vous devriez vous attendre de la part du Ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, & il diroit de vous ce qu'il disoit des faux Prophetes : *Je ne les envoyois point, & ils* *J. 23. 27.*

*couroient ; voilà pourquoi ils seront rejettez & livrez à eux-mêmes.*

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le sçavez-vous pas, ne le voyez-vous pas ? L'envie de dominer, disons mieux & ne craignons point d'user du terme propre, une pitoyable ambition n'est pas tout-à-fait bannie des maisons religieuses ; mais elle s'entretient & se nourrit jusques dans l'obscurité de la retraite, & comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoi qu'en se separant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus à rien. Ce divorce avec le monde a été plus de corps que d'esprit ; & parce que selon le sentiment naturel, qui est par-tout le même, on aime à se voir considéré, menagé, craint, respecté, de-là vient que sans résistance & sans combat on succombe à la tentation, & qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la superiorité. Mais le moyen d'y parvenir, & comment y procéder ? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, & qu'on témoigne sur cela son desir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, & l'on affecte en toutes ses paroles & toutes ses manieres de marquer la-dessus une indifférence parfaite & même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, & reconnoissant son peu de suffisance & son indignité : mais ce sont des discours ; & avec ces beaux discours, le desir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule ; mais il agit & il fait agir. On prépare de loin les es-

pris, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, & c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions, & se montrer plus affable & plus officieuse que jamais envers tout le monde, sur-tout envers les amis. Enfin le jour arrive où la communauté s'assemble, & où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, & peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie & qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci au reste ne doit point étonner depuis qu'on a vû les Apôtres-mêmes, élever à l'école de Jesus-Christ, disputer entr'eux de la presséance, & ambitionner les premiers rangs de son prétendu Royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surprise, c'est que Dieu se retire & qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence. C'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres & qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçüe, & qui la décreditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle & la directrice. C'est que dans une place où elle esperoit trouver de la douceur & de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume & tout le déboire de mille événemens facheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes, dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, & qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, & où elle vivoit mille fois plus tranquille

& plus heureuse. C'est que pour la punir & pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté, d'une protection spéciale dont il la favorisoit, & que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne & toute la discipline religieuse se déregle. Châtiment aussi juste, qu'il est terrible & que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons, & puisque de bonne foy vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Ils s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, & d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, & bien fait : je le veux ; & je n'en puis douter, connoissant votre droiture & votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière ; mais le point est de la fournir heureusement & dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre ame. Vous voulez donc sçavoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous, qu'elle vous est toute nouvelle, & que vous n'en avez eû jusques-à - présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, & par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune merite une reflexion particuliere : exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela j'ose vous annoncer un succès tel que vous pouvez le desirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualitez que



Consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jesus-Christ lui-même a commencé par-là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai ; mais en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire, que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière & à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, & par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires, que le reste de la communauté. Vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions ni entreprendre de vous corriger : mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagements que les autres, & qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres ; je le sçais, & on ne vous le conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids & mesure, qu'avec raison & pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la pre-

miere à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, & qu'on attend d'elle ?

1. Cor. ii.  
4.

Saint Paul disoit aux fidelles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jesus-Christ* ; & c'est ainsi par proportion que la supérieure dans une communauté religieuse doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles & toutes ses exhortations ? Osera-t-elle même parler ? osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien ? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagemens & se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer ? osera-t-elle exiger l'exacritude, l'assiduité, la fidelité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode & selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes & se prévalant de tout pour excuser sa dissipation & son dérangement perpétuel ? Pour peu qu'elle raisonne & qu'elle rentre en elle-même, ne fera-t-elle pas forcée de se taire ? ou si malgré tout cela elle venoit à s'expliquer & à se plaindre des relâchemens qu'elle apperçoit & des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui alléguer ce Proverbe cité par Jesus-Christ dans l'Évangile de Saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même.*

Luc. 4.  
23.

II. Vigilance, Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéis-

fance. Par conséquent il doit veiller sur eux :  
 un pere sur sa famille, un pasteur sur son trou-  
 peau, & vous sur votre maison. Devoir que  
 vous ne pouvez négliger sans une offense très-  
 griève : car c'est de là que dépend ou le sou-  
 tien, ou la ruine d'une communauté. Un tel  
 interest n'est-il pas assez grand pour engager la  
 conscience, & ne devez-vous pas trembler en  
 y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous  
 troubler par de vaines frayeurs ; mais en vé-  
 rité bien des supérieures vivent là-dessus dans  
 une securité pire que tous les serupules & tou-  
 tes les frayeurs que je vous donnerois. Elles  
 sont dans leur place comme ces Idoles que  
 dépit le Prophete au Pseaume cent treizié-  
 me. On leur présente de l'encens ; mais du res-  
 te *elles ont des yeux & ne voyent point, elles ont* <sup>Ps. 112</sup>  
*des oreilles & n'entendent point, elles ont des* <sup>5.</sup>  
*mains & n'agissent point, elles ont des pieds &*  
*ne marchent point.* C'est-à dire, qu'ennemies  
 de tout soin & de toute peine, elles n'entrent  
 presque en rien, elles ne s'informent de rien,  
 elles ne prennent garde à rien. Leur unique  
 vûë est de couler en repos le temps de leur  
 superiorité. Pourvû qu'on ne les importu-  
 ne point & qu'on les laisse en repos, elles  
 sont contentes. Mais cependant tout le tem-  
 porel d'une maison est mal administré & se  
 dissipe ; mais cependant mille usages s'intro-  
 duisent, & chacune se donne des libertez qui  
 passent en coutume & qui sont de vérita-  
 bles abus ; mais cependant les anciens ré-  
 glemens s'abolissent, la discipline domesti-  
 que se renverse, le recueillement se perd,  
 la ferveur se refroidit, plus de zèle pour le ser-

vice de Dieu , plus de silence , plus de retenue , plus d'oraison ; & plaife au Ciel que d'autres defordres ne fuccedent pas à ceux-ci , & que l'abomination de défolation ne s'établiffe pas dans le faint lieu.

Or rien de tout cela ne retombera-t-il fur la fupérieure ; & fera t-elle dûement juftifiée devant Dieu , quand elle dira : Seigneur , je n'en étois pas inftruite ? Non , elle ne l'étoit pas , mais parce qu'elle ne vouloit pas l'être , ou qu'elle ne le vouloit pas bien ; mais parce qu'elle fe foucioit peu de l'être ; mais parce qu'elle ne prenoit pas les mefures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter ; & n'est-il pas à craindre qu'elle n'en foit accablée ? Gardez-vous au refte de donner dans une extrémité toute oppofée ; & apprenez à diftinguer la vigilance qui eft une vertu , & l'inquiétude , qui eft une foibleffe. Rendez-vous attentive & vigilante ; c'eft ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous foyez de ces fupérieures timides & trop recherchantes , qui prennent ombrage de tout & que tout allarme. Efprits défiants & foupçonneux. Leurs vivacitez , leurs mouvemens , leurs agitations continuelles les fatiguent beaucoup , quoi qu'affez inutilement ; & par là même elles ne fatiguent pas moins une communauté , compofée de très-bons fujets , qui n'ont pas befoin d'une infpection fi fcrupuleufe & fi incommode. Il y a de la moderation en toutes chofes , & des bornes où il faut fe contenter.

**III. Charité.** Que ne puis-je vous l'infpi-

rer dans toute la perfection que vous devez l'avoir ; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquiescer, & la mettre par tout en œuvre ! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : dans toute la perfection que vous devez l'avoir. Et en effet, cette charité commune & fraternelle que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles ; mais puisque ce sont ses filles en Jesus-Christ, elle leur doit une charité de mere. Je veux dire, qu'elle leur doit une charité tendre, pour compatir à leurs infirmités ; une charité bienfaisante, pour leur faire tous les plaisirs & leur procurer tous les soulagemens conformes à leur état ; une charité affable & prévenante, pour leur ouvrir le cœur & leur donner la confiance de lui exposer leurs sentimens ; une charité douce & patiente, pour les écouter à toutes les heures & ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer ; une charité universelle, qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction & sans prédilection. De cette sorte vous aurez dans votre gouvernement la plus solide & la plus sensible consolation que puisse désirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance, lui obéir par amour, & non par crainte ; chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines & leur conseil dans toutes leurs résolutions ; lui faire part de leurs pensées les plus intimes, & déposer leurs âmes dans ses mains.

Mais que seroit-ce si vous étiez de ces supérieures hautes & imperieuses, qui pensent bien

plus à relever leur autorité, qu'à l'adducir & à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié, (car il y en a de ce caractère, & je ne crois pas m'exprimer trop fortement) de ces supérieures très-indulgentes pour elles-mêmes, très-peu touchées des besoins d'autrui, & traitant volontiers d'imaginaires tous les maux dont on se plaint; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes & refusant tout aux autres. Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, & que chaque particulière, après avoir efflué vos rebuts & vos rigueurs extrêmes, se tint à l'écart, & attendît une conduite plus charitable & plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jesus-Christ, & que Jesus-Christ nous assure dans les termes les plus formels que son joug est doux & son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité-même, & n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug, qui selon la promesse de notre divin maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès: mais il me semble après tout que dans une supérieure il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté, que par trop de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas des esclaves; qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance, mais qu'elles s'y sont réduites volontairement & par choix; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de mis

sericorde; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelque une vous paroîtra-t'elle trop délicate, trop occupée de sa santé; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, panchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne & la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche & molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle & pusillanime, ni affoiblir le gouvernement. Les Puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables ; & vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, & pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, & qu'il y va de la gloire de Dieu & du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance ; que vous devez avertir ; reprendre, user de tout votre pouvoir, & vous opposer comme un mur d'airain à tous les scandales, & à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'affaisonnement & de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force & de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son Prophete : elle est terrible, & elle vous regarde. *Prophete, je vous* *Ezech.*  
*ai établi sur la maison d'Israël, pour lui annon-* 35. 17.  
*cer mes ordres, & lui déclarer mes volontez. Si*

par une considération humaine, & par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence ; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, & que quelqu'un s'égaré & se perde, il périra dans son péché & par son péché : mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, & le sang de ce pécheur frappé de mon indignation, & de ma colère, réjallira sur vous pour votre ruine & votre condamnation. C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, & il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si par une trop grande réserve, vous avez des managemens où vous n'en devez point avoir ; si par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t'il delà ? ce sera bientôt un renversement universel, parce qu'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or dans ce renversement que vous auriez pû & dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne : vous le voudriez, & moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, & je prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, & moi je vous répons qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, & que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des



réponses désagréables, & à de secrettes animositez dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est facheuse ; je le sçais ; mais je vous demande : qui parlera donc si vous vous taisez ; & comme vous avez les avantages de la superiorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagremens ? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs & de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, Elle est louïable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout, & qui accorde tout. On vous méprisera ; & celles-mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement, parceque vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'ame. Car voilà comment nous sommes faits : en même-temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté & satisfaire nos desirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride, & nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur ; je vous l'ai déjà dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous sçavez vous faire craindre, respecter, & obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, & elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante ; voilà l'ame de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la prefere-t'on à la sainteté

même; & c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage quoique moins saint, que par un saint dépourvû d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de Saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui même; mais un supérieur sage l'est pour le bien & l'utilité de sa maison. Avec cette prudence on est presque toujours assuré du succès; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parce qu'on n'a point agi témérairement; & qu'on n'a rien entrepris mal-à-propos. Mais sans cette prudence, combien fait on de fautes & combien en fait-on faire aux autres? Observez ces dernières paroles: combien de fautes fait on faire aux autres; Souvent une fille, qui du reste étoit un très bon sujet, ou avoit toutes les qualitez pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroutte, & se précipite dans un égarement, d'où peut-être elle ne reviendra jamais: pourquoi? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrette & inconsiderée, qui n'a pris nulle précaution à son égard; qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son temperamment, à ses dispositions; qui n'a pas scû se modérer, s'étudier, choisir le tems, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un avertissement mal placé, & qui s'est livrée à un zèle trop impetueux pour la pousser & pour l'humilier.

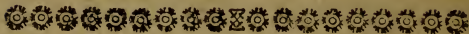
C'est par cette raison qu'un très-saint Religieux, assez connu de nos jours, & dont la memoire est en vénération, prioit Dieu, dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne lui

point donner de superieurs qui fussent pour lui des occasions de chûte. Il est vrai que la prudence dont je vous parle, & dont vous concevez la nécessité, est un don de Dieu, qui départ ses graces à qui il lui plaît, & comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai, qu'avec le secours d'enhaut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion, & par de frequents retours sur soi même. On l'acquiert par les épreuves passées, & par les exemples dont on a été témoin. On l'acquiert en prenant conseil, & ne déferant point trop à son propre sens ; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, & qu'on sçait être ies plus capables de nous diriger. Mais sur-tout on l'obtient par la priere : car si quelqu'un a besoin de sagesse, dit saint Jacques, qu'il en demande à Dieu. Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vûës, dans toutes vos deliberations, implorez l'assistance de Dieu, & les lumieres de son esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt de tout préjugé, qui pourroit vous séduire : & puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon ame. Je ne veux que ce que vous voulez ; mais comment connoîtrai-je votre divine volonté, & comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez & si vous ne m'aidez ? Envoyez moi donc votre sagesse, ô mon Dieu ! Envoyez-la moi du plus haut des cieux, afin qu'elle travaille avec moi, & que je travaille avec elle. Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, & tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à*

Jac. 1.

Sap. 91

10.



*Pensées diverses sur l'état Religieux.*

**D**E tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité Chrétienne & Apostolique, a crû pouvoir se glorifier selon Dieu & en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eû un qui lui fût plus cher, que celui de prisonnier pour Jesus-Christ, de prisonnier dans le Seigneur, & pour le Seigneur. Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses Epîtres : tant il s'estimoit heureux dans ses fers, & tant il trouvoit de goût & d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause & l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit, qu'étant à Rome où il avoit été conduit par l'ordre de Festus, Gouverneur de Judée, & ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur monroit sa chaîne, & leur disoit : *cette chaîne que vous voyez, mes Freres, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé.* Cette espérance d'Israël, cette vûe des biens éternels qui lui étoient réservés, voilà ce qui lui adoucissoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir & de s'en plaindre, il en triomphoit de joye ; il en étoit pénétré & rempli de consolation.

Or pourquoy dans un sens moins littéral, ne

Pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentimens à une ame religieuse, sur-tout à l'une de ces sages & saintes vierges, qui volontairement & d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déjà par soi même quelque chose de triste & dont la nature ne doit pas s'accommoder: mais qu'est-ce quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'étoit Saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand Apôtre, qu'elle est liée: qu'elle est enchainée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée, & même attendrie lors qu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante: qu'elle est captive *pour Jésus-Christ*: qu'elle est captive *dans le Seigneur, & pour le Seigneur*; qu'elle est captive & enchainée *pour l'esperance d'Israël*. Esperance qu'elle conserve précieusement dans son sein, & qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considere la clôture où sa profession la retient, comme un rampart contre la licence des enfans du siècle; & plus elle conçoit le danger de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens. Elle voudroit, s'il étoit possible, les ferrer toujours davantage. Elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de graces, & mille fois elle se félicite elle-même d'avoir scû perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

¶ Qu'est-ce que la volonté de l'homme, & qu'est-ce sur-tout que ce qu'on appelle propre

volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme toute entière dans elle-même, & ne suit en toutes choses que son gré & que ses affections. Rien n'est plus dangereux, & ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, & que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit & quelles divisions s'ensuivroient, si chacun dans toute sa conduite n'avoit point d'autre principe, que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Peres, & entre les autres Saint Bernard, ont tant declamé contre cette propre volonté, & l'ont regardée comme la ruine des societez les plus regulieres. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse: c'est que toutes ces volontez particulieres, elle les réunit dans une même volonté, dans une volonté universelle & commune, qui est la volonté de Dieu, & qui nous est déclarée dans nos regles & par la bouche de nos supérieurs. Ainsi malgré la diversité & même la contrariété des esprits & des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, & pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des Ordres religieux, il n'y a qu'à considerer les déreglemens de notre volonté & ses égaremens, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle: elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres & qu'obscurité. C'est une volonté inconstante & volage;

aujourd'hui

aujourd'hui nous voulons , & demain nous ne voulons plus ; maintenant un exercice est de notre goût , & bientôt ensuite il nous ennuie & nous rebute. C'est une volonté incertaine & irrésoluë : en mille rencontres on ne sçait à quoi s'en tenir , ni quel parti prendre. C'est une volonté capricieuse & bizarre : souvent on veut sans raison & même contre toute raison. C'est une volonté dure & opiniâtre : on a toutes les peines du monde à céder jusques dans les moindres sujets , & il suffit qu'on nous contredise , pour nous obstiner davantage. C'est une volonté hautaine & imperieuse , jalouse de ses prétendus droits , & délicate sur tout ce qui les blesse : si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit , elle s'éleve , & ne cherche qu'à sécouer le joug. Que dirai-je de plus ? C'est une volonté violente & précipitée dans ses desirs : s'ils ne sont promptement satisfaits , elle s'impatiente , elle murmure , elle éclate. C'est une volonté artificieuse & trompeuse : les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit & pour le prévenir en sa faveur. Mais par dessus tout , c'est une volonté perverse & criminelle ; tout ce qui lui est défendu , c'est-là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue & ennemie de la loy. Telles sont , dis-je , les malignes qualitez de la volonté humaine ; telles en sont les dispositions , & pour les connoître nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or à tout cela il faut un correctif ; & ce correctif si nécessaire , c'est l'obéissance.

En effet , cette volonté aveugle , l'obéissance la dirige ; cette volonté inconstante & vo-

lage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine & irrésoluë, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse & bizarre, l'obéissance la redresse; cette volonté dure & opiniâtre, l'obéissance la fléchit, cette volonté imperieuse & hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente & précipitée, l'obéissance la réprime; cette volonté artificieuse & trompeuse, l'obéissance la dévoile; enfin cette volonté perverse & criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles, & de-là que d'heureux fruits doivent naître! Car toutes les volontez dirigées de la sorte & conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors & s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, une même moteur qui les remuë, un même guide qui leur trace la voye, un même législateur qui les gouverne, & qui à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres. De cette maniere se verifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète, scavoir, qu'on verroit le lion & l'agneau paître en repos dans les mêmes pâtutages, & se ranger sous le même pasteur; c'est-à-dire, que sans égard à la différence des pays, des tempéramens, des humeurs, on verroit parmi des personnes religieuses, & sous le même chef, la concorde & l'uniformité la plus parfaite.

¶ Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, & où l'on fasse toutes ses volontez? je dis plus, & je deman-



de quel est même l'état du monde où l'on n'est pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté; d'agir contre sa volonté, & dans les choses souvent les plus rebutantes & les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la Cour? mais qui ne sçait pas quelle est la vie de la Cour; & y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle Gens de Cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, & sur l'obéissance la plus héroïque: jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie & à la perdre? Sont-ce les dignitez, les charges, les ministères publics; mais n'est-il pas évident, que sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissemens perpétuels & très-réels, à moins qu'on ne veuille par un abus énorme en négliger toutes les fonctions & en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir si la subordination y manque, & peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé & tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses loix, & des loix très-importunes & très-onereuses? Quelles mesures & quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coûtumes & de modes, d :

bienfaisances & de complaisances n'affervit-il pas ? Il faut donc par-tout sçavoir se captiver, sçavoir prendre sur soi & se gêner, sçavoir obéir & plier. Il le faut, & voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible & palpable pour nous; je dis pour nous, soumis à la regle & à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug : mais c'est le joug du Seigneur, & pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant & incommodé, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes, & quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend & à qui l'on obéit. De-là bientôt nous apprendrons comment dans la maison de Dieu nous devons obéir à Dieu même.

¶ On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction; & l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sçait qu'une famille où l'on a pris naissance & à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sçait qu'elle parvient à des places honorables, & c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'ame, sur quoi l'on fait au-dehors éclater sa joye. Si e'étoit par une pure affection du sang & de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoi-

qu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus, car on est bien-aïse de ſçavoir que des proches font dans la ſplendeur, parce qu'il en doit rejaillir ſur nous quelque rayon, parce qu'on acquiert ainſi par une nouvelle conſideration, ce que des égaux dans une communauté & même des ſuperieurs nous traiteront avec plus de ménagement & plus de circonſpection. Secrette complaiſance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modeſtes dont on s'étudie à la couvrir. Or eſt-ce là un détachement parfait; ou plutôt, n'eſt-ce pas une des plus ſubtiles illuſions de l'amour propre, qui veut ſauver du débris tout ce qu'il peut, & d'une part ſe dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

¶ Le monde nous quitte beaucoup plus vite que nous ne le quittons. A-t-il beſoin de nous? malgré notre éloignement, il ſçait bien nous retrouver: mais avons-nous beſoin de lui? il commence à nous méconnoître. Ainſi, du moment qu'une jeune perſonne a pris le ſaint voile & qu'elle s'eſt engagée au Seigneur, c'eſt une illuſion, ſi déſormais elle ſe perſuade, qu'une famille & des proches s'intereſſent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-deſſus des exceptions à faire; mais les exceptions ne ſervent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de ſon tems & le témoignoit à une Dame de piété en la remerciant de ſes aumônes & de ſes largesſes. *Vous nous prévenez, lui écrivoit-il, vous nous comblez de vos grâces; & nous en ſommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous & nous aucune autre alliance que celle de*

la charité. Car pour ce qui est de nos parens , ajoutoit ce Pere, en est-il un seul qui ait soin de nous?

Propin-  
quis nos-  
tris facti  
sumus  
tanquam  
vas per-  
ditum.

En est-il un, je ne dirai pas, qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette & dont on ne fait nul usage.

Bernard.  
epist. 118.

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente & longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutes-fois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les interêts de leurs familles, je dis dans les interêts temporels. D'aimer ses parens, on le doit; pourvû que ce ne soit point un amour trop naturel, & qu'on se contente de les aimer en Dieu & selon Dieu. Aidons-les de nos prieres, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs ames: mais du reste qu'avons-nous affaire de leurs desirins, de leurs vûes ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, & nous inquiéter de tout cela? Hé du moins mourons au monde, comme le monde meurt à nous.

Joan. 7.  
c. 5. 19.

¶ Le Fils de Dieu disoit à ses Apôtres: Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde. N'y a-t-il point des personnes Religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, & à qui dans un sens tout opposé l'on pourroit dire: Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde?

¶ Il n'est point absolument contre l'état d'un Religieux de voir le monde & de converser avec

le monde: mais dans quelle vûe doit-il y aller, & comment y doit il paroître? comme l'Ambassadeur d'un Prince va dans un país étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de Saint Paul: *Nous faisons la fonction d'Ambassadeurs au nom de Jesus-Christ & pour Jesus-Christ.* Or le ministre d'un Prince, pourquoi va-t-il dans une Cour étrangere, & de quelle maniere s'y comporte-t-il? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particuliere, mais précisément parce qu'il est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres interêts, que les interêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître & qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout; de son maître qu'il prend tous les ordres; à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches. Car il est l'homme du Prince, qui le députe, & pourvû que ce maître qu'il sert, soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce, l'approuvent ou ne l'approuvent pas: ce ne sont pour lui que des étrangers, & ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un Religieux qui par une vocation Apostolique sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, & néanmoins il y va; mais pourquoi & comment? parce que Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme

de Dieu, & par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu, & qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins : le reste, quoi que ce soit, ne l'affectonne & ne le touche en aucune sorte. Tellement que s'il ceffoit de trouver cette gloire de Dieu & ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au-dehors, & se tiendroitz profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée & cachée. Disposition toute religieuse & toute sainte. Mais que seroit-ce, si prenant l'effor & s'émancipant volontiers d'une certaine observance reguliere, il voyoit le monde par goût : si, dis-je, il voyoit le monde, parce que le monde lui plaît, parce que le silence & la solitude l'ennuyent, parce qu'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusement ; s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquerir du credit & de la réputation, pour s'insinuer auprès des Grands & en être reçu avec distinction ; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagemens & des secours, pour se rendre la vie plus agréable & plus commode ? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un Religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

¶ Que de scènes se passent dans le monde, sur-tout à certains temps & en certaines con-

jonctures! Guerres entre les Etats, batailles sanglantes, victoires & défaites, negociations, traitez de paix, alliances, intrigues de Cour, établissemens de fortune, décadences & révolutions: mille autres évènements dans la société humaine plus particuliers & moins éclatans, mais très-connus toutefois & très-remarquables: les uns qui s'avancent & les autres qui demeurent, les uns qui gagnent & les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent & les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, & ceux-ci qui tombent dans le décri & la confusion: morts subites, coups imprévus, procès, dissensions: que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprendois d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or là-dessus quelle diversité de sentimens selon la diversité des interets! Que de discours & de raisonnemens! Que d'agitations & de mouvemens! On va, on vient, on delibere, on prend des mesures; tout est en allarme, tout est en feu dans une Cour, dans un Royaume, dans une Province, dans un Quartier.

Cependant une Ame religieuse dans le fond de sa solitude, où elle se plaît & qu'elle aime, ignore tout cela, & par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble: ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de rempart contre le monde, & où elle se tient close & à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré: pourquoi? parce qu'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas

néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques; assez pour s'employer auprès de Dieu en faveur de ceux qu'elle sçait être, ou dans l'égarément, ou dans la peine, & avoir plus besoin de l'assistance divine, mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires, & ne s'inquiète pas davantage; s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, & se disant à elle même, *Laissez les morts ensevelir leurs morts.*

St. arb.  
3. 22.

Il est donc vrai, & ce n'est point une contradiction de dire, que si dans un sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le Religieux, nul aussi dans un autre sens, & un sens très-réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

¶ La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi Saint Paul veut qu'un Chrétien borne ses esperances en cette vie, & c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses, le nécessaire, le commode, le superflu: le nécessaire, que la raison demande; le commode, que la sensualité recherche; le superflu, dont l'orgueil se pare & qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain & du Religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, & ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commoditez, & aller jusqu'à l'abondance & à la superfluité; au lieu que le Religieux, fidelle observateur de la pauvreté qu'il a vouée s'en tient au pur



nécessaire. D'où vient encore une autre différence très-essentielle. Car comme le commode & le superflu n'ont point de bornes, & qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de-là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agitez de nouveaux desirs, & voulant toujours être plus à leur aise & dans une plus grande abondance; tandis que le Religieux qui a sçu se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde. Il est content, parce qu'il ne souhaite rien davantage; & il ne souhaite rien davantage parce qu'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être; & dès que l'on consent à l'être moins, sur-tout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement & solidement.

*Fin du Tome II.*

P E R M I S S I O N

du Reverend Pere Provincial.

**J**E soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus en la Province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de nostre Reverend Pere Général; permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revû, & qui a pour titre: *Pensées du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus, sur divers sujets de Religion & de Morale.* Lequel livre a esté vû & approuvé par trois Théologiens de nostre Compagnie; en foi & témoignage de quoi j'ai signé la presente, à Brest le 3. d'Aoust 1732. P. FROGERAIS.

A P P R O B A T I O N

De monsieur l'abbé LEROUGE, Docteur de la Faculté de Théologie de Paris, de la Maison & Société de Navarre, Chapelain ordinaire de la Reine, Chanoine de Saint Nicolas du Louvre.

**J**'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde de Sceaux, un Ecrit intitulé: *Pensées du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jesus, sur divers sujets de Religion & de Morale.* Quelques riches & abondantes qu'elles fussent par elles-mêmes, elles avoient besoin pour estre redigées & former un Corps d'ouvrage, de toute l'application & de l'habileté du laborieux Editeur qui les a sçu disposer & mettre en œuvre. Au moyen dequoi, outre quantité de belles Pensées, de pieuses Meditations, de desseins même de Sermons à l'usage des Prédicateurs, dont ce Recueil est enrichi; l'on y trouvera sur plusieurs grandes matieres & sujets importants des discours finis & achevés, dignes du grand Prédicateur sous le nom duquel on les annonce; & quoique ce soit sous le titre simple & modeste de *Pensées*, il y a lieu de croire qu'elles n'en seront pas moins favorablement reçues du Public, & le Lecteur trouvera qu'on lui donne en effet beaucoup plus qu'on ne lui a promis.

A Paris, ce 6. Fevrier 1733.

LEROUGE

PRIVILEGE DU ROI.

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: SALUT. Notre bien amé le Pere BRETONNEAU Jesuite, nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage qui a pour titre: *Pensées du Pere Bourdalüe, sur divers sujets de Religion & de Morale*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de le vendre, faire vendre, debiter, par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de nôtre obéissance; Comme aussi à tous Libraires, Im-

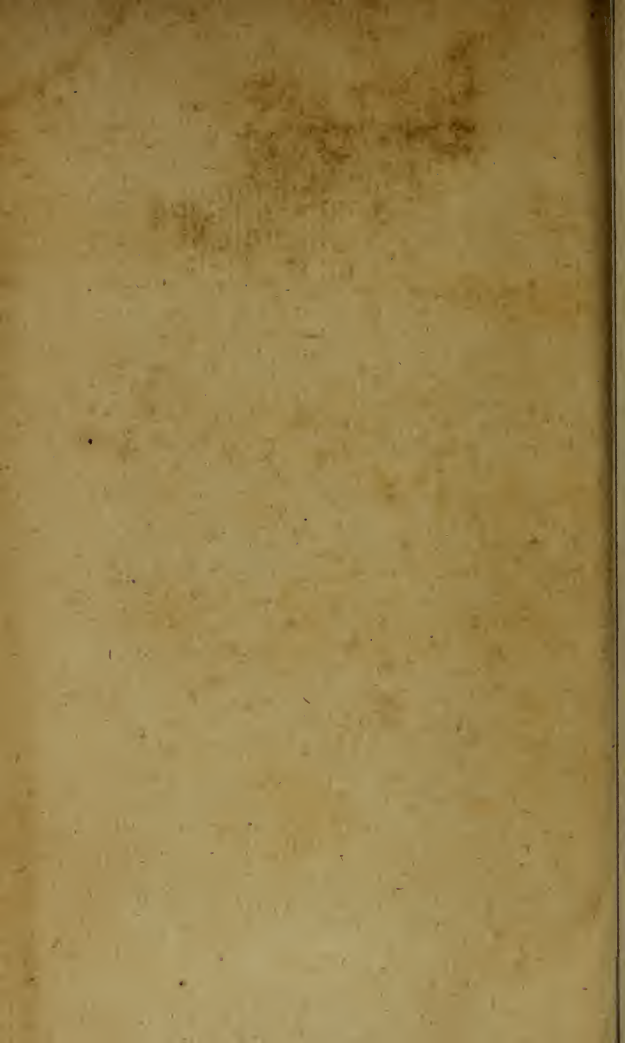
primeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposé, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Aprobation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposé ou ses ayans-cause, pleinement & paisi-

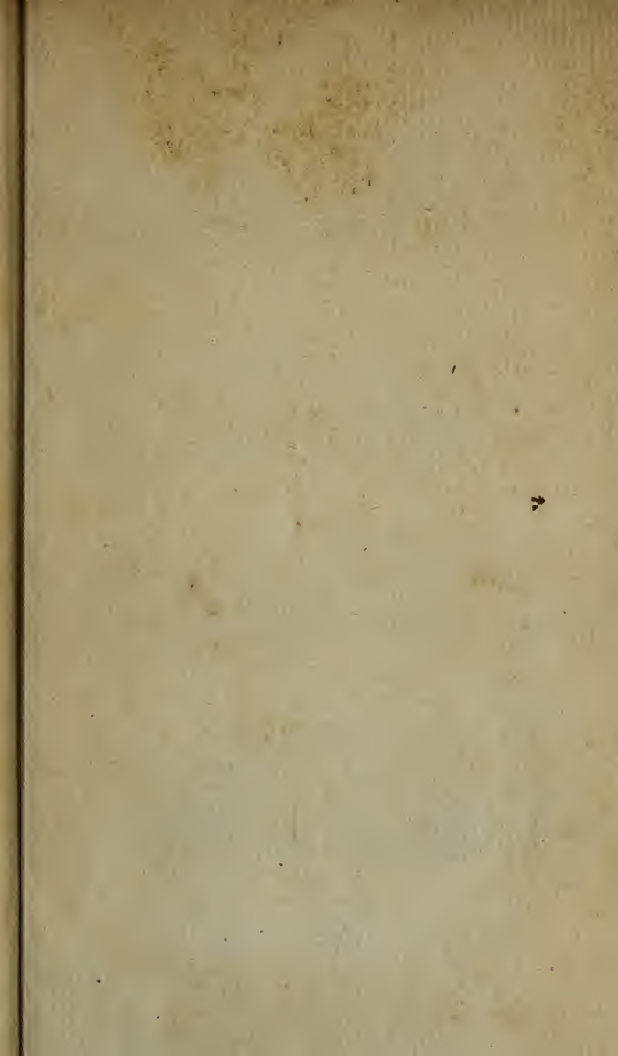
blement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûcment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foy soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. D O N N E' à Paris le 5. jour du mois de Mars l'an de grace 1733. Et de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Je soussigné reconnois avoir cédé le present Privilege & continuation d'icelui, aux Sieurs Cailleau, Rolin, Bordelet, & Prault, pour en jouir par lesdits Sieurs à toujours, comme de chose à eux appartenante. A Paris ce 15. Mars 1733. F. BRETONNEAU, Jesuite.

*Registré, ensemble la cession, sur le Registre VIII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris N<sup>o</sup>. 508. Fol. 489. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, art. IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris le 10<sup>e</sup>. Mars 1733. Signé, G. MARTIN., Syndic.*





Western









